

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Faculté des sciences économiques, sociales et politiques
Département d'anthropologie et de sociologie

Collège Jacques Leclercq
Place Montesquieu, 1
B 1348 – Louvain-la-Neuve

Travail de fin d'études présenté en vue de l'obtention du grade de
Diplômé en Anthropologie.

***Le Poitiers Etudiants Club (PEC) Rugby : ethnologie au quotidien
d'un phénomène sportif.***

Dhen Grégory
ANTR3DS
NOMA UCL : 6966-05-00

Sous la direction de Pr. Olivier Servais,
Lecteur : Abraham Franssen

Louvain-la-Neuve
Décembre 2006

Table des matières

Table des matières	2
Table des illustrations :	4
Table des figures :	6
Avant-propos	7
Remerciements	10
Introduction	11
1. <i>Première contextualisation :</i>	13
2. <i>De ma méthode</i>	15
Chapitre I : Le sport d'aujourd'hui :	25
1. <i>Du sport ou des sports ?</i>	25
2. <i>Le sport comme fait social total :</i>	37
3. <i>Du sport, des jeux et des loisirs :</i>	41
4. <i>Conclusions :</i>	47
Chapitre II : Des cultures rugbyistiques dans l'histoire. Le Poitiers Etudiants Club et le Stade Poitevin	50
1. <i>Histoire du rugby à Poitiers : le Stade Poitevin et le PEC :</i>	50
2. <i>Du Stade Poitevin au PEC Rugby, un va-et-vient permanent :</i>	56
2.1. Le cas de Jérémy et Granuche :	56
2.2. Une zone floue qui dérange :	59
Chapitre III : Structures et organisation de l'institution sportive :	63
1. <i>L'organisation du club :</i>	63
2. <i>Les infrastructures et les finances :</i>	65

Chapitre IV : L'équipe sportive : mon corps, leur corps, notre corps : _____	74
1. <i>Des obligations imposées et une gestion des libertés : les licences et le calendrier</i> :	76
2. <i>Une proxémie de club</i> :	81
2.1. Occupation des vestiaires et occupation de terrain :	81
2.2. Les séquences récurrentes des entraînements :	86
2.3. Toujours de nouveaux exercices :	90
3. <i>Un contrôle permanent de soi et des autres</i> :	92
3.1. Soirs de fêtes...	94
3.2. ...et jours de match :	97
Conclusions _____	109
Bibliographie : _____	111

Table des illustrations :

Illustration 1 :	Un coin du « Club », chez Kiki	20
	Crédit photographique : Grégory DHEN, décembre 2006	
Illustration 2 :	Configuration des joueurs et mise en page des publicités	22
	Intérieur du prospectus annonçant la partie Stade Potivenin – RC Vannes, Stade Poitevin Rugby, octobre 2006	
Illustration 3 :	Le jeu de la Soule	28
	Reproduction d'un bas relief gravé sur un meuble de salon, in J. LACOUTURE 1993 : 31	
Illustration 4 :	« Will he do it ? » par Elgar HICKS,	51
	Reproduction de la peinture, in J.LACOUTURE 1993 : 20	
Illustration 5 :	Rugby et totalitarisme	54
	Reproduction d'une affiche de propagande fasciste, Achille STARACE, ministre des sports de MUSSOLINI, in J. LACOUTURE 1993 : 66	
Illustration 6 :	L'équipe du PEC 1972	55
	Reproduction de la photographie, crédit photographique : N.C in B. PENSIVY 2006	
Illustration 7 :	Affiche de Savignac	74
	Reproduction de l'affiche, in J. LACOUTURE 1993 : 18	

Illustration 8 :	Impressionner par sa morphologie, le « haka »	98
	Crédit photographique : service photo de <i>L'Equipe</i> , in Hebdo Rugby, éditions spéciale All Blacks, 2006 : 2	
Illustration 9 :	Le « haka » au Stade de France	99
	Crédit photographique : Grégory DHEN	
Illustration 10 :	La tension (l'attention) avant le drop	100
	Crédit photographique : Grégory DHEN	
Illustration 11 :	Les réservistes	104
	Crédit photographique : Grégory DHEN	
Illustration 12 :	L'équipe du PEC Rugby	109
	Crédit photographique : Grégory DHEN	

Table des figures :

Figure 1 :	Une typologie des jeux	31
	Reproduction du tableau de R. CAILLOIS, <i>Les jeux et les hommes</i> , 1958, rééd. Gallimard, 1991, in Collectif Sciences Humaines 2004 : 37	
Figure 2 :	Pratiques sportive et rituelle :	49
	Le rituel sportif	
	Réalisé par Grégory DHEN	
Figure 3 :	Le maillage institutionnel local du sport	64
	Reproduction du tableau proposé par W. GASPARINI 2000 : 65	
Figure 4 :	Topographie du car	81
	Réalisé par G. DHEN, extrait du cahier de terrain daté du 18 novembre 2006	
Figure 5 :	Topographie de l'occupation des vestiaires	83
	Réalisé par G. DHEN sur base de multiples observations effectuées sur le terrain	
Figure 6 :	Co-activation et co-gestion des configurations en fonction du contexte de pratique :	93
	Réalisé par G. DHEN	

Avant-propos

« Arbitre, vendu ! », « Va chier l'arbitre ! », « Gros connard va ! », « Charlot ! » et j'en passe... Ainsi, tous les sports que l'on nomme « collectifs » voient leurs prestations réglées par un *referee*, un arbitre qui joue le rôle du maître des jeux¹ et doit, on peut le constater, essayer quelques critiques et autres insultes tout au long de sa prestation mais aussi dans la presse et le temps d'après match. Mais mon propos n'est pas de faire l'ethnologie du corps arbitral qui, pourtant, serait d'un grand intérêt dans les temps qui courent. Car il est vrai que cette première mi-temps, assis à la tribune du Stade Rébeilleau parmi une centaine de supporters, s'est soldée par ces observations liminaires retranscrites telles quelles dans mon carnet de terrain.

Ces quelques premières minutes m'ont donné un sentiment assez paradoxal : d'une part, elles confirmaient l'analyse selon laquelle le stade est un lieu particulier où les règles de vie commune se modifient et diffèrent de celles de l'espace de la quotidienneté, où l'on se permet des paroles et des comportements habituellement réprimés ; et, d'autre part, ce bref aperçu m'a fort étonné. Pour comprendre cet étonnement, il s'agit de contextualiser la scène : le Stade Rébeillau est l'enceinte du Stade Poitevin Rugby, club de 1^{ère} division fédérale française, ç'est-à-dire l'équivalent d'une troisième division footballistique. Autant dire que le club se situe entre professionnalisme et pratique amateur. Pourtant, malgré ce *faible niveau*² de compétition, on remarque que l'emballement des supporters comme des joueurs reste assez semblable aux observations effectuées parmi des groupes de taille beaucoup plus

¹ « L'arbitre – dont la maillot a emprunté la couleur du juge et du curé – est l'élément indispensable du combat. Il illustre cette présence incontournable de l'institution qui dicte en permanence sa loi et qui tient son pouvoir de ce que les parties en présence acceptent également de s'y soumettre. » (C. POCIELLO, 1988 : 9) Ces premières observations font écho à d'innombrables exemples présentés dans des articles de presse et relatant des incidents entre arbitres et supporters, des altercations entre arbitres et joueurs ou encore avec des dirigeants de club. L'étonnant, c'est que l'homme en noir est souvent considéré comme un « épouvantail de l'Etat », comme le représentant de l'ordre dont la présence policière et les jugements sont souvent considérés comme la cause principale d'une défaite : « Si on perd, c'est à cause de lui, il faudrait réduire ses compétences au minimum pour laisser les joueurs libres, libres de s'exprimer, libres de triompher. Sans se rendre compte qu'il est, comme le fait bien remarquer un journaliste de l'Equipe, l'ultime garant du jeu. » (G.R.E.C.E 1986)

² Gardons bien à l'esprit la relativité de cette expression : les joueurs restent des athlètes de haut niveau étant donné la condition physique et mentale que demande un sport aussi engagé que le rugby. Ici, nous utilisons cette expression dans le sens des enjeux qui sont liés à la compétition et aux matchs qui la composent.

imposante et, surtout, au sein de club d'envergure incomparable¹. En témoignent, entre autres, les études transversales de C. BROMBERGER sur les supporters de football de trois grandes villes de Marseille, Naples et Turin, ainsi que les descriptions des tribunes du stade français et des grands clubs de rugby du Sud-Ouest de la France réalisées par C. POCIELLO, S. DARBON et A. SAOUTER.

Ces quelques sources descriptives trouvaient donc un écho immédiat dans mes analyses résultant de premières observations de terrain alors que mon vécu rugbystique ne faisait que commencer. Ces premières impressions me laissaient dès lors supputer que les structures et dynamiques du supporterisme, dans le cadre d'un sport collectif, possédaient de nombreux lieux communs et des formes relativement similaires peu importe les coordonnées spatio-temporelles du mouvement passionnel. Mais, c'aurait été sauter des étapes analytiques que de conclure si rapidement après quelques heures seulement de con-vivance et encore peu de con-nivence.

Cependant, cette question des ressemblances, dissemblances et des liaisons éventuelles entre des mouvements de taille et de coordonnées géographiques fort différentes est une question parmi d'autres que pose la pratique sportive en elle-même ainsi que les autres activités qui lui sont liées. Au cours de ce travail, basé sur mes observations de comportements particuliers, j'essaierai de dessiner les grandes lignes d'un phénomène sportif considéré le plus possible dans sa complexité. Cet impératif verra donc se succéder au sein du texte des descriptions de plusieurs ordres et de niveaux différents. Les natures² de ces descriptions varieront donc afin d'élargir les interprétatives possibles dans l'optique de débusquer les caractéristiques spécifiques d'un sport collectif et de ses conséquences tant directes qu'indirectes dans la vie sociale de ses acteurs. C'est la tentative d'une définition de ce que j'appellerais la « teneur d'un phénomène sportif » qui constitue le leitmotiv et la motivation de cette production. Existe-t-il effectivement des phénomènes assimilables à ce que l'on serait tenter d'appeler des « cultures sportives » ? Si oui, quelles formes prennent-elles ? Une forme universelle aux caractéristiques singulières ou alors des formes plurielles et

¹ Tant du point de vue de leurs ressources économiques que de l'importance qu'occupe le club dans le paysage sportif. A ce niveau-ci, il n'y a pas de primes de fins de match mirobolantes ni de trophées prestigieux. La plus grande motivation des troupes consiste plutôt au maintien en fédérale 1 (que le club a d'ailleurs rejoint récemment), voire, dans le meilleur des cas, terminer champion pour accéder à un championnat de niveau supérieur.

² Je préfère employer le terme au pluriel étant donné que depuis les apports de E. MORIN et les enseignements des nominalistes et autres relativistes absolutistes, il me semble trop audacieux de parler d'une nature singulière.

différentes en tout (par-tout et pour tout) socio-historique ? Et quand bien même ces questions étaient résolues, les « cultures sportives » s'opposent-elles à une « nature sportive » intrinsèque ?

Telles sont les quelques questions que j'essayerai d'éclairer tout en gardant à l'esprit une certaine modestie à l'égard des résultats de mes observations.

Remerciements

Je remercie toutes les personnes qui m'ont permis de réaliser ce travail qui m'a révélé plusieurs passions et qui m' a permis d'éduquer un regard nouveau sur des façons de jouer et de vivre.

Merci à Chiara, ma famille, Dédé, Kiki, Dédé la Taule, M. Dolion (président du PEC), Michel et Jean-Luc (mes deux coachs), toute l'équipe du PEC Rugby 2006-2007 : Rudy, Romain, les deux Yann, les trois Manu, Cyril, Granuche, Jérémy, Valoche, Fabien, Pipo, Philippe, Fabrice, Teddy, Thierry, Alban, Etienne, et tous les autres que j'ai moins bien connus.

Aussi, je tiens à remercier toutes ces personnes qui ont, de près ou de loin, participé à élargir mon regard et la logique dont il est porteur. Une grande partie des développements proposés ici ne pourrait pas avoir été sans l'important apport théorique de nombreux professeurs et auteurs à qui je dois beaucoup. Parmi eux, les membres du Laboratoire d'Anthropologie Prospective de l'Université Catholique de Louvain et particulièrement MM. SINGLETON et SERVAIS qui ont fort influencé mon apprentissage.

La plupart des données orales récoltées et présentées dans le texte n'ont pas été enregistrées car j'ai posé le choix de ne pas me présenter comme chercheur et de cacher mon identité d'observateur. Mes interlocuteurs n'ont jamais su que j'étais là pour autre chose que pour être avec eux. Dans ces retranscriptions de mémoire, j'ai essayé de rester le plus fidèle possible aux propos tenus malgré l'inévitable tris qu'une procédure de sélection implique.

Introduction

« Ceci n'est pas l'étude d'une communauté ; c'est l'étude qui s'est déroulée dans une communauté. »

E. GOFFMAN,

Communication conduct on a island community, 1953 : 8

« Par contraste avec cet environnement hostile et incertain, et bien qu'il manque cruellement de moyens, le club constitue un îlot de stabilité et d'ordre où des rapports sociaux interdits au dehors redeviennent possibles. La salle offre un lieu de sociabilité protégée, relativement clos, où chacun trouve un répit aux pressions de la rue et du ghetto, un monde dans lequel les événements extérieurs pénètrent difficilement et sur lequel ils ont peu de prise. Cette fermeture collective sur soi, qui frise la « claustrophilie », est ce qui rend possible la vie de la salle et fait son attrait. »

Loïc WACQUANT,

Corps et âme : carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur, 2002 : 27

J'ai passé environ deux mois dans la ville de Poitiers. Durant cette période qui s'étale du 14 Octobre au 10 décembre 2006, je me suis consacré à l'observation d'un groupe de rugbymen ; ceux du Poitiers Etudiants Club (PEC) rugby. Le défi que je me suis lancé consiste en l'observation endogène des dynamiques sociales qui prennent place au sein d'un groupe d'individus réunis autour d'un sport et de considérer les réseaux qui s'y créent, s'y développent et s'y entrecroisent. Bref, d'évaluer l'hypothèse selon laquelle le sport est un outil de reliance sociale dans le sens de « *créateur et/ou renforçateur du lien social*¹ ».

Pour ce, je me suis inscrit dans le club en tant que joueur et j'ai participé aux entraînements hebdomadaires, aux matchs dominicaux ainsi qu'aux sorties collectives. En parallèle, j'ai supporté l'équipe phare du rugby Pictave, à savoir celle du Stade Poitevin Rugby qui s'entraîne dans des infrastructures proches de celles du PEC. A cette fin, j'ai pris

¹ B. LEFEVRE 2004

place parmi les supporters¹ qui, par leur mémoire individuelle et collective, m'ont fait partager des épisodes de l'histoire du club auxquels je n'ai évidemment pas pu assister.

Ces deux approches menées de concert m'ont permis d'éduquer un double regard² sur la petite communauté rugbystique de la ville. Petit à petit, je me suis imbibé de l'atmosphère qui règne autour de ces structures allant du terrain aux tribunes, mais aussi hors de l'enceinte sportive, dans des bars et autres lieux de rendez-vous des acteurs de l'Ovalie³.

Les quelques pages proposées ici consistent donc en une ethnologie régionale de la France au cours desquelles j'ai essayé de m'ouvrir le plus possible vers l'extérieur en considérant notamment les liaisons possibles entre ces analyses locales et le système global dans lequel elles s'intègrent. L'importance de l'histoire tant actuelle que passée, tant sportive, politique ou encore économique de la région sont autant d'éléments que j'ai tenté de prendre en compte et de faire dialoguer.

¹ Supporters dont certains font partie de la petite équipe voisine du PEC Rugby. On se retrouvait alors en tant que partenaires sur le terrain et supporters dans les tribunes.

² Comme nous le verrons plus loin, les deux groupes parmi lesquels je me suis inséré ont de multiples points communs : certains joueurs du PEC sont aussi supporters du stade Poitevin tandis que d'autres ont joué ou jouent encore dans les deux équipes. Il faut d'ores et déjà souligner que la distinction au niveau des acteurs n'est pas claire et que les deux clubs entretiennent des liens particuliers. Par contre, au niveau des modalités d'observation, les différences sont plus évidentes : alors que d'un côté, j'ai participé aux « combats » dans le feu de l'action, de l'autre, je le vivais par procuration ce qui constitue un écart essentiel entre les notions de « joueur » et de « supporter ». Cependant, certains auteurs ont montré l'importante capacité d'influence que les supporters détiennent sur le cours du jeu. (BROMBERGER 1995, 1998)

³ L'Ovalie est un terme récurrent dans la littérature rugbystique composée par la presse et les ouvrages spécialisés. Le terme s'inspire de la forme spécifique du ballon de rugby : un ballon ovale, plus facile à porter mais qui, en contre partie, se caractérise par un comportement imprévisible : « *quand il touche le sol, nul n'est certain de la direction dans laquelle ses rebonds vont le mener.* » (A. SAOUTER 2000 : 54) J'ai eu l'occasion de m'en rendre compte à plusieurs reprises et ce, bien malgré moi. Plus largement, l'Ovalie, c'est-à-dire la planète ovale, est un monde, une patrie imaginaire dont les membres partagent un langage (tant oral que corporel), des émotions et des références communes. C'est un terme révélateur du caractère transversal du rugby tant du point de vue des frontières géographiques que sociales qui démontre à lui tout seul que « *le rugby n'est pas qu'un sport.* » (ibid. : 55)

1. *Première contextualisation :*

Poitiers reste une petite ville malgré son statut de capitale de la région Poitou-Charentes. Ses pôles scientifique et universitaire sont reconnus grâce aux institutions qui s'y sont développées depuis longtemps. Parmi elles, le Futuroscope, un parc scientifique de loisirs ainsi qu'un espace de conférences, meeting et séminaires concernant essentiellement les Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication (NTIC).

Cependant, c'est surtout pour ses institutions universitaires que la ville de Poitiers jouit d'une reconnaissance auprès de ses partenaires internationaux. Un vaste réseau d'échanges et de circulation des étudiants s'y est développé au fil des années et la ville vit essentiellement autour des activités estudiantines, ce qui n'est pas sans rappeler une certaine situation louvaniste.

Mises à part ces quelques considérations nécessaires pour esquisser un vague aperçu urbain, venons-en aux raisons principales de ma présence *là-bas* : c'est par un concours de circonstances que je me suis retrouvé, un après-midi d'octobre, à contempler la façade décolorée de Notre Dame la Grande, vestige d'un lointain Moyen-Age Pictave qui fait aujourd'hui le bonheur des touristes de passage. Je suis arrivé quelques heures auparavant et face au parvis, errant sur la place du marché, je me demande vaguement ce que je fais ici, en plein Centre-Ouest de la France. Les seules images que j'avais de Poitiers consistaient en ces énormes bulles blanches de la cité scientifique évoquée ci-dessus que j'apercevais depuis la vitre de la voiture qui ne faisait que passer et continuait son trajet sur l'autoroute des vacances.

Il est vrai que j'ai hésité longuement et que le choix du lieu de mon premier terrain, concrétisation de ma première investigation anthropologique, fut un dilemme cornélien. A contrario et assez paradoxalement, j'avais déjà défini depuis longtemps mon thème de recherche. J'étais certain de travailler une anthropologie du sport et, par conséquent, d'observer les représentations qu'il entraîne. Cette idée est le fruit d'un intérêt profond pour les pratiques sportives que j'ai entretenu tout au long de ma vie, de lectures motivées par divers cours et séminaires¹, de présentations concernant les rites contemporains et les

¹ Parmi eux, le séminaire d'anthropologie des systèmes symboliques dispensé par M. SERVAIS où les extraits de N. LUCA et M. SEGALLEN ont participé à éveiller mon intérêt ; l'atelier d'anthropologie audiovisuelle dispensé par M. SERVAIS et particulièrement le document de Donal MACINTYRE, *Football violence, Undercover*, BBC, 1999 ; et enfin, le cours de « Temps sociaux et mémoire sociale » dispensé par MM. DE MEYER et LECLERCQ à l'IHECS qui m'a permis de découvrir des auteurs comme C. BROMBERGER, L.

dynamiques spatio-temporelles actuelles et enfin d'observations marquantes aux abords du *Stadio Olimpico* de Rome.

En effet, j'avais mûri l'idée d'effectuer des observations parmi les supporters ULTRAS de l'AS ROMA, un des deux grands clubs de football de la capitale transalpine. Réputés fanatiques, auteurs de troubles et nourrissant de nombreux faits divers qui attestent la vigueur de leur passion, ces supporters ont attiré mon attention tant pour leur addiction, leur ferveur et les déviances (du moins telles que présentées dans les médias) qui se développent dans les gradins au sein de certaines de leurs communautés. Plus largement, le défi que je me lançais en tentant de m'insérer parmi eux et de devenir *tifoso tra i tifosi*¹ consistait au bout du compte à comprendre quelles étaient les dynamiques sociales et identitaires qui se jouent autour de la pelouse, mais aussi dans la quotidienneté urbaine et péri-urbaine. Bref, d'observer jusqu'où la passion pour un sport et un club en particulier peut rythmer la vie de certains, régler des rites pragmatiques et, peut-être, servir comme *outil de reliance sociale* permettant de tisser et d'actualiser de multiples réseaux sociaux.

Mais, ma participation et avant tout mon insertion au sein des « marges » du stade, dans cette zone mal contrôlée et surtout mal connue du reste de la société s'est vue compromise pour des problèmes d'ordre linguistique et technique. Durant le mois d'août, j'ai commencé à fréquenter un groupe de jeunes romanistes² en dehors du stade, plus précisément sur les pelouses de la villa Ada pour participer à des rencontres amateurs de *calcietto*³. Bien que je maîtrise relativement bien la langue italienne orale et écrite, mes compagnons comme la plupart des supporters romains parlent un dialecte assez divergent de l'italien contemporain : *il romanaccio*. D'une part cet obstacle linguistique (pas infranchissable mais nécessitant un temps d'adaptation trop long pour un premier terrain si bref), d'autre part un

WACQUANT, N. ELIAS, E. GOFFMAN et J. DUMAZEDIER qui m'ont fort influencé tant par leurs méthodes que par leurs apports théoriques.

¹ Une note anecdotique mais, cependant, pas vide de sens consiste en l'étymologie du terme « tifosi » qui tire vraisemblablement sa source de *typhus*, fièvre (C. BROMBERGER 1998)

² *I romanisti* : ce terme est à lui seul révélateur. Sa traduction française serait « les romanistes » et non « les romains » (« i romani »). C'est donc un substantif qui ne détaille pas une origine géographique, mais bien l'appartenance à un groupe particulier : celui des supporters de l'AS ROMA. Ici, l'étymologie du terme fait immédiatement référence au nom de la ville repris dans le nom et l'étendard du club (sur lequel sied la louve romaine), mais dans d'autres cas, c'est le nom de la région (les supporters de la S.S Lazio) ou la couleur du maillot de l'équipe qui sert de clé d'identification symbolique. (C. BROMBERGER 1995)

³ *Il clacietto* : littéralement « le petit football ». Ce terme trouve son équivalence en français dans l'expression « mini-foot ».

problème d'ordre économique : en effet, malgré mes demandes réitérées par courrier, l'accès au stade ne m'était possible que si je m'abonnais pour toute la durée du championnat (ce qui consiste en une somme non négligeable avoisinant les 300 €). Dans de telles conditions, j'ai remis en compte la faisabilité de cette recherche en me dirigeant vers un phénomène social de moins grande envergure et, sans doute, d'une accessibilité plus aisée.

C'est ainsi que je me suis retrouvé en plein mois d'octobre à user mes habits, mais aussi mon corps sur un terrain de rugby boueux, dans l'obscurité des soirées d'automne. C'est par un concours de circonstances que je me suis inscrit au PEC Rugby. N'ayant pratiqué le « sport-roi¹ » qu'en de rares occasions, mon niveau de jeu peut être défini comme débutant. Mais, lorsque une nuée de joueurs vous foncent droit dessus afin de vous substituer la balle, le niveau et l'expérience laissent place à un habitus auquel on a vite fait de s'accommoder.

2. *De ma méthode*²

A première vue, délimiter sa recherche à un petit club amateur de province peut sembler restreint et relever d'une ethnologie du détail pour ne pas dire de l'exotique. Or, il me semble que la taille d'un phénomène social (sportif dans ce cas-ci) ne dépend pas seulement de son envergure « visible » - démographique, géographique ou encore de la place qu'il semble occuper dans les affaires de la cité - qui reste relativement facile à évaluer quantitativement. Tout dépend du prisme par lequel on le considère et des qualités du regard que l'on pose. Or, il n'est pas question ici d'une étude quantitative mais bien d'un travail qualitatif ou observation et, surtout, participation restent les maîtres mots. J'essaierai donc de contextualiser l'arène locale (ou plutôt le stade et le terrain local) en la replaçant dans ses sphères plus larges que sont la ville, ses bars et ses différents quartiers, ses autres stades et sports pratiqués, ses différents acteurs et ses autres lieux où se jouent des défis identitaires, éducatifs et sociaux. Je m'inscris donc dans la même perspective anthropologique qu'Anne SAOUTER pour qui

¹ Notons cette observation anecdotique mais à la fois fort significative : dans le langage courant, on parle de la boxe comme « *l'art noble* » (de l'anglais « *noble art* »). Il en est de même pour le rugby à quinze qui jouit lui aussi d'une mise en valeur lexicale sous les termes de « *sport-roi* ». Cette valeur ajoutée au niveau du lexique semble liée à la difficulté physique et mentale que requièrent ces deux sports souvent considérés comme les plus virils.

² Il est clair que différentes observations concernant ma méthode seront reprises dans le corpus du texte, la prétention de ce chapitre n'étant pas d'en donner une description exhaustive, mais quelques clés importantes pour bien comprendre ma démarche.

« Une analyse anthropologique va d'abord s'attacher à observer le groupe des acteurs du rugby (...) en cherchant à déceler la nature des relations entretenues entre eux, le système symbolique (...) mis en œuvre pour maintenir l'unité du groupe. Une fois définie la nature du lien social qui distingue le groupe du rugby, il faudra le confronter¹ aux lieux sociaux dans la société considérée dans son ensemble, car loin de s'en abstraire, il s'y inscrit totalement et en est même un élément représentatif.² »

Cette perspective de recherche que je fais mienne fait immédiatement écho au principe de « l'ordre interactionnel » développé par E. GOFFMAN qui est, selon l'auteur, une des modalités de l'ordre social. « Travailler sur les interactions, c'est aussi travailler sur la société tout entière, et notamment sur la société urbaine tout entière.³ » E. GOFFMAN nous propose donc de considérer deux éléments principaux au cours de la recherche qui consistent en une double contextualisation :

- Une contextualisation des interactions : elle nécessite d'effectuer sans cesse des allers-retours entre les observations menées sur différents niveaux. Il est donc clair que les interactions que j'ai observées sur un plan local, par exemple, au sein du club PEC Rugby, sont à replacer dans leur contexte de production (un supposé ordre social qui les englobe). L'ordre social de la ville et les interactions au PEC dialoguent et entretiennent des liens complexes du fait même que l'activité sportive est plus large que la pratique sportive prise singulièrement dans ses règles et ses normes ainsi que ses modalités spatio-temporelles précises.

Il est important de s'entendre sur les paradigmes à partir desquels j'ai mené et finalement structuré ma recherche. Je partage l'idée que pour comprendre les interactions qui ont lieu au sein d'un groupe qui a adopté certaines normes sociales – dans ce cas précis de groupement sportif, elles sont inexorablement imbriquées dans les normes du jeu et, nous le verrons plus loin, englobent les règles d'entraînement, de compétition mais aussi toutes celles qui se déploient et sont adoptées hors du champ

¹ Pour ma part, j'aurais plutôt utilisé le terme « relier » en lieu et place de « confronter » qui insinue une rupture, une frontière clairement établie entre au moins deux natures différentes de liens sociaux. De plus, « relier » convient mieux à une approche complexe – « complexe » étant entendu dans son sens étymologique premier, *complexus* : ce qui est tissé ensemble, ce qui est relié (E. MORIN) - des phénomènes sociaux.

² A. SAOUTER 2000 : 3

³ Y. WINKIN 2001 : 154

de rugby - il s'agit de considérer d'autres groupes sociaux circonferant : « *Car les activités et les groupements qui acceptent les normes établies, et les autres qui s'en écartent (...) sont interdépendants et constituent exactement le même type d'événements.*¹ » J'adopterai au cours de mon travail une prémisse fondamentale à toute étude socio-anthropologique, à savoir que « (...) *les formes spécifiques de groupements humains ne peuvent s'expliquer qu'à la lumière d'autres formes spécifiques de groupements humains.*² »

- Une contextualisation de l'observation des interactions où il s'agit de rendre compte du point de vue de l'observateur (c'est ici que la phrase de E.GOFFMAN cité en exergue prend tout son sens), c'est-à-dire du regard à partir duquel les données sont récoltées et interprétées puisque tout point de vue est aussi producteur de ce qui est vu³. Cela nécessite un important travail d'introspection de la part du chercheur, étant donné que la qualité d'une observation dépend de la position de l'observateur qui l'effectue⁴.

Cette double contextualisation me semble d'autant plus importante que mon observation s'est déroulée dans un champ de la vie sociale où ce que l'on pose habituellement comme une frontière claire et distincte entre le corps et l'âme (ou, si l'on préfère entre le physique et le spirituel) est remis en question. Je signifie par là que ma participation aux activités de ce groupe de sportifs m'a impliqué « tout entier » (tant au niveau pratique que psychique). Cependant, c'est une approche que j'ai choisie de façon réfléchie afin de saisir, dans la proximité de l'action et dans l'enchevêtrement de ces corps masculins, la trame des rapports sociaux qui se tissent autour d'un sport en un socio-historique qui préfigure par sa structure, ses règles et ses habitus, les formes d'une institution spécifique. Comme le souligne L.

¹ N. ELIAS et E. DUNNING, 1994 [1986] : 210

² *ibid.* : 211

³ M. SINGLETON 1998 : 29

⁴ Nous considérons ici la mise en garde de J-J. ROUSSEAU qui nous propose une étape introspective, voire d' « auto-indigénation » - mise en pratique par MONTESQUIEU dans ses *Lettres Persanes* – essentielle dans toute situation d'observation de l'altérité : « *Depuis trois ou quatre cents ans que les habitants de l'Europe inondent les autres parties du monde et publient sans cesse de nouveaux recueils de voyages et de relations, je suis persuadé que nous ne connaissons d'hommes que les seuls Européens.* » (ROUSSEAU, *Discours sur l'origine des inégalités*, 212 in TODOROV 1989 : 32)

WACQUANT à propos du *gym*, cette salle de boxe implantée dans la banlieue noire de Chicago dans laquelle il a passé trois ans à s'entraîner entre les cordes avec les autres athlètes:

« Pour apercevoir ces diverses facettes du gym et détecter les protections et les profits qu'il assure à ceux qui se placent sous son égide, il faut et il suffit de suivre les obscurs fantassins du Noble Art dans l'accomplissement de leurs tâches journalières et se plier à leurs côtés au rigoureux régime, indissociablement corporel et moral, qui définit leur état et scelle leur identité.¹ »

Dès le début, je me suis laissé guidé au gré des rencontres et, rapidement, je me suis pris au jeu jusqu'à terminer sur un terrain boueux, affublé de tout l'attirail du rugbyman : le short, le tee-shirt de rugby et le protège dents.

A vrai dire, mes deux premières semaines passées à Poitiers furent des semaines de découverte au cours desquelles je me suis familiarisé avec la ville et ses habitants. J'ai boursingué dans les différents quartiers à la recherche d'un « objet d'étude » qui s'accorde avec mes pré-visions et pré-parations. Mais, les jours passant et pestant de plus en plus sur le manque de dynamisme de la ville car je n'y trouvais pas « mon terrain prévu », j'ai ressenti une certaine angoisse liée aux échéances et à la nécessaire productivité scientifique dont je devais faire preuve. Bien que préparé par la lecture de manuels d'ethnographie, ce n'est qu'à la lecture d'un passage de *Corps et âme : carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur* que je me suis repris. Comme L. WACQUANT constate bien malgré lui qu'il n'est pas possible d'apprendre à boxer « sur le papier », il n'est pas non plus facile d'apprendre à observer assis à son bureau :

« (...) l'initiation à la boxe est une initiation sans normes explicites, sans étapes clairement définies, qui s'effectue collectivement, par imitation, par émulation et par encouragements diffus et réciproques, et où le rôle de l'entraîneur est de coordonner et de stimuler l'activité routinière, qui s'avère être ' une source de socialisation bien plus puissante que la pédagogie de l'instruction'.² »

Je me suis souvenu que le terrain, dont se nourrit par essence le travail de l'ethnographe, n'est pas statique et que le délimiter en lui apposant des frontières est une pure abstraction subjective (et illusoire). Comme le disent BEAUD et WEBER, il s'agit d'adopter la posture

¹ L. WACQUANT 2002 : 18

² *ibid.* : 101

d'une enquête réflexive qui oblige à ne pas se soucier uniquement des résultats de l'enquête (à obtenir et obtenus), mais à revenir sans cesse sur la manière dont on les a obtenus¹. Bref, l'idée d'accepter les « glissements de terrain », la mouvance et la dynamique de tout moment/espace d'étude, s'est vue réactualisée en ces moments de doutes. C'est ainsi que de l'étude d'un groupe de supporters de football, indigènes quasiment introuvables dans la région de Poitiers, je me suis tourné vers un autre sport collectif dont la balle, pourtant de forme et de taille différentes, m'a semblé attiser des passions similaires. Fort de mes premiers pas dans la pratique de terrain, j'allais bientôt retrouver cette sensation de débutant mêlée à l'étiquette du « nouveau » dans un autre domaine académique, sportif cette fois.

Le dimanche 22 Octobre est une date clé dans mon parcours. Ce jour-là, l'équipe du Stade Poitevin Rugby recevait le RC Vannes dans un match comptant pour le championnat de première division fédérale française. Le panneau annonçant la rencontre, situé en bordure de stade, ainsi que des articles de presse vantant les piètres mérites de l'équipe locale m'ont convaincu d'assister à la rencontre depuis les tribunes. M'étant renseigné préalablement sur l'existence d'une « Amicale des supporters du stade poitevin », j'étais sûr de trouver enfin mes quelques indigènes tant attendus. Car l'angoisse sus-mentionnée était due au fait que je ne trouvais pas de mouvements de supporterisme à Poitiers. Après avoir arpenté les rues de la ville, tourné autour de ses stades et fréquenté l'un ou l'autre café, les réactions des personnes interrogées ne me rassuraient pas, en témoignent ces différentes notes

« Mercredi après-midi, je sors du magasin Intersport situé à deux pas de l'hôtel de ville et je décide d'interpeller un groupe de trois jeunes de couleur qui sortent du magasin au même moment. Auparavant, je les ai observés devant le poster d'un joueur de foot et j'ai entendu qu'ils parlaient de foot (j'ai cru comprendre que c'était le père d'un d'eux). Devant l'entrée, je leur demande s'il y a des équipes de foot à Poitiers. Ils me répondent que oui mais que l'équipe du FC Poitiers ne vaut rien et qu'elle est tombée en faillite l'année dernière. Désireux d'en savoir un peu plus, je leur demande s'il n'existe pas de plus petites équipes plus dynamiques. Leur réponse par la négative me préoccupe d'autant plus. Je leur demande néanmoins où se situe le stade principal de la ville et s'il est possible de le rejoindre à pied. Ils me conseillent de prendre le

¹ BEAUD et WEBER 1998 : 17. « *Le terrain dicte sa loi à l'enquêteur* » : l'enquêteur doit accepter que son vécu de terrain l'amène à modifier ce qu'il avait défini comme son objet d'étude initial. (BEAUD et WEBER 1998 : 56) J'ai proposé ailleurs de remplacer le vocable « *objet d'études* » par celui de « *sujets d'études* » en insistant sur l'importance de la co-construction des savoirs et la mutuelle reconnaissance nécessaires à toute étude en sciences de l'homme. (G. DHEN 2006)

bus car à pied, « il y en a au moins pour une demi heure », me répond celui qui me semble le plus jeune des trois. Pas de club et un stade lointain ...¹»

Un second extrait participe à comprendre l'anxiété qui m'a petit à petit conquise :

« Alors que je m'apprêtais à rentrer, Dédé, le gérant du Vélo-Campus, me présente le livre où figurent des mots laissés par tous les étudiants qui lui ont déjà loué un vélo. Mégot en bouche, il me détaille pendant près d'une demi heure tous les mots qui y figurent déjà, s'ingéniant à se remémorer visages et nationalités à partir des écritures et signatures laissées comme autant de traces d'un passage à deux roues. Entre deux souvenirs, il me demande vaguement ce que je fais ici. Je lui dis que j'aimerais

Illustration 11 : Un coin du « Club », chez Kiki



pratiquer un sport pour passer le temps et à peine ai-je prononcé le mot 'sport' qu' il me dit que Kiki, le gérant du bar d'en face, est un grand amateur de rugby. Je lui montre mon intérêt et il me propose un verre chez son ami. Chemin faisant, il a l'idée de m'introduire comme 'international espoir belge' afin d'impressionner ses amis. Cette présentation burlesque me vaut d'être bien accueilli par Kiki qui me donne alors des renseignements sur l'histoire du rugby et des sports à Poitiers. Ancien joueur, il porte un maillot de rugby et a décoré son bar de photos, de coupures de presse et autres trophées (qui font office de résurgences

symboliques dont la fonction semble être celle de remémoration) . Car aux dires des trois compères installés autour du bar, le temps du sport est révolu à Poitiers autant que dans le reste du monde. Ils me citent, entre autres, la récente affaire de dopage concernant Floyd LANDIS, vainqueur déchu du tour de France, la banqueroute de l'équipe de football de Poitiers (FC Poitevin) dirigée par un ancien international français qui a fraudé le fisc, etc. « Tu sais, me dit Kiki, les seuls sports qui n'ont pas encore sombré ici, c'est le volley, le basket et le rugby. Le reste, c'est fini, y a plus

¹ Extrait du cahier de terrain, daté du 11 août 2006.

rien. » Voyant sa passion pour l'Ovalie, je lui fais part de ma volonté de m'initier au rugby. Il me dit dans une tirade sous forme de conseils : « Ne va pas au stade. Ils se la jouent trop sérieux là. Et puis, tu te souviens Dédé...je leur avais trouvé un jeune italien, troisième ligne...comment il s'appelait encore...Un jeune italien de Gènes, international espoir de rugby pour l'équipe de Gènes...Il était ici pour quelques mois et il voulait s'entraîner. Je l'ai introduit au stade et ces cons, ils ont même pas été capable de s'en occuper...Même pas payé, il demandait juste qu'on lui trouve un appart. Ha ! les cons. Après, il est parti à Londres, je crois... » De suite après, Kiki va fouiller dans son agenda et me donne le numéro de l'entraîneur du PEC, Philippe HYAUMET. Il m'assure que là, je serai bien accueilli et qu'il y a une bonne ambiance car ils sont moins sérieux et beaucoup plus fêtards qu'au stade. Kiki me confie qu'avant, il tenait le bar du PEC : « Pour leur faire plaisir aux gamins. Et puis tu sais, moi, ça me plaisait aussi. Je le faisais comme ça pour leur rendre service, mais quelle ambiance là-bas. Mais là, ça fait trois ans que je ne le fais plus...j'ai déménagé, j'habite loin et puis je deviens vieux aussi. » Mon 'demi' terminé, je les salue tout en les remerciant pour leur accueil chaleureux. Je suis soulagé d'avoir enfin une adresse dans mon carnet.¹ »

C'est à partir de ces deux événements clés que ma recherche s'est véritablement lancée : d'une part ce contact avec un entraîneur de rugby et, d'autre part, l'assurance que le dimanche 22 Octobre sera un jour de match. La proximité des deux institutions sportives que constituent le PEC Rugby et le Stade Poitevin Rugby impliquera une succession d'événements liés aux connaissances mutuelles que leurs acteurs respectifs entretiennent.

En effet, c'est avec beaucoup d'appréhension et d'espérance que je me rends en vélo au Stade Rébeilleau tout en espérant qu'il s'y regroupera du monde en ce dimanche grisonnant d'automne !

« A l'approche du stade, encore trop loin pour apercevoir ne fut-ce qu'un bout des tribunes, j'entends les premiers klaxons accompagnés de clameurs brumeuses qui déclenchent en moi cette première excitation d'avant spectacle. Afin d'être fixé directement sur mon sort, j'emprunte un chemin me permettant d'évaluer la taille du public qui a pris place sur la froide tribune en pierre du stade. En effet, une de mes premières observations consiste en l'architecture du stade : bordé de part et d'autre

¹ Extrait du cahier de terrain daté du 19 Octobre 2006 vers 16H

par deux tribunes¹ ainsi que par une haie située tout le long de sa circonférence. La disposition des lieux rend impossible toute assistance de l'extérieur si ce n'est cette

seule entrée de parking située dans l'axe des buts et destinée à l'arrivée de matériel qui permet d'entrevoir le déroulement des parties². Je remarque que les supporters sont bien présents alors que je suis en avance d'une bonne heure. Le droit d'entrée au stade se fait moyennant un ticket dont le prix varie en fonction du statut du spectateur³. A peine l'entrée franchie, des hôtes

Illustration 12 : Configuration des joueurs et mise en page des publicités



d'accueil me tendent un prospectus annonçant la partie et décoré par les annonces des sponsors et autres mécènes du club. A l'intérieur du prospectus, un détaillé des

¹ J'apprendrai plus tard - en donnant rendez-vous à YANN, un joueur du PEC qui est aussi supporter du stade poitevin – que son choix de tribunes dépend de l'orientation géographique de celle-ci. En effet, le stade Rébeilleau possède deux tribunes de taille différente : la petite tribune jaune orientée EST qui permet d'accueillir au maximum 500 personnes et la grande tribune grise orientée OUEST dont la capacité est de 2000 places. YANN ainsi que les autres habitués du PEC s'installent toujours dans la petite tribune EST car elle reste plus longtemps exposée au soleil.

² Nous verrons au Chapitre IV quelles sont les particularités des temps et espaces du rugby : les terrains dont les caractéristiques et les variations font l'objet de multiples préoccupations et les multiples calendriers qui s'entrecroisent dans le socio-historique précis que définit le club de rugby.

³ Par la suite, j'ai eu l'occasion de discuter du prix d'entrée avec différents supporters ou anciens supporters du Stade Poitevin Rugby qui m'ont fait part de leur incompréhension à propos de la politique financière du Stade. En effet, ils m'ont appris que la décision d'augmenter le prix des places de 5 à 10 € pour les adultes non abonnées et d'instaurer les entrées payantes pour les femmes a fortement diminué la fréquentation dominicale du stade. Nombreux sont ceux qui m'ont témoigné leur incompréhension surtout eu égard du niveau semi-professionnel de l'équipe locale et de la crise financière qui la touche actuellement. En témoigne cette protestation de BENJA, le gérant du Mel'Vil Bar : « Tiens ben Greg, je t'ai vu dimanche au Stade...tu sais à l'entrée près du guichet. Je t'ai appelé mais t'as pas entendu. C'est con parce que j'avais une place gratuite. – Ouais mais tu sais, c'est pas grave. Mais je suis encore étudiant et je paye 3 € l'entrée...c'est pas les 10 € pour les adultes ! - Ouais mais non, c'est vrai ça, il faut pas déconner non plus. Tu sais, 10 € pour assister au match de Poitiers le dimanche...je veux dire, c'est pas non plus un match de division 1 ou de Ligue 1 ! » (notes du cahier de terrain datée du 17 Novembre 2006)

effectifs des deux équipes et le positionnement de chaque joueur sur le terrain permet aux plus avisés de savoir quelles seront les compositions du match. A peine ai-je effectué deux pas qu'un jeune homme dont la carrure et le visage me permettent immédiatement de déduire qu'il est rugbyman me propose un prospectus intitulé « Le Journal des Joueurs ». Je me le procure et le garde en mains en me dirigeant vers la tribune OUEST. Pour y prendre place, il faut passer par le hall d'entrée situé en son flanc où le bar de « l'Amicale des Supporters du Stade Poitevin » se charge de l'ambiance d'avant, pendant et après match. Je quitte rapidement ce long corridor enfumés d'un épais brouillard au parfum de pommes frites et de cigarettes pour m'installer parmi les supporters. Je m'assieds aux côtés de trois petits vieux et je fais comme les autres : je regarde la partie. L'un d'eux restera debout dans l'allée de la porte Z durant toute la partie. Cigarettes sur cigarettes, il est de loin le plus turbulent dans les tribunes et se fait remarquer par les multiples noms d'oiseaux et autres insultes qu'il profère vis-à-vis des arbitres et des joueurs des deux équipes¹. Dans les premières tribunes, à ma gauche, de multiples supporters déguisés en gaulois sonnent du clairon à chaque essai inscrit par le RC VANNES. Du côté poitevin, l'ambiance est plus tempérée étant donné le déroulement catastrophique de la partie. De plus, la composition des gradins me semble, au premier regard, assez âgée, à dominance masculine et parsemée çà et là par des familles accompagnées des enfants qui courent et jouent dans les tribunes jusqu'aux bords de la pelouse. Pendant la mi-temps qui ne dure qu'une petite dizaine de minutes, je me rends dans le corridor que j'ai quitté avec hâte une trentaine de minutes auparavant. Les abords du bar sont bondés et cette espace contraste avec le vide qui l'entoure. Majoritairement composée d'hommes d'un certain âge, l'assemblée discute bruyamment et tous et boivent généreusement. Je réussis finalement à commander une boisson après cinq bonnes minutes d'attente étant donné que les serveurs salués et recommandés par les habitués discutent et servent leurs amis en premier. Enfin servi, je me retourne et j'aperçois un homme d'une cinquantaine d'années qui, vêtu d'un sweat-shirt noir orné du logo « Amicale des supporters du Stade Poitevin », se dirige vers moi tout en saluant par embrassades quelques de ses amis. Proche d'eux et, par hasard, on se sert la main alors que nous ne nous connaissons pas le moins du monde. Emporté par le moment, nous restons tous deux étonnés et je commence à lui parler du déroulement du match. Je me

¹ Pour un exemple de ses prouesses verbales, je renvoie directement aux premières lignes de l'avant-propos.

présente comme un étudiant belge qui désire s'initier aux joies du supporterisme et, enchanté qu'un jeune désire rejoindre son groupe, il me présente immédiatement à la femme du président qui sied sur sa chaise là, derrière nous, et qui vend les tickets-boissons. Après un bref aperçu de leurs activités et des nombreux supporters présents, Dédé la Taule me propose un verre et je suis la seconde mi-temps à ses côtés. Assis parmi ses amis, je pose des questions concernant l'Amicale des Supporters et ses initiatives. J'apprends qu'ils organisent des excursions pour soutenir l'équipe lorsqu'elle joue en déplacement et que Dédé la Taule et d'autres membres de l'Amicale sont debout depuis 7H00 du matin pour organiser un grand repas pour les pompiers de Vannes qui sont les invités du jour. Je demande à Dédé si la prochaine semaine le groupe accompagnera l'équipe mais, me récitant de mémoire les dates du calendrier de compétition et le nom des prochains adversaires, il me confirme qu'un déplacement n'est pas prévu avant le début du mois de janvier. J'espère en moi-même qu'il se trompe. Cependant, je lui demande s'il ne connaît pas les entraîneurs du club afin de m'y introduire comme joueur. « Ouais, mais t'as déjà joué ? », ma réponse négative provoque une moue de se part qui en dit long. Le match est presque fini et vu que le score est assez nettement en défaveur de Poitiers, Dédé me propose de retourner au bar et une idée lui traverse l'esprit : « Aah, mais attends...je sais où tu peux aller. Va au PEC, c'est sympa là et c'est plus tranquille. Tu comprends, ici, c'est la fédérale 1 et... ils acceptent pas n'importe qui comme joueur. Attends, je vais appeler Pépé, c'est lui qui tient la pompe au club-house du PEC. » Comme Kiki quelques jours auparavant, Dédé est la seconde personne qui me conseille le PEC. Il sort téléphoner alors que le lieu se remplit rapidement. Dédé revient après cinq bonnes minutes et m'annonce que le PEC jouait aussi à la maison cette après-midi et que l'on m'attend dès à présent au club house qui se situe un peu plus loin. Nous partageons un dernier verre avant que je quitte le stade. Je le remercie chaudement pour son accueil et il me rend la pareille. Direction le PEC (...)»¹

Ces quelques extraits soulignent l'importance des autres dans mon parcours de recherche. C'est à la lumière de cette remarque sur la reconnaissance de leur influence et de leur guidance dans ma démarche anthropologique qu'il m'importe de commencer cet article.

¹ Extrait du cahier de terrain à la date du dimanche 22 Octobre 2006 vers 17H.

Chapitre I : Le sport d'aujourd'hui :

« Quel besoin ces hommes ont-ils d'attaquer ? Pourquoi les hommes sont-ils troublés par ce spectacle ? Pourquoi s'engagent-ils tout entiers ? Pourquoi ce combat inutile ? Qu'est-ce que le sport ? »

Roland BARTHES, *Le sport et les hommes*,
Montréal, 2004 : 11

« Les groupes sociaux et les peuples se distinguent autant par leurs jeux que par leurs langues. »

Pierre PARLEBAS, « Le destin des jeux :
héritage et filiation », 2003

Le titre du chapitre semble clair mais, comme les interrogations proposées ci-dessus par R. BARTHES, il implique une série de questions : existe-t-il une et une seule forme de sport ? Le Sport ? Peut-on trouver une définition (trans-)substantielle du sport qui soit valable pour et/ou applicable à tout temps, tout lieu et toute pratique ? La réponse par la négative me semble claire, mais elle demande quelques approfondissements.

1. Du sport ou des sports ?

D'abord, connaîtra-t-on jamais Le Sport dans son universalité ? Mon expérience récente m'a démontré le contraire ou, en tout cas, m'a conduit à relativiser ce point de vue d'abord et avant tout par la mise en évidence des limites de mes propres connaissances.

Sportif de longue date, j'ai eu l'occasion de m'initier à de nombreux sports, parfois par curiosité, souvent en guise de loisir et, dans certains cas, en m'inscrivant dans des clubs. J'ai toujours pratiqué des sports de façon régulière et, parmi ceux-ci, considérons en fonction du temps que je leur dédie : le football, le tennis, la course à pied, la natation, le basket-ball, le ski et quelques sports de glisse comme le snowboard, le surf ou encore la planche à voile. Je ne crois pas (me) mentir en affirmant que le sport est un de mes loisirs principaux et m'intéresse au point de suivre avec passion la presse et les émissions sportives dominicales ainsi que les retransmissions en direct d'événements sportifs. Bref, le sport a toujours occupé une place importante dans mes occupations jusqu'à devenir, récemment, un sujet de mes préoccupations.

Ces habitudes sportives m'ont permis de découvrir les règles propres à différentes pratiques dont la connaissance et l'accommodation¹ sont nécessaires pour y prendre part. Car il semble que chaque sport possède sa panoplie de règles, de contraintes, mais aussi de gestes qu'il est nécessaire d'apprendre et de mettre en application au moment venu de s'y lancer². Cette remarque est d'autant plus effective en ce qui concerne les sports collectifs qui voient le regroupement de plusieurs individus sur un même terrain pour la pratique d'une activité commune où il apparaît clairement que les règles d'un sport influent sur sa mise en pratique.

De la variation des règles à leur institutionnalisation :

A propos de cette nécessaire adaptation personnelle aux règles et à leur fixité dans le temps, deux éléments importants sont à souligner :

De l'adaptation aux nouvelles règles de jeu à l'acquisition d'un schéma tactique et à son application, il n'y a pas qu'un pas. Pratiquant le football régulièrement, mes débuts dans l'équipe de rugby ont été plus que burlesques. En effet, j'avais cette fâcheuse tendance à courir vers l'avant dès qu'un de mes coéquipiers récupérait le ballon. Or, en rugby, l'alignement sur les pairs (en défense) et le positionnement en quinconce derrière le porteur du ballon (lors de phases d'attaque) nécessitent de repenser sans cesse son positionnement en

¹ L'assimilation des règles qui constituent le code de chaque pratique sportive est nécessaire à la bonne compréhension d'une activité qui implique un engagement conséquent tant du point de vue corporel que temporel. Nous verrons plus loin qu'en rugby, les mécanismes d'autocontraintes et d'autodiscipline que N. ELIAS et E. DUNNING ont mis en lumière (N. ELIAS et E. DUNNING, 1994 [1986]) sont des composantes essentielles du jeu qui varient en fonction du contexte de l'activité. Mon expérience d'un sport nouveau me permet de nuancer l'utilisation du terme « *assimilation* » par rapport à celui d'« *accommodation* ». Comme le proposent BOUGEOIS et NIZET d'un point de vue structuraliste, « *l'assimilation* » est un processus « (...) par lequel un élément de l'environnement (un objet, un événement, une personne, etc.) est incorporé dans une structure d'accueil du sujet (...) sans que cette incorporation conduise à la destruction de cette dernière structure. » (BOURGEOIS & NIZET 1997 : 53). Cependant, cette structure d'accueil peut être modifiée suite à ce contact nouveau et « *l'accommodation traduit l'activité de transformation exercée par le milieu sur le sujet.* » (*ibid.* : 55) L'amélioration tangible de mes performances sur le terrain peut être interprétée comme le résultat d'une « *accommodation* » suite à une « *assimilation* ».

² J'insinue ici la dimension importante de l'engagement et de la prise de risque qui est un élément constitutif de la pratique du rugby qui, à l'instar des nouveaux sports dits « *à risque* », nécessite une sacrée dose de courage de la part de ses pratiquants. (G. RAVENEAU Ed. 2006)

fonction des autres joueurs¹. Ce n'est qu'après deux mois de pratiques hebdomadaires et d'un apprentissage continu que j'ai incorporé ces réflexes qui ne sont pas innés. Cette réflexion nous oblige à exclure la possibilité de trouver une nature commune aux règles de tous les jeux sportifs, surtout si les tenants de ce paradigme prétendent leur identité tant synchronique que diachronique. En effet, il me semble illusoire d'affirmer que tous les jeux et tous les sports soient les mêmes partout et ressortent d'un besoin inné leur donnant une forme comparable sous toutes les latitudes et de tous temps². Penser de la sorte revient à oublier l'un des préceptes fondamentaux de l'apport récent des sciences de l'homme et de la nature que résume la notion d'« *imprinting* » proposée par E. MORIN. L'imprinting est « *la marque sans retour qu'impose la culture familiale d'abord, sociale ensuite, et qui se maintient dans la vie adulte. Il s'inscrit dès la petite enfance et ces inscriptions premières vont marquer irréversiblement l'esprit individuel dans son mode de connaître et d'agir. A cela s'ajoute et se combine l'apprentissage qui élimine ipso facto d'autres modes possibles de connaître et de penser*³ ». On retrouve l'idée du « *rien en tête qui ne soit passé par le corps et rien de reçu si ce n'est en fonction de sa propre pré-programmation réceptive*.⁴ » Dans ce sens, nous partageons la réflexion de M. MAUSS qui considère l'apprentissage comme un processus qui dirige les techniques du corps et bien d'autres habitudes propres à chaque société. De même, je peux affirmer que mon expérience - sur le terrain comme dans les autres espaces sociaux partagés par les membres du club⁵ - m'a demandé un effort constant d'apprentissage des règles et des *habitus* propres à la sphère du rugby.

¹ Il faut considérer la double difficulté qu'est celle de se positionner en fonction des joueurs de sa propre équipe et par rapport à l'occupation du terrain par les malabars de l'équipe adverse.

² P. PARLEBAS : <http://revel.unice.fr/anthropo/document.html?id=173>. C'est par exemple la thèse soutenue par des auteurs anciens comme J. ADRY dans son *Dictionnaire des jeux de l'enfance et de la jeunesse chez tous les peuples*, Paris 1807. Mais on remarque que des auteurs plus récents reprennent ce credo comme M-M. RABECQ-MAILLARD dans sa préface au *Dictionnaire des jeux*, Paris, Tchou, 1964.

³ E. MORIN 2004 : 13

⁴ M. SINGLETON 2001

⁵ M. MAUSS pose l'*habitus* comme établi par « *une série d'actes montés chez l'individu non pas simplement par lui-même mais par toute son éducation, par toute la société dont il fait partie, à la place qu'il y occupe.* » De même, ROUSSEAU qui s'interroge sur l'origine des inégalités parmi les hommes a remarqué que des gestes banals comme marcher et jouer sont le fruit d'un apprentissage qui repose pour une large part sur un processus d'imitation. (ROUSSEAU 1992 [1754] : 170-171)

2. La fixité des règles est un phénomène récent et, pour certains théoriciens du sport, elle constitue un critère central qui permet de distinguer le sport moderne de sa forme traditionnelle. J. LACOUTURE, fin connaisseur du rugby, journaliste passionné ayant vécu toute sa vie dans le monde de l'Ovalie, remarque que considérer le jeu de la Soule comme l'ancêtre direct du Football-Rugby et du Football-Association¹, est un raccourci simplificateur² qui ne repose pas sur une argumentation solide. Car bien que le lien qui soude le rugby et le football soit incontestable, la Soule ne partage avec eux que quelques éléments formels aux ressemblances limitées. Pourtant, sa qualité d'ancêtre commun aux deux pratiques modernes a été maintes fois revendiquées (surtout par les tenants du rugby) notamment pour justifier son développement géographique spécifique³ : le jeu de Soule se pratiquait dans certaines régions de France (Bretagne, Normandie, Auvergne) et était organisé lors des fêtes commémoratives (Noël, Mardi gras, ...) entre deux communautés

Illustration 13 : Le jeu de la Soule



¹ Ces deux termes furent utilisés jusqu'au début du 20^{ème} siècle pour distinguer les deux pratiques quasiment nées simultanément.

² Cette position est soutenue par bien d'autres auteurs comme P. PARLEBAS, C. POCIELLO, S. DARBON, A. SAOUTER, N. ELIAS & E. DUNNING, etc.

³ Dans le cas du rugby, son adoption et son expansion rapide dans le Sud-Ouest de la France reste une énigme entière. Alors que son adoption par les peuples des colonies anglaises s'inscrit dans la continuité de rapports historiques (mais surtout pas « logiques », voir. G. DHEN 2006), son apparition et son développement aux alentours de Toulouse et de Perpignan posent problème : alors que les premiers clubs français sont créés au Havre et à Paris (dans le Nord, plus proche de l'Angleterre), la première justification repose sur la ressemblance entre le rugby et l'ancien jeu de la Soule (qui, pourtant, était surtout pratiqué dans d'autres régions). Une seconde explication plus plausible est celle de J.P. BODIS qui superpose la cartographie du rugby à celle du radicalisme et du catholicisme. Pour lui, la forte opposition de la hiérarchie catholique au contact physique dans la pratique sportive fit qu'elle privilégia la diffusion du football et, étant donné que le Sud-Ouest est une zone où le catholicisme marque moins la vie quotidienne de son empreinte, l'expansion de cette pratique où les contacts physiques forment une des règles fondamentales semble avoir trouvé un terreau propice. (A. SAOUTER 2000 : 58)

villageoises ou entre groupes de statut différents au sein d'une même communauté (hommes mariés contre célibataires). Les lutteurs se divisaient en deux camps et la balle en étoffe (« *l'esteuf* ») ou le ballon en cuir (bourré de son) était disputé par les deux parties qui le frappaient du pied, le poussaient, le portaient en courant et se l'arrachaient avec acharnement. « *On jouait ainsi selon des conventions non écrites, variables selon les régions et tous les coups ou presque étaient alors permis. Aussi, la partie achevée, pouvait-on compter les blessés et relever parfois les morts...¹* »

En fait, il faut distinguer deux modalités différentes de la Soule telle que jouée dans l'Europe du 11^{ème} et 12^{ème} siècle. Dans la première, il s'agit de ramener l'esteuf dans son propre village à travers la campagne comme si l'on dérobaient aux adversaires un objet sacré. Ici, la balle doit circuler de mains en mains car le jeu inspire des ruses et autres guet-apens. Dans la seconde, au contraire, le but consistait à transporter l'objet vers l'avant en effectuant une intrusion en pays ennemi.

Nous sommes donc en présence de plusieurs variantes d'un même jeu dont la signification symbolique est très contrastée ! D'une part, la frontalité du combat collectif groupé et le gain agressif d'un territoire, de l'autre, des ruses et autres filouteries tactiques pour un retour chez soi.

Nous voici dans une première impasse. Vu que pour pratiquer un sport, il faut en connaître les règles ou, du moins, le corpus principal, est-il possible, dans la lignée du structuralisme, de trouver des structures universelles à chaque sport sans simplifier et faire preuve de réductionnisme ? Cette question ne peut être résolue (sans) *a priori*, que par une observation assidue des pratiques et une étude approfondie d'innombrables normes régulant tous les sports de la planète et des multiples variations auxquelles elles sont soumises en fonction des socio-historiques qui les actualisent. Mais, quand bien même cette prouesse était réalisable, un autre frein à cette grande ambition devrait être apposé. En effet, différents auteurs nous ont montré que le sport n'est pas une notion nouvelle et qu'une histoire des plus riches et abondantes a rythmé son développement jusqu'à ces tendances actuelles². Parmi eux, N. ELIAS et E. DUNNING proposent que la signification de la notion de « *sport* » comme sa mise en pratique - et, par là-même, ses dimensions normatives qui servent de support à la pratique -

¹ C. POCIELLO 1988 : 46 - 47

² Il convient de mesurer l'ampleur de la tâche et ses difficultés : l'analyse comparative devrait se fonder sur un travail relevant à la fois de la synchronie et de la diachronie pour espérer tendre vers une substance structurale commune à tous les sports ayant existé.

varient en fonction de chaque civilisation¹. Aussi, ils montrent que le sport d'aujourd'hui, c'est-à-dire le sport sous sa forme moderne, n'en est qu'un parmi d'autres et qu'il s'est constitué sur base de nombreuses aléas de l'histoire. Tous deux émettent le postulat que le sport est, contrairement à ce qu'ont longtemps considéré les tenants du courant sociologique, un lieu digne d'investigations car il agit tel un révélateur des caractéristiques tant logiques, morales ou éthiques de nos sociétés contemporaines. Étonnés par le manque de recherches sur le sujet – qui n'était alors considéré que comme un détail, un fait qui, bien qu'existant ne méritait pas de longues études et des approfondissements théoriques particuliers – ils sont parmi les premiers à percevoir le sport comme un fait social qui offre une meilleure visibilité symbolique et représentative des dynamiques et des valeurs propres aux sociétés dans lesquelles il est pratiqué. Il est vrai que dans les sociétés modernes des années 50's et 60's, le phénomène sportif prend une place de plus en plus importante : selon eux, il s'agit d'en retracer l'histoire, mettre à jour ses dimensions sociales et retrouver les logiques anthropologiques dans lesquelles il s'inscrit :

« Les enquêtes sociologiques sur le sport ont pour objectif d'éclairer certains aspects inconnus ou peu connus, le rôle du sociologue consistant ici à apporter au savoir une plus grande rigueur. Nous avons conscience que la connaissance du sport est la clé de la connaissance de la société. »²

Dès lors, il semble évident que l'étude des sports doit être couplée à celle des sociétés et que les spécialistes des deux domaines - et des autres qui leurs sont périphériques comme la physiologie, la médecine, la psychologie, la politique ou encore le marketing sportif³ – doivent s'émanciper de leur tour d'ivoire et du carcan académique qui les emprisonnent afin de relier leurs connaissances et les considérer dans leurs dimensions complexes : *« (...) de nombreux problèmes ne peuvent être approfondis dans le cadre d'un seul et même domaine*

¹ Tout au long du travail, nous accepterons leur développement en ce qui concerne les degrés de variabilité normative des sports en fonction des sociétés qui les pratiquent, mais nous refuserons catégoriquement leur fâcheuse tendance à interpréter cette variabilité comme un progrès qui procède d'une logique hiérarchique des civilisations : une plus haute réglementation des sports correspondant analogiquement à un plus haut degré de civilité dans la société qui l'applique. Selon moi, la notion de civilisation, utilisée de façon récurrente par les deux auteurs, est trop fortement connotée et trahit le brin d'évolutionnisme que comporte une pensée.

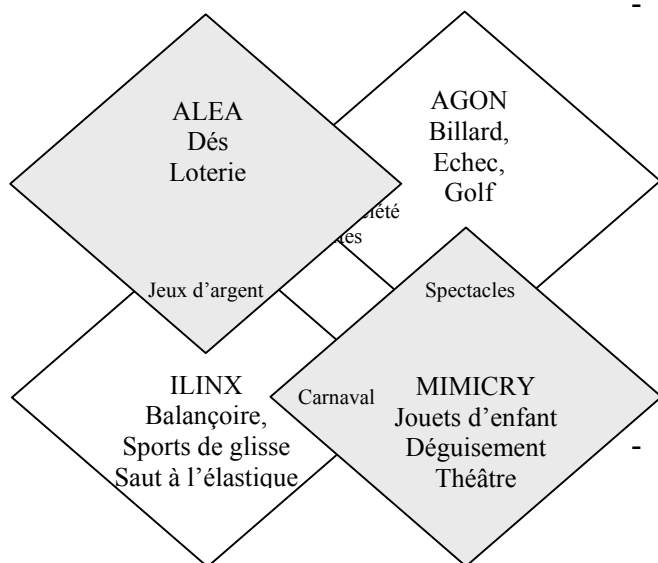
² N. ELIAS & E. DUNNING, 1994 [1987] : 25

³ R. THOMAS 2001

spécialisé. L'évolution parallèle des passe-temps sportifs et de la structure du pouvoir en Angleterre au 18^{ème} s. en offre un bon exemple.¹ »

Suite à cette remarque, je propose l'aperçu d'une typologie des jeux dans le processus de civilisation développée par Roger CAILLOIS². Selon lui, ils peuvent être classés en quatre grands types correspondant à des principes centraux qui les différencient au-delà de leur nature commune :

Figure 1 : Une typologie des jeux



Source : Collectif in Sciences Humaines n°152, 2004

- Les jeux de type *agon* qui soulignent surtout la dimension compétitive du jeu sportif durant lequel des adversaires combattent dans un affrontement à égalité de chances et d'où le vainqueur sort incontestablement couvert d'honneur et de mérite. Pour CAILLOIS, il y a une influence déterminante du jeu « agon » de compétition dans le processus de civilisation¹ ;
- Les jeux de type *alea* qui regroupent les sports porteurs d'un fort degré laissé au hasard où le destin décide seul, le joueur attendant le verdict en toute passivité ;

- Les jeux de type *mimicry* qui rassemblent des jeux de simulacre où les participants jouent « à faire comme si » ou à « être un autre » ;
- Les jeux de type *ilinx* dont les participants tentent de s'étourdir en atteignant des sensations de vertige et de perte du sentiment de réalité.

Il est évident que les innombrables pratiques sportives tant actuelles que passées ne peuvent être classées une fois pour toutes dans cette structure catégorique et que beaucoup combinent plusieurs des principes ressortissant des quatre niveaux. Cependant, cette-dernière a le mérite de servir de socle au développement de réflexions quant aux caractéristiques des sports, cette forme de jeu bien particulière, et de leurs représentations.

¹ *ibid.*: 34

² R. CAILLOIS, *Les jeux et les hommes*, 1958, rééd. Gallimard, 1991, in Collectif Sciences Humaines 2004 :

L'analyse comparative des règles et des caractéristiques des sports ne suffit pas car il convient de les étudier tout en les replaçant dans leur contexte et leur situation de production. Souvent, cette étape essentielle a été omise, au profit de jugements de valeurs qui se fondaient sur des présupposés : en effet, longtemps, les intellectuels occidentaux qui dirigeaient le courant des sciences humaines ont considéré les sociétés indigènes comme « *primitives* », « *sauvages* », « *archaïques* » en fonction de certains indices qui leurs permettaient d'apprécier la qualité d'une société. Le degré d'ordre qui y régnait comme l'invariabilité normative des jeux servaient à les catégoriser sur une échelle hiérarchique par rapport à leur idéal-sociétal. Georges Louis Leclercq Comte de BUFFON ou Arthur DE GOBINEAU¹ comptent parmi ces auteurs les plus connus.

Il est intéressant de noter sur base des extraits proposés par C. LEVI-STRAUSS dans *La Pensée Sauvage* que certaines tribus « sauvages » de Nouvelle-Guinée appliquent les règles du football importées par les colons occidentaux sur leur terre et orientent la pratique d'une façon bien particulière. Les règles formelles du jeu sont respectées et donnent lieu à une partie dans son apparence habituelle, telle qu'on peut y assister ailleurs. Mais, et c'est ici que réside l'essentiel de l'observation, les GAHUKU-GAMA jouent au football autant de temps qu'il est nécessaire pour que les deux équipes aient gagné un même nombre de rencontres². Dans la suite du texte, l'auteur donne d'autres exemples du métissage que la pratique du football a subi au cours de son exportation dans des contrées lointaines et nous propose d'analyser les relations qu'entretiennent ces communautés entre leurs jeux et leurs rites. Pour

¹ Pour l'un comme pour l'autre, la distinction des populations repose sur des critères biologiques : la couleur de peau, la forme du crâne, la pilosité, etc. Les races sont définies en fonction de la beauté, la force physique et l'intelligence des individus qui la composent, la race blanche étant, *de factum*, la plus belle. Le premier met deux critères en place pour évaluer l'appartenance d'un groupe au genre humain : la rationalité et la sociabilité. Pour BUFFON, plus sa démographie est importante, plus son organisation doit faire preuve d'un haut degré de rationalité et de sociabilité pour survivre et persister. Il utilise une échelle de valeur où l'ordre qui règne dans la société sert de repère de classification. (T. TODOROV 1989 : 134 – 152, N. FROGNEUX 2005) GOBINEAU, pour sa part, distingue trois degrés des sociétés : la tribu autarcique, fermée sur elle-même, elle vit sans connaissance de l'autre et constitue le niveau social le plus bas car il y a ignorance de l'autre et un grand isolement ; les peuplades qui, elles, rentrent en contact, mais toujours de façon violente et sous forme de chocs, ce qui implique la constitution de strates sur une logique de la force. L'absence de communications entre les strates les situe au niveau moyen de l'existence ; et, enfin, le niveau supérieur est celui du rapport à l'autre où il y a mélange l'ignorance ni dans l'interaction violente. C'est l'étape est incarnée par la notion de civilisation. (*ibid.*)

² READ K.E, « Leadership and consensus in New Guinea Society », *American Anthropologist*, vol. 61 n°3, 1959, cité par C. LEVI-STRAUSS 1962 : 44. Voir aussi C. BROMBERGER 1995 : 41.

lui et pour bien d'autres auteurs, le jeu se définit par l'ensemble de ses règles qui rendent possible un nombre pratiquement illimité de parties. Par contre, le rite qui se « joue » lui aussi, ressemble plutôt à un partie privilégiée, retenue entre tous les possibles parce qu'elle seule résulte d'un certain type d'équilibre entre les deux camps. De même, des Indiens du Nord-Ouest de l'Amérique intègrent le football dans leurs rituels mortuaires : chez eux, les parties de football sont jouées lors d'un décès. Deux équipes composées de joueurs de chacune des deux communautés se confrontent dans un match dont l'issue est jouée d'avance : l'équipe de la communauté en deuil gagnera obligatoirement le match et cette prestation sera équilibrée par un match du même type lors du décès d'un membre de la communauté de l'équipe adverse¹. Cette pratique qui semble au premier regard sportive intègre en fait de nombreuses clés symboliques pour les communautés qu'elle implique. La règle énoncée ci-dessus participe à l'institution du rituel mortuaire que les communautés se doivent d'honorer mutuellement dans leur implication tant physique que spirituelle. Dès lors, on peut mesurer combien l'observation d'une pratique des plus anodines nécessite de s'accommoder au regard d'autrui pour comprendre la logique de ses pratiques². Comme le propose C. GEERTZ dans son analyse des combats de coq balinais, une simple description des faits ne suffit pas car il faut aussi comprendre les raisons qui poussent les gens à participer à ces combats. Ceci relève l'importance d'adopter une perspective qui consiste à décrire « *ma façon de voir leur façon de voir ou, de lire par-dessus leur épaule*³ » parce qu'elle permet de reconstruire le point de vue des gens tout en laissant libre cours à l'interprétation personnelle de l'anthropologue. C'est ainsi que GEERTZ considère les combats de coqs balinais comme des jeux d'enfer qui mettent en cause toutes les tensions inhérentes à la société de castes au-delà de leurs apparences ludiques.

Cet exemple n'est pas sans rappeler la pratique culturelle truquée du football que l'Eglise de la Providence a instituée en Corée du Sud : sous la direction de son messie JMS (Jésus Morning Star), la secte a instauré son culte dominical sous la forme d'une partie de football qui se déroule dans l'enceinte d'un stade universitaire et dont toutes les séquences,

¹ « Voici ce qui se passe quand ils jouent à la balle. Si l'homme (le défunt) pour qui est célébré le rite d'adoption était un Tokana, les Tokanagi gagnent la partie. Les Kickoagi ne peuvent pas gagner. Et si la fête a lieu pour une femme Kicko, les Kickoagi gagnent, et ce sont les Tokanagi qui ne peuvent pas gagner. » MICHELSON, « Notes on Fox mortuary customs and beliefs », 40th Annual report, Bureau of American Ethnology (1918-1919), Washington DC, 1925 : 385 cité par LEVI STRAUSS, *La pensée sauvage* 1962 : 46.

² Pour un débat concernant la reconnaissance des logiques autres que les nôtres, voir G. DHEN 2006

³ C. GEERTZ 1999 & C. GEERTZ 1983 : 165 – 215

dans leurs moindres détails, sont savamment rythmées et contrôlées. En ce sens, les adeptes de la secte jouent au football pour célébrer le culte, ce qui permet à l'Eglise d'utiliser un double registre : celui du profane-ouvert et du sacré-fermé :

« En effet, les initiés ne regardent pas les matchs comme des néophytes, mais de façon métaphorique : ils leur donnent un sens lié à la doctrine qu'ils apprennent. Dès lors, la sacralisation du culte varie en fonction de ce qu'il représente pour les spectateurs, de façon similaire au regard porté sur le pain lors de l'Eucharistie (...). La différence cependant est que chacun a conscience, dans le second cas, que l'on a affaire à un rituel qui implique la croyance du participant, alors que, dans le premier cas, seuls les initiés ont conscience du double registre dans lequel s'inscrivent les matchs de J.M.S. Aussi, la séparation durkheimienne du sacré et du profane en deux mondes quasi hermétique est-elle ici obsolète.¹ »

Enfin, en guise de dernier exemple, l'analyse de F. DUVAL du *palin* mapuche apporte des informations concernant la logique du don et du contre-don² qui ressort de ce jeu que l'on (re)connaît comme une variante chilienne de la pratique du hockey sur gazon. Ici, la décision de faire un match contre une équipe adverse est prise suite à de nombreux pourparlers entre les représentants des deux communautés ; car l'enjeu est de taille. Accepter un match, c'est se lancer dans un cycle de quatre parties (sous la forme « aller – retour » que nos championnats de sport collectif ont adopté) au cours desquelles chaque match sera suivi d'un banquet et des festivités dont la quantité, la qualité et le caractère ostentatoire iront croissant. Lors de la première partie, les représentants de la communauté d'accueil invitent la communauté d'appartenance de l'équipe adverse, mais ne leur proposent que de la chicha de maïs. Par contraste, lors du deuxième et, surtout, du troisième match, l'organisation des festivités demandera un investissement beaucoup plus conséquent tandis que l'ultime affrontement se déroulera à nouveau avec peu de fastes. Par ailleurs, *« Il est important de souligner que l'organisation des rencontres était souvent liée à une cérémonie appelée Ngillatun. Cette manifestation était un rite agricole de fertilité consistant en des rogations, qui était célébré*

¹ N. LUCA 2000

² Pour ma part, je vois déjà une logique qui s'y apparente dans l'exemple précédent : là, les membres des deux communautés y échangent des prestations sportives et on peut considérer cette disponibilité mutuelle comme un moyen d'atteindre un équilibre.

avant les récoltes, mais aussi après, en guise de remerciement. Précisons que ce rituel était essentiel dans la vie religieuse des Mapuche.¹ »

LEVI-STRAUSS propose que le jeu se définisse par son caractère disjonctif : bien que ses règles permettent à tout participant de partir sur des bases communes et par là, de ne pas laisser place aux inégalités de chance de succès (une symétrie), il se solde irrémédiablement par une distinction entre deux parties (une asymétrie) : celle des gagnants et celle des perdants² qui découle de la contingence des événements (que ceux-ci relèvent de l'intention, du hasard ou du talent). La symétrie du jeu est donc préordonnée. Le rituel, pour sa part, est conjonctif car il institue une union (une relation organique) entre deux groupes qui, différents au départ (par exemple par l'asymétrie due au décès d'un membre), se (con)fondent au cours du cérémonial (symétrie). Ici, il y a une asymétrie préconçue (postulée entre profane et sacré, fidèles et officiant, morts et vivants, initiés et non-initiés, etc.).

Or, les exemples développés dans ce chapitre permettent d'émettre l'hypothèse que le « jeu » est, dans certaines de ses utilisations, un adjuvant dans la transformation d'une asymétrie en symétrie. Bref, il semblerait que par un subtil bricolage, ces différentes peuplades arrivent à mélanger les règles du sport importées telles quelles et les impératifs liés à leurs rituels.

Ces différentes clés d'analyse nous permettent de dépasser une logique de pensée binaire dont un des couples serait composé par la dyade Jeu / Rituel et où le jeu ne serait

¹ F.DUVAL 2002. Aussi, le jeu contribue à entretenir une logique et un équilibre social entre les participants et, par extension, entre les deux communautés qu'ils représentent. « *Les joueurs d'une équipe formaient des couples avec ceux de l'équipe adverse. (...) Lors de la formation de ce couple, consacrée par une fête du palin appelée fûchapalin, s'établissait ainsi une relation qui devait durer toute la vie. Les deux joueurs s'engageaient à jouer noblement et à s'inviter mutuellement aux parties de palin organisées par chaque communauté.* » (ibid.)

² On retrouve ici l'« *agon* » de la terminologie de R. CAILLOIS qui fera dire à C. BROMBERGER que le match de football et, j'ajouterais, les représentations de l'événement qui circulent dans les tribunes « (...) nous place brutalement devant quelques vérités essentielles, obscurcies ou affadies dans le quotidien. Il nous rappelle ainsi, sous une forme dramatique et caricaturale, que le malheur des uns est la condition de bonheur des autres : 'Mors tua, vita mea.' » (C. BROMBERGER 1995 : 41) En contre partie, prenons l'exemple du *tlatchli*, un sport de balle aztèque qui fait ressortir l'indifférence à l'esprit de la compétition et à ce qu'A. ERHENBERG appelle le « *culte de la performance* » dans la société amérindienne du 15^{ème} siècle où le destin de l'homme était fixé dès la naissance, où nulle place n'était laissée à l'indétermination (T. TODOROV 1982), ce qui contraste évidemment avec la/les cosmologie(s) répandue(s) dans nos sociétés modernes. Voir aussi C. DUVERGER, *L'esprit du jeu chez les Aztèques*, Paris – La Haye, Mouton, 1978 ; Fabrice DELSAHUT, « Sport et habitus culturels chez les Amérindiens. Entre tradition et modernité » in *Techniques et culture*, n°39, *Sports et corps en jeu*, novembre 1999).

jamais perçu que comme une pratique profane tandis que le rituel se caractériserait par ses qualités cérémonielles¹. Ceci nous invite à considérer avec prudence toute rupture entre les domaines de la vie sociale et, par conséquence, toute appréciation dichotomique des données récoltées². Ces exemples soulignent le caractère intrinsèquement rituel d'une pratique visiblement sportive ou, si l'on préfère, la dimension « sacrée » d'un événement *a priori* perçu comme « profane ». Dans les cas exposés ci-dessus, la frontière séparant pratiques rituelle et sportive est floue, voire inexistante. De plus, le rituel répond à des croyances en un mythe fondateur qui règle bien d'autres aspects de la vie sociale de ces sociétés. Les choses se compliquent donc une fois encore lorsque l'on dépasse les évidences et que l'on cherche le sens profond des pratiques mises en œuvre. Il faut alors replacer notre acceptation des notions d'honneur et de prestige qui font partie intégrante du sport moderne, dans leur contexte d'émergence singulier et les considérer comme autant de possibles parmi d'autres.

« Le sport est largement ouvert sur l'environnement social. Il est en relation avec les systèmes culturels dont il reçoit les informations qui conditionnent sa dynamique. Chaque compétiteur est déterminé à vaincre, à remporter la victoire qui confère honneur, prestige, satisfaction. Sans enjeu, la compétition perd toute sa signification, elle n'a plus de raison d'être. Chez les Amérindiens, il en était autrement. Comme nous l'avons vu, la compétition n'engendrait pas forcément de méritocratie. Dans les jeux à dimensions rituelles, il ne pouvait y avoir de prétentions rivales. Dans ce cas,

¹ Cependant, il ne s'agit pas d'adopter mot pour mot la proposition de J. HUIZINGA pour qui « (...) il n'existe point de différences formelles entre un jeu et une action sacrée, à savoir que l'action sacrée s'accomplit sous des formes identiques à celles du jeu, de même le lieu sacré ne se distingue pas formellement de l'emplacement du jeu. (...). Ce sont des mondes temporaires au cœur du monde habituel, conçus en vue de l'accomplissement d'une action déterminée. » (J. HUIZINGA 1951 : 30) Même si les ressemblances sont grandes, je préfère considérer la co-habitation des deux notions dans les relations qui les unissent plutôt que de les fondre ensemble ou les considérer comme hermétiquement fermées.

² L'intérêt de la réflexion proposée ici n'est pas de prétendre qu'il soit possible de s'émanciper d'une quelconque binarisation conceptuelle dans l'appréhension des choses de ce monde, mais d'insister sur l'idée qu'elle n'est pas immuable dans ses référents qui, selon les temps et les latitudes, sont porteurs d'une signification (sensiblement voire radicalement) différente. Ces exemples de pratiques sportives habituellement considérées comme « profanes » montrent que cette considération n'est diffusée que dans quelques esprits qui partagent certaines de leurs coordonnées. Sur ce point, il est intéressant de remarquer que les peuples lointains ne sont pas les seuls à attribuer un sens différent au football, mais que les « passions » des supporters aussi bien belges, français, italiens que brésiliens ou coréens, fonctionnent comme autant de clés pour sortir les concepts de « sacré », de « cérémonie » et du « religieux » de leurs sentiers battus. Pour une belle démonstration, voir C. BROMBERGER 1995 & 1998

les finalités matérielles s'éclipsaient au profit d'enjeux sociaux, psychologiques, politiques ou symboliques.¹ »

L'intention de ces quelques épaissements empiriques exposés jusqu'ici est bien évidemment de dépasser ces mauvaises habitudes épistémologiques. C'est dans cette optique qu'il s'agit de comprendre la suite de l'article dès lors qu'il n'importe plus de savoir si c'est le jeu qui se ritualise ou, au contraire, si c'est le rituel qui se « ludéise » puisque toujours, l'un et l'autre semblent mutuellement imbriqués.

2. Le sport comme fait social total :

Les analyses de certains auteurs, spécialistes du champ du ballon rond, nous éclairent sur les multiples facettes que l'analyse d'un sport doit intégrer :

« Le football n'est pas seulement un jeu ; il constitue un fait social total. Car en l'analysant dans toutes ses composantes – ludiques, sociales, économiques, politiques, culturelles, technologiques -, on peut mieux déchiffrer nos sociétés contemporaines, mieux identifier les valeurs fondamentales, les contradictions qui façonnent notre monde. Et mieux les comprendre.² »

tandis que pour C. BROMBERGER, les sports

« (...) apparaissent comme de formidables révélateurs des lignes de force et de contradictions de notre époque : nul meilleur observatoire de la construction et de la représentation des identités sexuelles, des procédures de tri qu'opèrent les sociétés parmi les groupes qui les composent ; nul meilleur observatoire encore des processus d'identification (locale ou nationale), de la manière dont nos sociétés tolèrent et gèrent l'expression des émotions collectives (dans les gradins), la violence des affrontements (...) ; nul meilleur baromètre, enfin, des tensions entre collectivités (...).³ »

Avant tout, il s'agit de redéfinir ce que l'on entend par fait social total afin de bien évaluer la portée d'un tel argument. Un fait social total est, selon les termes de J. COPANS, « un type de

¹ F. DELSAHUT 1999

² I. RAMONET 1998a : 6

³ C. BROMBERGER 1998a : 11

*phénomène qui soit à la fois expression et synthèse de l'ensemble de la vie sociale d'une société donnée. L'étude de certaines configurations privilégiées et stratégiques permettrait de comprendre le sens réel des relations sociales.¹ » Dans son *Essai sur le don*², Marcel MAUSS considère la pratique du don comme un fait social total car « *il met en branle la totalité de la société et de ses institutions.*³ » Cependant, remarquons avec M. AUGÉ l'importance de contextualiser toute citation : en effet, M. MAUSS admet un peu plus loin dans le texte qu'un fait social total peut ne concerner qu'un grand nombre d'institutions et non la totalité de celles-ci. Aussi, considère-t-il le fait social total comme relevant à *la fois* de différentes sphères économique, juridique, social, etc.⁴*

Un nombre important de phénomènes sociaux ne relèvent donc pas d'un seul niveau d'analyse, mais ils comportent à la fois des aspects juridiques, économiques, religieux, esthétiques, symboliques, etc. Je partage donc l'idée que le sport relève de cette forme de phénomène car en prenant le parti de le considérer de la sorte, nous empruntons et nous nous inscrivons dans la perspective des injonctions méthodologiques⁵ d'E. MORIN qui s'insurge contre une parcellisation des savoirs, malheureusement en vogue dans nos sociétés de la spécialisation⁶. Cette citation de PASCAL illustre à elle seule l'importance de cette démarche

¹ J.COPANS, *Critiques et politiques de l'anthropologie* 1974 : 40 cité par M. KILANI 1989 : 54

² M. MAUSS 1968 [1923]

³ M. KILANI 1989 : 55.

⁴ M. AUGÉ 1986 : 76

⁵ Rappelons-nous dans quel sens E. MORIN nous propose de comprendre la notion de « méthode » : « *La méthode ici s'oppose à la conception dite 'méthodologique' où elle est réduite à des recettes techniques. Comme la méthode cartésienne, elle doit s'inspirer d'un principe fondamental ou paradigme. Mais la différence est précisément ici ce paradigme. Il ne s'agit plus d'obéir à un principe d'ordre (excluant le désordre), de clarté (excluant l'obscur), de distinction (excluant les adhérences, participations et communications), de disjonction (excluant le sujet, l'antinomie, la complexité), c'est-à-dire un principe qui lie la science à la simplification logique. Il s'agit au contraire, à partir d'un principe de complexité, de lier ce qui était disjoint.* » (E. MORIN 1977 : 23)

⁶ La place essentielle que joue le corps de l'homme dans ses pratiques sportives nous permet d'ajouter à cette idée de transversalité des disciplines académiques dans la recherche les propos de J-M BERTHELOT concernant la place du corps dans nos sociétés de la modernité. Selon l'auteur, il s'agit d'appréhender le corps sous ses multiples dimensions nourrissant ses qualités de médiateur des représentations et donc d'inviter les « *diverses disciplines à briser leurs frontières : philosophie, linguistique, sémiologie, sociologie, économie, anthropologie, communication, psychanalyse sont interpellées et appelées à dépasser les clivages anciens.* » (J-M. BERTHELOT 1998)

méthodologique visant à relier le local au global et invite à éclairer les observations effectuées sur un plan par le biais de celles réalisées sur un autre :

« *Toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties.*¹ »

Nous verrons plus loin que cette imbrication des langages qui se retrouvent dans la pratique d'un sport et dans les tribunes du stade ne doit pas être soumise à des simplifications analytiques. Etant donné que les choses sont d'une infinie variété et d'une incompressible variabilité (car sans cesse mouvantes dans le temps), il me semble illusoire de diagnostiquer la nature substantielle d'un phénomène sur la base de quelques observations, somme toute, exercées à une échelle humaine. C'est d'ailleurs ce genre de généralisations qui amènent certains détracteurs des passions pour le sport à considérer les masses sportives comme des hordes aliénées par un système économique capitaliste. Représentants de ce courant, J-M. BROHM et M. PERELMAN déterminent la passion pour le football comme un « *opium du peuple* » qui est autant perçu comme un échappatoire imaginaire semblable à la magie (les groupes de supporters étant alors considérés comme des groupes de croyances collectives réunis autour d'un magicien pris au sérieux) que comme une « *intoxication idéologique réactionnaire* » des meutes sportives si elle n'est pas taxée comme une épidémie de peste émotionnelle qui se répand par mimétisme irrationnel à partir de *foyers d'infection*².

Malgré que de récents exemples (trop nombreux) nous inclinent à penser une situation problématique de plus en plus préoccupante, considérer les « *phénomène sportifs*³ » sous toutes leurs coutures ne doit pas conduire à un amalgame où tous les outils conceptuels sont bons pour servir une argumentation empreinte de jugements de valeur. Qu'on soit dégoûté par les récentes affaires touchant tant à la sphère de la médecine sportive qu'à celle des violences dans les gradins comme à l'extérieur du stade, je le comprends volontiers. Mais, de là à poser une critique généralisatrice qui utilise des concepts sortis de leur contexte de production, il y a

¹ PASCAL cité par E. MORIN 2005

² J-M. BROHM & M. PERELMAN 2006 : 11-60

³ Phénomènes qui, selon nous, dépassent le cercle unique de la pratique sportive et s'étendent aux phénomènes périphériques dont la pratique constitue le socle de développement comme le supporterisme, l'économie du sport, etc.

un pas. Le plus étonnant, c'est que des auteurs, représentants de la Théorie critique du sport¹ et se définissant du courant néo-marxiste utilisent les clés interprétatives de leur maître dans leur acceptation de sens commun qui, comme on peut le remarquer, diffère sensiblement de leur signification originelle :

« La religion est la théorie générale de ce monde, son compendium encyclopédique, sa logique sous forme populaire, son point d'honneur spiritualiste, son enthousiasme, sa sanction morale, son comportement solennel, sa raison générale de consolation et de justification. C'est la réalisation fantastique de l'essence humaine parce que l'essence humaine ne possède pas de vraie réalité. La lutte contre la religion est ainsi indirectement la lutte contre le monde dont la religion est l'arôme spirituel. La misère religieuse est à la fois l'expression de la misère réelle et d'autre part la protestation contre cette misère. La religion est le soupir de la créature accablée, le cœur d'un homme sans cœur, comme elle est l'esprit des temps privés d'esprit. Elle est l'opium du peuple...

La critique de la religion est ainsi virtuellement la critique de cette vallée de larmes dont la religion est l'auréole...La tâche de la philosophie, qui est au service de l'Histoire, consiste – une fois démasquée l'apparence sacrée de l'aliénation – à démasquer l'aliénation dans ses figures profanes. La critique du ciel se transforme ainsi en critique de la terre, la critique de la religion en critique du droit, la critique de lathéologie en critique de la politique². »

Peut-être que les auteurs qui se réclament de la formule n'ont lu que la seconde moitié du paragraphe. Ce qui est frappant en tous cas, c'est que pour appuyer leurs propos ils n'hésitent pas à recourir à des terminologies directement empruntées au registre de la littérature traitant des peuples « primitifs » qui fait écho à une hiérarchisation des sociétés basée sur un substrat de valeurs considérées comme idéales : les spectacles sportifs sont donc une infantilisation, une régression vers l'idolâtrie baignées dans un mysticisme profond, alimentés par une pensée et des pratiques magiques qui hypnotisent, absorbent et immobilisent³.

¹ Cette théorie « (...) procède à une mise en cause radicale du sport moderne qui est décrit comme le produit, l'expression et le soutien du capitalisme bourgeois ou du capitalisme d'état et de leurs valeurs. » (J. PIEL 1979)

² K. MARX, *Critique de la philosophie hégélienne du droit*, 1844

³ J-M. BROHM & M. PERELMAN 2006 : 11-60. Or, c'est oublié un pan essentiel des phénomènes magico-religieux, à savoir que leur but est « (...) d'atteindre un seuil, sans doute le plus profitable aux sociétés humaines, où s'instaure un juste équilibre entre leur unité et leur diversité. » (LEVI-STRAUSS 1971 : 300)

Ces premières considérations nous permettent d'éclaircir la problématique du sport, au singulier ou au pluriel, et nous propose de ne plus évoquer ou penser le sport comme une notion statique, mais bien de développer une réflexion à propos des « *phénomènes sportifs* » sous tous leurs aspects¹. Il s'agit alors de considérer les dynamiques qui les ont traversé, les traversent actuellement et qui, plus tard, modifieront leurs/les systèmes dans lesquels ils s'insèrent. Nous en arrivons donc à l'idée énoncée par N. ELIAS, qu'étudier les sports, c'est étudier les sociétés dans lesquelles ils sont pratiqués. Etant donné que ces sports intègrent des caractéristiques propres aux sociétés qui les développent, il est illusoire et grotesque de prétendre connaître Le Sport et lui apposer une définition qui soit définitive puisqu'il est impossible de définir La Société comme La Religion dans leur substance universelle.

Le sport s'est muté et a changé de forme au gré du temps et des sociétés et il convient de prendre conscience de son degré constitutif de variabilité. Comme le note P. PARLEBAS en se basant sur les travaux de Arnold VAN GENNEP, les jeux possèdent un interminable catalogue d'appellations et, « *Le même vocable peut recouvrir des jeux différents ; et des noms différents peuvent désigner le même jeu* ». VAN GENNEP observe à propos des pratiques ludiques les mêmes variations, dérivations et innovations qu'à propos des langues. Or, inutile de souligner que cette multiplicité d'appellations entraîne des confusions en tout genre².

3. Du sport, des jeux et des loisirs :

La dimension ludique du sport est une des premières qui nous vient à l'esprit. Dès lors, s'interroger sur le sport, c'est aussi s'intéresser aux activités ludiques et aux places qu'elles

¹ J. PIEL 1979, R. THOMAS 2001. « *Le phénomène sportif se présente sous différentes faces : en premier lieu la pratique des activités sportives, mais également la structure des différents organismes et cadres où se pratique le sport, ou encore le phénomène du spectacle sportif ; pour compléter, on peut ajouter le recours au secteur sportif des mass média, les substrats économique et politique du sport ...* » (J. PIEL, 1979) L'auteur nous propose l'idée d'un secteur sportif et, par là-même, nous invite à développer une approche systémique du sport et de la sphère sportive. J'ai tenté de l'appliquer dans le chapitre III, pages 60 – 70.

² P. PARLEBAS : <http://revel.unice.fr/anthropo/document.html?id=173>. Cette observation peut être couplée à celle de L. WACQUANT sur la boxe, un sport a priori extrêmement individuel puisqu'il met en jeu - et en danger - le corps du seul combattant, mais dont l'apprentissage est foncièrement collectif « (...) *notamment parce qu'il suppose la croyance dans le jeu qui, comme tout jeu de langage selon Ludwig WITTGENSTEIN, ne naît et ne perdure que dans et par le groupe (...)*. » (L. WACQUANT 2002 : 20) Pour une réflexion sur l'individualité et la collectivité telles que je les ai observées, je renvoie au chapitre IV du présent travail.

ont occupées dans les différents temps et espaces. Ainsi, on peut remarquer que, de l'Antiquité au 18^{ème} siècle, le jeu était considéré comme une activité futile, conçu comme un moment de pure récréation et de délassement dont il ne fallait certainement pas abuser¹. Cette vision du jeu prédominante à l'époque avait pour conséquence directe une vision négative de l'enfant qui, puisque jouant souvent, était considéré comme dépourvu de raison et démuni face au mal. C'est de cette conception que se revendiquent les pères de l'Eglise comme SAINT-AUGUSTIN qui s'inspire de l'idée aristotélicienne que le jeu n'a pas de fin en soi : « *Il est conçu, par opposition au travail, comme une récréation nécessaire pour reconstituer ses forces, réemmagasiner l'énergie.*² » Et c'est dans cette conception du jeu comme pratique et moment opposé au travail que Saint-Thomas d'AQUIN affirme que « *Toute forme de travail se doit de requérir un contrepoint ludique.*³ »

Ce n'est qu'à partir du 19^{ème} siècle que le jeu devient une activité considérée comme plus sérieuse avec, entre autres, les convictions de ROUSSEAU sur la nature foncièrement bonne des hommes, contrainte à une corruption irrémédiable issue du joug de la société et de ses structures. Cette conception de l'enfant proche de l'état originel de nature redonne au jeu des lettres de noblesse, mais elle sera aussi prise comme référent essentiel au regard porter sur les peuples sauvages et indigènes rencontrés à l'époque et nourrira le mythe du bon sauvage qui, à l'instar de son exact contraire, repose sur des présupposés idéologiques occidentaux dont le regard éduqué est porteur d'une hiérarchisation et d'une catégorisation constitutives tant des objets que des sujets qu'il rencontre.

On peut supposer que si le jeu a tant posé question, c'est parce qu'il se distingue de l'action ordinaire et habituelle et qu'il déroutinise le quotidien de l'individu qui le pratique. Il semble, en effet, que de tout temps, le jeu a été porteur d'une relative gratuité et que sa pratique ne comporte pas d'enjeux autres que symboliques, du moins, jusqu'à un certain niveau où la question du rapport entre le sport ludique et sa dimension professionnelle devient essentielle⁴. Les formes du jeu sont chargées de significations et, dans certains cas, peuvent

¹ De là aussi peut-on tirer le faible intérêt qu'a suscité l'étude des jeux jusqu'au début du 20^{ème} siècle : pour la science aussi, le jeu n'était pas un objet d'étude digne de ce nom.

² Collectif in Sciences Humaine 2004 : 26 – 27

³ *ibid.*

⁴ J. HUIZINGA remarque que « *Tous les observateurs insistent sur le caractère gratuit de cette activité (le jeu). Élément indépendant de la vie courante, elle se situe en dehors du mécanisme de satisfaction immédiate des besoins et des désirs. Bien mieux, elle interrompt ces mécanismes.* » (J. HUIZINGA 1951 : 27) Cette thématique fera l'objet d'une plus large réflexion au cours des chapitres suivants ; notamment en ce qui concerne les

soulever des passions dont l'expression ostentatoire, tant dans un espace privé que dans un espace public, rompt et contraste avec les normes de conduite pragmatique de la vie quotidienne.

La thèse selon laquelle l'activité ludique forme le creuset de toutes les autres aptitudes à manier des représentations et à jouer des rôles sociaux a été proposée et défendue par L. FROEBENIUS et J. HUIZINGA¹. Il est vrai que l'histoire relate de nombreux exemples qui permettent d'affirmer cette proposition. Par exemple, en ce qui concerne l'origine des jeux de combats, il est assez instructif de remarquer que leurs premières applications réglées, organisées et ritualisées remonte au temps de l'Antiquité Grecque et, plus précisément, à la période de la guerre des cités. Ces grands jeux de combat panhelléniques permettaient aux rivalités guerrières de se poursuivre périodiquement sur un mode à la fois euphémisé et spectacularisé², les luttes antiques constituant alors ce que R. CAILLOIS nommerait des « *agon* » vu que l'honneur, le prestige et la prévalence mis en jeu étaient porteurs de dimensions symboliques :

rapports existants entre les pratiques amateurs et professionnels du rugby : existe-t-il une frontière rigide entre gratuité et non-gratuité du jeu ? Si oui, dans quel sens faut-il considérer le notion de « *gratuit* » ?

¹ L. FROEBENIUS 1921 & J. HUIZINGA 1995 in Collectif Sciences humaines n°152 : 36. J. HUIZINGA, nous met directement au parfum et commence son livre par une proposition essentielle : le jeu est antérieur à la culture (J. HUIZINGA 1951 : 15) et procède d'une qualité de la nature humaine. Cependant, cette dimension naturelle du jeu est indissociable de sa fonction culturelle. Plus loin, l'auteur définit le jeu comme à la fois indispensable à l'individu pour sa fonction biologique et à la communauté « (...) *pour le sens qu'il contient, sa signification, sa valeur expressive, les liens spirituels et sociaux qu'il crée, en bref comme fonction de culture.* » et c'est par cette fonction de signification et de célébration inhérente à tout jeu humain qu'il a sa place dans la sphère des fêtes et du culte, la sphère du sacré. (ibid. : 28)

² C. POCIELLO 1988 : 43. L'étude de N. ELIAS et E. DUNNING sur la pratique de la chasse au renard dans l'Angleterre du 18^{ème} propose une réflexion sur cette qualité d'euphémisation : pratique très prisée par l'aristocratie, elle imposait de multiples contraintes à ses adeptes et l'organisation réglait le comportement de chaque participant. Aussi, il était devenu d'usage de déléguer le pouvoir meurtrier aux chiens, fidèles accompagnateurs des chasseurs qui « *donc éprouvaient, dans une certaine mesure, le besoin de s'identifier à eux et vouaient à leurs chiens une affection que ceux-ci leurs rendaient souvent. Ils les connaissaient tous par leur nom, ils appréciaient leurs qualités et en discutaient, ils les comparaient les uns aux autres.* » Il y a une relation intime et personnelle entre les chasseurs et les chiens, reposant sur une projection des sentiments des chasseurs, qui constituait un aspect intrinsèque de la configuration de la chasse au renard. Avec tout « (...) *ce code élaboré d'autocontraintes, une partie du plaisir de la chasse était devenue un plaisir visuel : au plaisir de faire s'était substituée le plaisir de voir faire.* » (222-223)

« De sorte que la trêve « olympique » n'est nullement suspension des hostilités mais changement de style athlétique d'un même phénomène. Les épreuves athlétiques sont des transpositions certes adoucies des combats réels, mais les athlètes qui participent au concours, sortes de guerriers exemplaires, y risquent une mort aussi glorieuse que s'ils l'avaient rencontrée dans un combat frontal sur le champ de bataille¹. »

Cette idée de vivre le combat par procuration peut être étudiée comme une représentation de la « passion », le terme étant entendu ici dans son acceptation étymologique² : emprunté au latin *passio*, proprement « souffrance ». C. BROMBERGER montre dans son étude transversale des supporters de Marseille, Naples et Turin que pour ressentir la plénitude dramatique du spectacle incarné par un match de football, il faut partager « (...) *cette passion partisane qui donne sens, sel et intérêt à la confrontation.* » et qui tire fondamentalement sa source dans une « rage de paraître³ » qui alimente un souci de reconnaissance, de visibilité et d'influence sur le cours du jeu. Dans ce sens, P. VEYNE nous invite à penser « *qu'un match ou un concours sont un système sémiotique tel que, si l'on prend parti pour un camp, alors le système fonctionne à plein, on y prend plus de plaisir que si l'on comptait les coups avec détachement.*⁴ »

Mais voici qu'une question essentielle se pose à nous : à partir de quel moment peut-on déclarer qu'un jeu devient un sport ? Quelles sont les limites qui permettent de définir si une activité est ludique ou sportive ? Pour formuler la question autrement, quelles sont les relations entre ludisme et sport et existe-t-il des pratiques hybrides qui accumulent les qualités qu'impliquent les deux substantifs ?

Tous les sports ne sont pas jeux et tous les jeux ne sont pas des sports. Cette affirmation semble couler de source car l'évocation des seuls jouets pour enfants qui ne

¹ P. VEYNE 1987 : 55. Voir aussi J-P VERNANT, *Mythes et société en Grèce ancienne*, Paris, Maspero, 1982 : 45

² A. DAUZAT, *Dictionnaire étymologique*, 1938, Paris, Larousse, 2^{ème} édition.

³ A. EHRENBERG, « La rage de paraître » in *Autrement*, 1986 : 158-158 cité par C. BROMBERGER 1998 : 101

⁴ P. VEYNE 1987. Dans la même lignée d'idée C. BROMBERGER propose que : « *Tous ces engouements disparates reposent sur la recherche d'émotions plus ou moins vives, mais traduisent surtout, au-delà de la variété de leurs formes, des aspirations à la réalisation personnelle, à l'« héroïsation », modeste ou ambitieuse, « de soi ».* » (C. BROMBERGER 1998b : 37)

constituent pas les supports d'une activité sportive comme l'image des sports dans leur dimension actuelle d'extrême compétition nous permettent de douter quant à l'équivalence des qualités de ces deux notions. Cependant, il serait trop facile de poser cette affirmation sans un détour plus détaillé sur les pratiques ludiques et sportives car les contre-exemples sont aussi facile à trouver¹ : par exemple, le jeu d'échec, à l'instar de certains jeux vidéos comme *World of Warcraft*², peuvent eux aussi être pourvu de leurs propres fédérations et organisations qui possèdent leur règlement international permettant une pratique compétitive du jeu qui débouche sur un classement hiérarchique des joueurs. Ainsi, on ne s'étonnera pas que des joueurs d'échec comme de jeux vidéo deviennent des modèles et des héros pour certains passionnés³ au même titre que les fans de sportifs de renom.

Comme le remarque astucieusement S. VINCENT, les jouets cachent bien leur jeu et, bien qu'ils constituent actuellement de véritables biens de consommation de masse, le jouet « est aussi en réalité au centre d'une multiplicité de rapports sociaux, d'affection certes mais aussi d'éducation, et permet d'éclairer la place de l'enfant dans la société contemporaine⁴. » Il permet et favorise l'amusement des enfants, l'évasion, la création, l'apprentissage des règles et, par là, stimule le jeu. Aussi, il s'inscrit dans une logique du don et symbolise l'intention de faire plaisir. Le jouet est donc « un instrument culturel, un médiateur privilégié de la socialisation en étant le support d'apprentissages sociaux multiples.⁵ »

¹ Ce serait faire preuve d'une approche trop réductrice d'associer définitivement le jeu au ludisme et, en contre partie, le sport à la compétition et sa dimension agonistique telle que proposée par R. CAILLOIS (L. OBADIA 2003)

² Pour un approfondissement concernant cette thématique, voir : G. DHEN & M. BUET 2006, J-B. CLAIS 2005, M. ROUSTAN 2003, E-A. AMATO 2005, N. AURAY & S. CRAIPAU & M-C. LEGOUT 2004.

³ Une anecdote incroyable permet de mesurer cette proposition. Au Japon, depuis quelques années, des chaînes de télévision privées retransmettent en intégralité les compétitions internationales de jeux vidéos. Leurs programmes sont suivis par un audimat avoisinant les 3 millions de spectateurs, ce qui en fait un des leaders du marché médiatique. Aussi, les champions qui gagnent les compétitions font l'objet d'une frénésie de la part d'autres joueurs moins expérimentés et, à la manière des programmes de télé-réalité et de grandes stars sportives, certains d'entre eux sont suivis par les caméras dans leur vie quotidienne. (V. GRANDITS & A. FIGL 2002) Plus généralement, on remarquera avec Thierry WENDLING à propos des échecs, qu'« être joueur de compétition ne consiste pas seulement à faire preuve d'une maîtrise du jeu, mais aussi à se plier aux usages, rites et modes de communication de cette tribu internationale. » Je montrerai plus tard que dans la pratique d'une activité (en l'occurrence ici le rugby) plus locale et, surtout, amateur, les mêmes exigences sont aussi de mise.

⁴ S. VINCENT 2004

⁵ *ibid.*

De même, R. CHARTIER analyse dans sa préface au travail de N. ELIAS et E. DUNNING que, des Grecs anciens aux Aztèques en passant par nos contemporains et le Moyen-Age européen, le terme « *sport* » est utilisé pour désigner une réalité supposée invariante de pratiques et exercices corporels qui ont la compétition pour finalité. Or, dans cet énorme panel d'activités qui possèdent, certes, quelques ressemblances et, souvent, de multiples différences, il s'agit de remettre de l'ordre.

Le Sport ne semble donc pas exister si ce n'est dans des constructions conceptuelles relativement distantes des données empiriques disponibles. Nous préférons dès lors, par précaution, mais aussi par conviction, parler des sports et évoquer leurs innombrables diversités, ou utiliser la notion de « *phénomènes sportifs* » qui a l'avantage d'accentuer cette dimension historique de leur variabilité et de considérer l'envergure des lieux qu'une pratique actualise.

Pour sortir de cette impasse des relations existantes entre les jeux et les sports, il est utile de faire recours à la notion de loisir qui semble s'y imbriquer en partie. Joffre DUMAZEDIER, un des grands penseurs de l'oisiveté, définit les trois fonctions majeurs du loisir : celle de délassement, de divertissement et de développement. Pour lui, « *le délassement délivre de la fatigue. En ce sens, le loisir est réparateur des détériorations physiques ou nerveuses provoquées par les tensions qui résultent des obligations quotidiennes et particulièrement du travail*¹. » La recherche du bonheur, du plaisir ou de la joie est un des traits fondamentaux du loisir de la société moderne². La seconde fonction du loisir, celle de divertissement, délivre de l'ennui. Il s'agit ici de fuir l'aliénation et le sentiment de privation qu'il provoque afin de rompre avec l'univers du quotidien et cette rupture « *peut être un facteur d'équilibre, un moyen de supporter les disciplines et les contraintes nécessaires à la vie sociale. De là cette recherche d'une vie de complément (...), l'évasion vers un monde différent, voire contraire, au monde de tous les jours.*³ » Le loisir est donc recherché en guise de complément, de compensation et d'équilibrage. Il est donc important de saisir le terme « divertissement » dans son acception étymologique, c'est-à-dire « détourner de » qui contraste avec la signification qu'il prend dans le langage courant où « divertir » devient

¹ J. DUMAZEDIER, *Vers une civilisation du loisir ?*, Editions du Seuil, Paris, 1962 : 26 cité par G. BEUVENS 1979.

² J. DUMAZEDIER, *Sociologie empirique du loisir. Critique et contre-critique de la civilisation du loisir*, Editions du Seuil, Paris, 1974 : 97 cité par G. BEUVENS 1979

³ J. DUMAZEDIER, *Vers une civilisation du loisir ?*, Editions du Seuil, Paris, 1962 : 26 cité par G. BEUVENS 1979.

synonyme de « amuser, récréer ». Enfin, la dernière fonction du loisir identifiée par J. DUMAZEDIER est celle de développement car elle « *délivre des automatismes de la pensée et de l'action quotidienne. Elle permet une participation sociale plus large, plus libre (...)*¹. »

Souvent, dans nos sociétés industrielles, notre conception du temps de la quotidienneté fait appel à une vision bipolaire qui s'évertue à opposer le temps du travail à celui du temps libre. Mais, comme l'a montré N. ELIAS, cette dichotomie qui intègre tant une dimension spatiale (lieux de travail et/ou de temps libre), temporelle (temps du travail et/ou libre) que relationnelle (les rapports qui se développent dans ces environnements particuliers) n'est pas correcte étant donné que la frontière séparant les deux catégories n'est pas fixe et fluctue en permanence². N. ELIAS considère que le caractère familier des deux concepts « *tend à voiler leur imprécision. (...) car ils sont déformés par tout un héritage de jugements de valeur. Le travail a un rang élevé comme devoir moral tandis que les loisirs sont identifiés comme plaisir, oisiveté et se trouvent en bas de l'échelle dans les sociétés industrielles. On considère dès lors le travail comme étant fondamentalement opposé au loisir.*³ » Et en effet, un bref regard sur les activités quotidiennes de bon nombre de personnes permet de se rendre compte que le travail et le temps libre ne consistent pas en deux réalités posées une fois pour toutes. Chaque individu doit effectuer maintes tâches pour lui-même et pour d'autres en dehors de son temps de travail. La conclusion en est que les individus « *(...) ne peuvent consacrer qu'une partie de leurs temps libres aux loisirs, au sens d'une occupation choisie librement et non rémunérée, choisie aussi essentiellement parce qu'elle est agréable en elle-même.*⁴ »

4. Conclusions :

Les quelques questions développées tout au cours du chapitre restent pour la plupart sans réponse définitive et, en quelques sortes, tant mieux. Car ne serait-ce pas douteux de prétendre atteindre une analyse finale de données que nous avons définies comme constituant un phénomène – le terme étant entendu dans son sens étymologique premier : du grec

¹ J. DUMAZEDIER, « Sport et activités sportives. Représentations idéologiques et évolution réelle dans les sociétés industrielles (1880-1973), Le cas de la société française », Education physique et sport, n°122 : 13-18 et n°123 : 15-19, 1973 cité par G. BEUVENS 1979.

² Mes observations sur le terrain de rugby m'ont permis de découvrir et, parfois, de déduire la profession de certains des mes coéquipiers qui reproduisaient alors des comportements qui, selon moi, répondent à leurs attitudes professionnelles.

³ N. ELIAS et E. DUNNING, 1994 [1986] : 88

⁴ *ibid.* : 90

phainomenon, « ce qui apparaît » ? Cela n'enlève rien à l'utilité épistémologique de ces quelques prémisses qui, basées sur de nombreux exemples vont nous permettre d'éduquer un regard averti sur le phénomène sportif particulier que j'ai étudié pendant deux mois. La suite du texte ne peut s'envisager qu'à la lumière de ces épaisissements théoriques que j'ai tenté d'illustrer par de nombreux exemples empiriques.

J'aimerais conclure le chapitre par une analyse postérieure à sa rédaction que j'ai menée avec plus de recul et suite à des réflexions concernant mes observations de terrain : comme nous l'avons remarqué, dans de nombreux cas, les pratiques sportives entretiennent des rapports de sens avec d'autres pratiques. Dans le cas des sociétés considérées « traditionnelles », l'exercice sportif est souvent imbriqué dans une signification rituelle tandis que dans nos sociétés modernes, le même exercice en apparence revête des significations toutes autres. Il y a donc une différence fondamentale entre la forme visible de la pratique et le sens que construisent ses acteurs. Ceci revient à penser que ce qui peut être vu comme des données identiques se différencie dès que l'on s'intéresse à poser un regard davantage orienté sur les contenus et les représentations que suscitent les pratiques. Ce regard nécessite un échange de savoirs qui se concrétise au cours d'une communication bilatérale et conduit, dans la plupart des cas, chaque interlocuteur à reconnaître une beauté ajoutée aux pratiques d'*alter*.

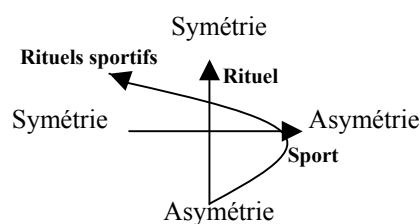
Ce que j'ai remarqué, c'est que les règles des sports collectifs¹ impliquent une symétrie originelle entre les différents équipes. En effet, cette base juridique commune permet à toutes les parties de partir à égalité de chance. Cependant, au cours du jeu et, en fin de match, la symétrie se transforme petit à petit en asymétrie qui se traduit par le score, la fatigue des uns, les blessures des autres et la supériorité inévitable d'un groupe sur l'autre.

Cette conception du sport semble inévitable pour des esprits habitués à penser dans un contexte moderne où les impératifs de performance, de productivité et de rentabilité forment les lignes conductrices et où les divisions des tâches et des classes sont perçues comme naturelles. Or, comme nous l'avons vu, de nombreuses sociétés entrecroisent les pratiques sportives avec des pratiques rituelles dans un bricolage audacieux. Le rituel est pourtant construit sur un mouvement contraire à celui induit par les règles du sport : ici, une asymétrie initiale qui différencie le statut des groupes tend au fur et à mesure de son déroulement vers une symétrie parfaite qui coïncide avec le moment où un état d'équilibre est atteint. Le rituel

¹ Je préfère limiter mon propos au domaine que j'ai le plus étudié, même si peut-être ces analyses sont valables pour d'autres pratiques.

sportif semble avoir ceci de particulier qu'il effectue des atermoiements perpétuels entre moments de symétrie et d'asymétrie pour se conclure dans une symétrie totale (ou du moins considérée comme telle). La structure sous-jacente du sport tel que conçu par ses importateurs est alors sacrifiée à la logique du rituel qui doit obligatoirement déboucher sur une équilibration des rapports qui avaient été bouleversés. On se rend compte alors que toute pratique en apparence sportive ou ludique ne peut être comprise sans un détour particulier par la cosmologie de la communauté observée qui est fondée sur des croyances en un mythe fondateur enraciné dans son histoire.

**Figure 2 : Pratiques sportive et rituelle :
Le rituel sportif**



Comme nous le verrons par la suite, le club de sport dans lequel je me suis inscrit forme lui aussi une communauté. Ses individus se réunissent autour d'une pratique sportive commune qui donne naissance à de multiples habitudes d'occupation des espaces, de gestion du temps ainsi qu'à des relations sociales inédites. Ces récurrences sous forme de séquences dont

les structures sont sans cesse réactualisées ont pour rôle fondamental de préserver le réseau social qui s'y est construit avec le temps. Mon hypothèse centrale consiste en l'idée que le rythme des multiples séquences que j'ai pu observées est régulé de consort par tous les acteurs dans le but de préserver l'équilibre du réseau social dont le club constitue le socle de départ. L'idée n'est pas d'amalgamer pratiques rituelles et pratiques habituelles mais de montrer que dans les deux cas, un mécanisme incessant qui oscille entre désordre et recherche de l'ordre est motivé par le rétablissement d'un équilibre.

Chapitre II : Des cultures rugbystiques dans l'histoire. Le Poitiers Etudiants Club et le Stade Poitevin

Le PEC est une association étudiante créée en 1924 à l'initiative des étudiants de l'Université de Poitiers. Les relations qui la lient à de multiples institutions et ce, dès sa création, n'ont cessé de l'inclure dans des dynamiques dont l'impact social est toujours observable aujourd'hui. Sa section rugby, qui nous intéresse particulièrement, s'est développée dès les années 30 et n'a quasiment pas cessé d'entretenir des rapports de proximité avec le Stade Poitevin et l'université.

1. Histoire du rugby à Poitiers : le Stade Poitevin et le PEC :

Il semblerait que le rugby ait fait son apparition officielle dans les champs de la capitale régionale vers le mois d'avril 1900 au cours duquel un groupe de jeunes universitaires a pris l'initiative de « (...) lancer l'idée de la création dans notre ville d'une société des sports. Cette idée rencontra de l'enthousiasme et (...) la Société s'est définitivement constituée hier vendredi, dans une assemblée générale tenue à l'Hôtel de Ville. La société a pris pour titre Le Stade Poitevin, ayant pour but de favoriser le développement de tous les sports (...). Le Stade Poitevin va commencer dès demain ses exercices, la Municipalité ayant bien voulu lui accorder provisoirement le grand pré de Blossac et des agrès pour les jeux divers étant déjà en sa possession¹. »

Officielle car, en effet, le rugby a fait son apparition officieusement dès 1892 lorsque des élèves, passionnés de sport, l'ont pratiqué dans le cadre de l'Association sportive de leur lycée : « Son activité avait son sommet lors de fêtes annuelles que l'on appelle les Lendits. C'est ainsi que le football² est inscrit au programme de Lendits de l'Académie de Poitiers du 12 mai 1894 (...). Ce fut le premier match que virent les Poitevins dont les joueurs portaient

¹ Archives du Stade Poitevin, L'Avenir du dimanche 1^{er} avril 1900 in C. HUELLOU 2005 : 4. Notons que la date de création du Stade Poitevin correspond à celle où la plupart des grands clubs de rugby français sont nés. Selon l'étude de C. POCIELLO, la période qui s'étend de 1890 à 1915 est celle d'une institutionnalisation massive des clubs de rugby, avec un pic important en l'an 1900-1901. Parmi les autres clubs érigés cette année-là, citons, entre autres : Dax, Bayonne, Perpignan, Tarbes, Oloron, etc. Evidemment, ce mouvement n'est pas étranger au vote de la loi sur la liberté d'association (dite loi 1901). (C. POCIELLO 1988 : 60, W. GASPARINI 2000)

² Pour éviter tout malentendu, le football dont il est question ici est le Football Rugby. Pour des détails concernant la différence entre Football Association et Football Rugby, voir Chapitre III, pages 69 - 72

un maillot noir orné d'une étoile blanche. (...) le noir et le blanc sont demeurés les couleurs du Stade Poitevin. C'est un lycéen, fondateur de l'Association sportive, BOURGIS, qui initia ses camarades au football-rugby (...).¹ »

Selon F. VILLARD, le rugby fut le premier sport collectif au programme des entraînements proposés par le Stade Poitevin :

« Auparavant, on ne connaissait que l'escrime, art historique, réservé à une élite fortunée, et le cyclisme, plus populaire parce que pratiqué en public, mais qui ne groupait que peu de participants. Avant 1880, le sport de masse n'existe pas en France. Il est réservé à deux institutions bien structurées, l'enseignement et l'armée. Le club est une particularité anglaise et c'est l'engouement pour le mode de vie britannique qui conduisit à la création des premiers clubs en France². »

Illustration 14 : : « Will he do it ? » par Elgar HICKS



En cette fin de siècle, l'étonnement des spectateurs locaux est palpable car les nouvelles pratiques importées d'Angleterre ne ressemblent pas aux sports qui sont alors les plus répandus dans l'hexagone. Après quelques difficultés d'adaptation, le succès ne se fait pas attendre et les Poitevins vont vite adopter « leur » équipe ; en témoignent ces quelques coupures de presse datées du début du siècle qui, dans leur style rhétorique particulier, enjoignent à l'engagement et en vantent les mérites. Déjà transparaissent les vertus viriles de l'art du rugby :

Premier article :

« Jeudi dernier, à ma grande stupéfaction, je n'ai pas rencontré dans le pré de Blossac de joueurs de football. Que veut dire ce peu d'empressement ? J'aime à croire que le temps incertain en a été la cause ; aussi suis-je certain d'être l'interprète de tous les amateurs de football en faisant un appel à tous les stadistes pour que dimanche prochain on puisse constater que le Stade n'est pas atteint de la poitrine. Il faut, jeunes gens, que vous

¹ C. HUELLOU 2005 : 27. Cet extrait exemplifie l'hypothèse débattue au Chapitre I, pages : 26- 30 : une des différences essentielles entre les sports traditionnels et les sports modernes résident dans leur fonctionnalité. Nombre d'auteurs refusent les amalgames entre les différents formes de sports qui se sont développées au cours de l'histoire de l'humanité. Les travaux de N. ELIAS & E. DUNNING, C. POCIELLO, J. LACOUTURE, S. DARBON, L. OBADIA, P. PARLEBAS, etc. en sont des bons exemples.

² F. VILLARD cité par C. HUELLOU 2005 : 27

oubliez un instant de prendre votre café ; il faut dis-je vous rendre en masse pour vous entraîner à seule fin de battre très prochainement une Société qui, dit-on, doit se mesurer avec le Stade. Allons, jeunes gens, en avant pour l'honneur du Stade ; et je suis bien convaincu que le Stade pourra compter sur ses adeptes. Donc, tous au pré de Blossac à 14H.¹ »

Second article :

« L'équipe du Stade Poitevin, complétée par cinq équipiers de seconde équipe et dont la ligne arrière mal défendue par des équipiers n'ayant jamais joué jusqu'à ce jour, a été battue après une partie disputée avec plus d'énergie et d'entrain que de science (...). Dans les invraisemblables confusions du jeu dues au peu d'entente des avants des deux camps, l'Union sportive Blésoise est restée vainqueur (...). Par un sentiment irrésistible, combien de nos stadistes, au lendemain de leur défaite auront tristement ouverts les journaux pour trouver le compte-rendu de sa consécration. Je ne ferai pas aux équipiers du Stade poitevin la petitesse de leur prêter la crainte de regarder en face et de penser les fautes qu'ils ont commises. Eux-mêmes n'accepteraient pas de se voir excuser. Mais les vieux qui ont quitté la lutte n'en ont pas moins le devoir de rappeler aux jeunes que les défaites s'effacent par l'entraînement, la discipline, le sang-froid, dans la persévérance qui rend toujours la victoire² », signé : un vieux stadiste.

En une vingtaine d'années, le mouvement sportif se structure et instaure en chaque discipline une universalité des règles gérée par des institutions. « *La compétition impose des règles identiques pour tous. Elles établissent une continuité entre les différents niveaux géographiques de pratique (local, régional, national et international).*³ » Cette nécessité de s'unir conduit à la création en 1908 du *Comité national des sports* qui coordonne les activités et calendriers, mais la naissance d'une vingtaine fédérations sportives entre 1910 et 1930 due à la spécialisation conduit à l'éclatement en différentes fédérations spécialisées. Ce besoin de spécialisation est de plus en plus prégnant et est accompagné d'un souci naissant de performance⁴.

C'est dans un tel contexte d'émergence de véritables systèmes sportifs qu'en 1924, le Poitiers Etudiant Club (PEC) est créé. Comme son nom l'indique, l'association a toujours entretenu des relations privilégiées avec l'université et celles-ci ont évolué au fil des années. Elles sont toujours restées très présentes du fait de la participation d'universitaires ou d'anciens universitaires au sein du club et grâce à l'état d'esprit étudiant et l'éthique qui en

¹ Archives du Stade Poitevin Rugby, L'Avenir du 21 décembre 1901 in C. HUELLOU : 32

² Archives du Stade Poitevin, L'avenir du 17 mars 1902

³ W. GASPARINI 2000 : 13

⁴ *ibid.* : 14

découle¹. Comme pour le Stade Poitevin, les débuts du club étudiant sont difficiles et ce, pour deux raisons précises : d'une part, un manque notoire de joueurs permettant d'agrémenter les effectifs et, d'autre part, la vétusté, voire l'inexistence des infrastructures. Cet extrait d'une description du Poitiers des années 30 évoque assez clairement ces quelques difficultés initiales :

« A la rentrée de novembre 1932, les difficultés sont nombreuses, notamment pour le recrutement. 127 étudiants et étudiantes sont inscrits. Vers le milieu du mois, les amateurs de football songent à reformer une section pour la pratique du ballon rond. Deux équipes peuvent être formées mais il faut attendre le milieu du mois de décembre pour qu'une équipe stable puisse jouer, profitant du moment où le Stade Poitevin dissout sa section football. 25 joueurs constituent cette section dite de Football Association, qui ne possède aucun terrain. (...) En janvier 1932, des dissensions de la section de hockey du Stade Poitevin décident les étudiants qui y jouent à former une équipe universitaire. (...) Il faut attendre le mois de janvier pour reconnaître la section basket. (...) La section féminine de basket est créée en mars 1933. Un essai de création d'une section de rugby échoue, faute d'argent. La section d'athlétisme regroupe 18 fervents qui ont un handicap majeur : le club n'a pas de piste et la ville de Poitiers n'en possède plus une seule ! (...) La section de natation est riche d'une vingtaine de membres. Il n'y a pas de piscine à Poitiers et seul le Clain est utilisable.² »

Dès sa création, le club et l'université travaillent en partenariat afin de promouvoir le sport et ses vertus « humanistes ». Ces vertus reposent sur l'idée que la pratique sportive offre un lieu de sociabilité certain pour les différents membres de la communauté universitaire. La volonté de conserver cette « *dimension humaniste du sport universitaire* » est aussi alimentée par une rupture clairement identifiée entre le professionnalisme naissant et la pratique gratuite du sport. Il ne s'agit pas de « (...) *tomber entre les mains des 'marchands de temple'* » ou de « *se sacrifier au mercantilisme* », mais, par contre, de « (...) *s'attacher à une recherche pédagogique et proposer des programmes de travail en se rapprochant au maximum de l'université.*³ »

¹ PEC 1995

² G. SIMMAT 2003 : 212 - 213

³ PEC 1995

L'étude des caractéristiques qui ont rythmé l'histoire et la mémoire du club ne peuvent faire l'économie des autres relations singulières que le PEC a entretenues avec des organisations périphériques. En ce sens, l'histoire de la section rugby du PEC nous renseigne sur la grande proximité qu'elle a tissée au fil des saisons avec le Stade Poitevin Rugby évoqué ci-dessus. En effet, malgré le manque de moyens financiers de ses débuts, rendant impossible la création d'une section rugby, il semblerait que le rugby ne soit pas tombé aux oubliettes :

« Aussi loin que l'on remonte dans le temps, on trouve trace de la section de rugby. Entre les deux guerres, elle servait de partenaire d'entraînement à un autre club de la ville qui allait devenir champion de France de deuxième division : le Stade Poitevin. C'était au cours de la saison 1934 – 1935. »

Malgré des débuts couronnés de succès, la section survit tant bien que mal dans un contexte sombre d'occupation nazi alors que dans l'Italie fasciste, les discours politiques font la promotion des vertus viriles de la pratique. Le rugby y est vu comme *« un sport de combat qui devrait être largement pratiqué par la jeunesse fasciste. »* selon Achille STARACE, ministre des sports de MUSSOLINI¹.

Il faut attendre le début des années 60's pour assister à une véritable résurrection du rugby universitaire sous l'impulsion de quelques étudiants férus du ballon ovale. La décennie suivante dévoile les capacités du club : *« (...) elle allait mettre le PEC-Rugby sur les rails et pour longtemps. »*

Inscrite sur les tableaux du championnat régional, l'équipe, dont l'ossature est formée d'étudiants, d'enseignants et de personnels universitaires, monte en puissance au fil des saisons. La saison 1971-1972 fut un tournant dans l'histoire du club dont les anciens se remémorent sur un brin de fierté et de nostalgie. Kiki, le gérant du bar *« Le Club »* dont j'ai parlé dans mon introduction, fait partie de l'équipe qui, cette année-là, gagne le championnat régional de première série avant de rejoindre, en guise d'apothéose, la finale du Championnat de France :

Illustration 15 : Rugby et totalitarisme



¹ J. LACOUTURE 1993 : 42

Kiki est le joueur moustachu qui pose debout à l'extrémité gauche de la photo. C'est avec beaucoup d'émotions que cet homme, presque pensionné mais dont la culture rugbystique

Illustration 16 : L'équipe du PEC 1972



poitevine n'a pas pris une ride, me détaille le nom de chacun de ses coéquipiers, leurs fonctions sur le terrain et, dans une verve mélancolique, leurs incontournables qualités. Véritable mémoire vivante du club, je considère qu'il a joué un rôle de tuteur dans mon intégration au sein du groupe et, sans vouloir faire de jeux de mots typiquement rugbystique, je lui dois une fière chandelle :

« Et Greg, attends là, regarde. Tu vois celui-là, là, il a joué en première division, lui, première division, GRAS ici, l'un des tous meilleurs piliers gauches de France à l'époque. Il avait rejoint le PEC depuis un an ou deux. T'imagines le mec, 105 kilos pour 1m80...j'aime autant te dire que c'était pas un cadeau. Bon, moi, j'étais plus fin à l'époque mais par rapport à lui... ! T'avais une sorte de mélange entre les plus vieux et les jeunes et ça a bien marché hein ! Il faut pas croire mais ça jouait pas mal... Tiens lui là, Jean PERQUIA et celui à côté, Bertrand LHOMME, deux gars qui jouaient avant en première division...¹»

Malgré la défaite en phase finale, l'événement a donné le vent en poupe au club qui voit se succéder des saisons honorables et plusieurs titres de champion régional avant d'accéder à la division d'honneur. Mais, faute du renouvellement des forces, le club redescendra rapidement dans le championnat inférieur qu'il avait à peine quitté. Cependant, ces années glorieuses permettent au groupe de se tailler une renommée dans le paysage rugbystique européen, conformément aux volontés partagées avec l'université. Ainsi, parmi les missions du PEC, les

¹ Notes du cahier de terrain datée du Jeudi 7 novembre. Entretien avec Kiki et Dédé au bar « *Le Club* » situé au Forum Rivaud de Poitiers.

impératifs de diffusion (d'une image universitaire) et de préservation (de valeurs universitaires) sont énoncés comme suit¹ : « Être le reflet du rayonnement et de l'image de marque de l'université de Poitiers dans le domaine sportif. Définir et faire respecter en son sein les objectifs généraux et une éthique sportive compatible avec le rôle de l'université en matière d'éducation.² »

2. Du Stade Poitevin au PEC Rugby, un va-et-vient permanent :

Depuis sa création, nous avons vu que le PEC a entretenu des rapports privilégiés avec l'institution la plus importante du rugby poitevin. Servant de « réservoir de joueurs » ou, à l'occasion, de « partenaire d'entraînement » aux équipes du Stade Poitevin, les rapports qui lient les deux équipes se sont affinés avec le temps. Mes observations récentes m'ont permis de découvrir des partenariats actuels entre les deux clubs, mais de nature sensiblement différentes.

2.1. Le cas de Jérémie et Granuche :

Jérémie est le plus petit joueur de l'équipe que j'ai intégrée. « Demi de mêlée », c'est lui qui insère la balle latéralement entre les deux packs lors de mêlées groupées et la récupère - pourvu que le talonneur ait fait du bon boulot - avant d'ouvrir le jeu par une passe vive et précise. Son petit mètre soixante-cinq ainsi que sa carrure contrastent avec la morphologie des autres joueurs de l'équipe, mais ne constitue pas un inconvénient pour le rôle qu'il remplit sur le terrain³.

¹ Ces deux impératifs sont intrinsèquement liés et il n'est pas possible de les dissocier dans l'analyse de données empiriques. Nous verrons plus loin, par mes observations récentes, cette impossibilité de penser l'une sans l'autre, et nous considérerons alors que l'image qu'un groupe de sportifs se donnent de lui-même est indissociablement liée aux valeurs que ses membres partagent. Aussi, nous verrons que l'image que le groupe se fait de lui-même se construit sur un mode comparatif qui voit l'accentuation de ressemblances et/ou de différences par rapport à d'autres groupes. L'hypothèse proposée étant, dès lors, que « image » (sphère du visible) et « valeurs » (sphère de l'invisible ou, du moins, de l'impalpable) sont intrinsèquement liés en une boucle récursive.

² Il est intéressant de comparer les discours officiels entre eux. Pour des détails concernant la rhétorique sportive adoptée dans les discours municipaux, je renvoie au chapitre III, pages : 65 – 66.

³ Cette observation rappelle que le rugby, contrairement à bon nombre d'autres sports, n'est pas une activité fermée et réservée à certaines catégories de personnes possédant une morphologie adaptée. En effet, cette vertu maintes fois vantées est facilement observable au sein même de mon équipe : peu de joueurs sont « athlétiques »

Jéjé tel qu'on le surnomme, est arrivé au club depuis environ deux ans et il est un des rares joueurs dont Poitiers est la ville natale. Un vendredi soir au Mel'Vil bar, lorsqu'il affirmera fièrement qu'il n'a jamais quitté sa ville, nous serons plusieurs à rester incrédules étant donné que la plupart des résidents de la ville, à l'instar des joueurs de l'équipe, proviennent d'autres villes ou villages. C'est très jeune qu'il s'initie au rugby et son parcours sportif semble correspondre à la transmission-type d'une passion sportive qui se fait de père en fils. « *Mon père m'emmenait déjà tout petit voir les match du Stade Poitevin au stade Jean Rébeilleau et dès que j'ai pu jouer, j'ai commencé.*¹ » En fait, Jérémy a effectué ses premières passes dans l'équipe des mini-poussins du Stade Poitevin et n'a quitté le club qu'en 2004, année durant laquelle il rejoint le PEC Rugby dont les infrastructures sont voisines.

Le parcours de Mathieu est identique à celui de Jérémy. D'ailleurs, les deux compères se connaissent bien étant donné qu'ils ont fait ensemble leur école de rugby. Tous mes partenaires l'appellent « Granuche » et je croirai pendant deux mois que ce sobriquet fait référence à un épisode de la vie du joueur dans l'histoire du club. En fait, je m'apercevrai en dernier ressort qu'il s'agit de son nom de famille qui sert aux partenaires du fils comme du père à les distinguer des autres Mathieu qui composent l'équipe. Il est intéressant de noter la représentation partagée qui donne une grande importance à l'influence génétique dans la transmission du patrimoine rugbystique de père en fils :

« Alors qu'on sort des vestiaires après la douche et le décrottage de la boue qui traîne tant sur les chaussures que sur les jambes et, parfois, dans les oreilles, on se retrouve comme d'habitude devant le portique oscillo-battant du bâtiment. Là, tous les fumeurs partagent une cigarette tandis que les plus pressés saluent rapidement l'assemblée, le

dans le sens généralement attribué au terme et plusieurs présentent une pense des plus généreuse ou, inversement, une frêle carrure qui ne semblent pas être des adjuvants à la « performance physique ». Or, comme le remarquent de nombreux auteurs, le rugby a cette spécificité de requérir des joueurs aux qualités fort différentes variant en fonction du rôle qu'ils ont à remplir : « *Dans le rugby, il y a deux sortes de joueurs. Ceux qui déménagent les pianos et ceux qui en jouent.* » (P. DANOS cité par P. ALBALADEJO in S. DARBON 1999 : 208)

¹ Note du cahier de terrain datée du mercredi 29 novembre vers 22H, après l'entraînement. A. SAOUTER remarque que cette argumentation de type généalogique tend à montrer que pour les joueurs, le rugby était quelque part inscrit dans leurs gènes. Cette génétique de l'ovale permet d'établir une différenciation nette entre ceux qui l'ont et ceux qui ne l'ont pas, les concepts d' « Ovalie » ou de « grande famille du rugby » abondent dans ce sens. (A.SAOUTER 2000 : 60 - 70) Or, comme le montre T. TAHON, ni la pratique d'un sport ni la morphologie de ses athlètes ne sont des caractéristiques innées. (T. TAHON 2005 : 15 - 43)

sac sur l'épaule, avant de filer en voiture. J'ai pris l'habitude de rester dans le groupe et d'entamer ou continuer une conversation qui dure depuis la douche ou les vestiaires. Ce soir, je ne suis pas content de mon entraînement car le nombre important de joueurs sur le terrain m'a déboussolé et j'ai plusieurs fois « laissé passer » un arrière de l'autre équipe au grand dam de mes coéquipiers. En fin d'entraînement, sur le chemin qui mène aux vestiaires, j'ai remarqué que Jérémy me regardait du coin de l'œil, sans esquisser un sourire. J'interprète ce regard comme un mécontentement, sans doute dû à mon manque d'engagement et mon refus, bien involontaire, d'aller aux contacts. Autant dire que je ne me sens pas très à l'aise surtout que ma précédente performance était d'un niveau supérieur... Je me dis dans ma tête « Pourquoi t'es pas venu mercredi soir quand j'ai plaqué magistralement Manu ? » et en même temps, je regrette mon manque de courage. Pour me sortir de cette impasse et de ce moment assez difficile à vivre, je décide de m'attaquer directement au mal et, intrépide, je fais part à Jérémy et Granuche de ma maladresse et de ma difficulté à m'engager. « Putain, j'ai vraiment été mauvais aujourd'hui... Y a toujours Fabien qui arrive plein gaz et j'arrive pas à le bloquer !!! Ça fait chier, j'ose pas m'abaisser pour le prendre et le plaquer. » On se dirige vers la voiture de Jérémy et je vois qu'il acquiesce en silence. Granuche, quant à lui, me répond d'une façon plus diplomatique qui a l'avantage de m'encourager : « Ouais, mais attend, ça fait pas longtemps que tu joues, hein ? Ça fait quoi ? – Ben je suis arrivé au mois d'octobre, donc ça fait à peine un mois...avant ça, j'en avais jamais fait, j'ai toujours joué au foot. Et vous, ça fait combien de temps que vous jouez ? - Ooulala, quand j'ai commencé à jouer ? Ben...en fait...dès que j'étais assez fort pour courir et tenir une balle en main. Je sais pas, je devais avoir quatre ans ! – T'imagines, moi ça fait un mois que je m'initie !!! – Ouais mais tu vois, ça rentre petit à petit hein. Le tout, c'est une question d'habitude...mais, regarde pour moi, tout ça c'est devenu normal. » me répond Mathieu. Jérémy reste un peu en dehors de la conversation et s'occupe de placer leurs sacs dans le coffre de sa voiture. Demain je les accompagne au stade de France pour le match retour France – Nouvelle-Zélande et j'espère que mon engagement hors-terrain palliera mon absence de la veille...¹ »

¹ Extrait du cahier de terrain daté du vendredi 17 novembre 2006 vers 22H00, après l'entraînement.

En fait, Mathieu et Jérémy se rendent à l'entraînement ensemble en voiture. Habituellement, Jéjé passe chercher son ami à la sortie du boulot et, régulièrement, ils vont manger un Quick après le sport.

Cette observation, au-delà de son caractère instructif en ce qui concerne les liens d'amitié qu'une même pratique sportive peut engendrer, donne l'exemple de deux jeunes qui ont fait leur école au Stade Poitevin car leur père y était, de près ou de loin, impliqué et qui ont rejoint le PEC Rugby par la suite. Je me suis demandé quelle(s) motivation(s) ont mené à ce choix de quitter un club pour en rejoindre un autre ? Question délicate que je n'ai pas posé directement aux deux intéressés, mais que j'ai résolu partiellement suite à une rencontre imprévue avec M. François PHARAMIN, professeur d'éducation physique et de pédagogie à l'Université de Poitiers. D'autres conversations, au hasard de l'entraînement ou d'une boisson au comptoir du Mel'Vil Bar, m'ont elles-aussi apporté des clés interprétatives.

2.2. Une zone floue qui dérange :

J'ai rencontré M. PHARAMIN par l'intermédiaire d'un ancien doctorant du laboratoire ICOTEM¹ du département de sociologie de l'Université de Poitiers, Loïc LE MINOR. Chercheur spécialiste de l'étude des dynamiques des représentations des espaces urbains, il m'a apporté de nombreuses informations concernant les processus identitaires locaux liées aux pratiques sportives dans les villes de Poitiers et de La Rochelle. C'est suite à notre échange qu'il m'a conseillé de rencontrer M. PHARAMIN, professeur à la Faculté des Sciences du sport, car il possède une vision précise de l'évolution du rugby à Poitiers.

François PHARAMIN combine son emploi du temps entre deux occupations prédominantes en dehors de sa vie familiale. D'une part, il travaille comme professeur à l'université et enseigne l'éducation physique destinée aux jeunes enfants et, d'autre part, il est entraîneur de l'équipe junior du Stade Poitevin Rugby². Dès le début de notre discussion, il me confie, à ma plus grande stupéfaction : « *Là, moi, pour l'instant, je suis prêt à quitter le monde du rugby. Je sens que c'est imminent. Je suis prêt à tout lâcher.* » Etonné, je lui demande la raison d'une telle affirmation et voici son argumentation :

¹ Le laboratoire ICOTEM est un laboratoire attaché au département de sociologie : Identité et Connaissance des Territoires et des Environnements en Mutation. Pour plus de détails concernant les activités du laboratoire, consulter le site Internet : <http://www.mshs.univ-poitiers.fr/icotem/index.htm>

² Il connaît bien Jérémy et Granuche car il les a entraînés jusqu'à leur départ du club pour le PEC.

« Disons que je me trouve dans une situation qui ne me convient plus. Plus le temps passe et plus j'ai la sensation que le contexte dans lequel je travaille me convient de moins en moins. A vrai dire, c'est cette zone floue qui se situe entre la pratique amateur comme tu la pratiques au PEC et la sphère professionnelle qui me dérange. On est dans une période où cette zone est...cette nébuleuse est difficilement identifiable... »

Je suis interpellé par ces quelques confidences et, assez maladroitement, j'essaie d'en savoir un peu plus. Je lui fais part d'une réflexion étrange que j'ai entendue à la sortie de l'entraînement du 1^{er} décembre : ce jour-là, Courbette est venu s'entraîner avec nous. C'est un joueur d'une vingtaine d'année qui, contrairement au parcours rugbystique de Jérémy et Granuche, s'est initié au rugby au PEC avant de rejoindre l'équipe B du Stade Poitevin. Cette observation nous apporte des renseignements quant à la grande proximité des effectifs des deux clubs : il existe bel et bien un va-et-vient entre les joueurs des deux équipes. Mais, le cas de Courbette est révélateur d'une autre donnée essentielle. Durant l'entraînement qui regroupe une trentaine de joueurs, je me positionne en tant qu'arrière avec Courbette à mes côtés. Je suis impressionné par la puissance phénoménale qu'il dégage et par son engagement total dans les plaquages et autres contacts rudes. Au prix de quelques conseils, il essaie de me guider sur un terrain où j'ai tendance à perdre mes repères une fois que le nombre de joueurs est supérieur à 20.

Au Mel'Vil, le bar où l'on se rencontre chaque vendredi soir après l'entraînement, je fais part à Yann de l'impression de force que m'a laissée Courbette et ce-dernier de me répondre :

« Ouais mais c'est au stade qu'il a appris à plaquer comme ça. Avant, il n'était pas aussi franc dans les contacts, un peu comme toi...mais là, tu sais au stade, bon....ben, disons que t'es un peu obligé, quelque part, de bouffer des blancs d'œufs et de la créatine... - Ah ouais, tu crois que les joueurs de l'équipe B prennent des compléments alimentaires du genre ? – Ah ben ça, plus qu'un peu. En plus, comme je te dis, de la créatine...mais bon, c'est rien comparé aux pros ou dans les équipes du Sud. – Ah ouais, c'est vrai, moi je savais pas que dans le Sud et en Nouvelle-Zélande (et je fais le mime d'une piqûre dans la biceps) – Ben, regarde, l'exemple le plus connu, c'est

Jonah Lomu. Le gars, il a dû arrêter sa carrière à 30 ans à peine parce qu'il avait les reins niqués avec toutes les saloperies qu'il a avalé !¹ »

Selon mes coéquipiers, la morphologie² de Courbette serait visiblement différente depuis son passage du PEC au Stade Poitevin ou, si l'on préfère, d'un club amateur vers un club semi-professionnel. Quand je lui fais part de mes observations, je sens que M. PHARAMIN est un peu décontenancé. Voici sa réponse :

« Ah, ben...ouais, peut-être, mais moi ce n'est pas vraiment à ça que je pensais. Disons que ce milieu ne correspond plus vraiment à mes attentes et que j'en suis déçu. Disons que, encore plus au niveau junior, tu as cette tension entre deux mondes³ et des enjeux parfois financiers qui te mettent la pression. Et c'est là que je ne m'y retrouve pas.⁴ » Et, suite à cette affirmation délicate, nous dérivons vers une autre thématique qui semble fort questionner le monde masculin du rugby, à savoir l'émergence de nombreuses équipes féminines.

Il est important de s'attarder sur ces informations et d'effectuer un travail comparatif entre les deux clubs. Les deux institutions rugbystiques de Poitiers semblent à la fois diverger et converger sur différents points. D'un côté, leurs convergences sont alimentées par : 1. la pratique d'un sport commun qui prend souvent une forme passionnelle ; 2. une grande proximité de leurs infrastructures qui, dans certains cas, se confondent. En effet, l'équipe des vieux Pictons comme l'équipe B des juniors du Stade Poitevin s'entraînent sur les mêmes terrains et à des horaires identiques que le PEC Rugby et ce côtoiement hebdomadaire est parfois le théâtre de blagues, d'embrassades, de critiques ou l'occasion d'organiser une rencontre amicale en lieu et place de l'entraînement ; 3. de nombreux mouvements de joueurs entre les deux clubs.

¹ Extrait du cahier de terrain daté du vendredi 1^{er} décembre 2006, au Mel'Vil Bar vers 22h30.

² Remarquons déjà l'importance de la morphologie du corps et de sa symbolique. Nous verrons plus loin que le corps est un thème central digne de beaucoup d'attention de la part des rugbymen amateurs.

³ Je ne crois pas me tromper si je suppose de cette proposition que les deux mondes qui s'entrecroisent à ce niveau sont, comme il me l'a proposé précédemment à propos de la pratique sportive, celui du professionnalisme et celui du loisir, c'est-à-dire de l'amateurisme.

⁴ Extrait du cahier de terrain daté du mardi 5 décembre. Entretien réalisé dans le bureau de M. F. PHARAMIN à l'Université de Poitiers.

Mais, d'un autre côté, les quelques lignes développées ci-dessus nous ont montré que ces passages d'un club à l'autre correspondent à une volonté de changement dans le parcours sportif du joueur. Pour comprendre ces choix d'orientation, il s'agit de considérer l'influence de l'environnement qui entoure sa pratique car c'est de cette différence contextuelle que la rupture tire sa source essentielle. Les implications de ce mouvement consistent, entre autre, en des changements dans les habitudes d'entraînement, dans les règles de comportement sur et en dehors du terrain, des modifications de la nature des relations et de l'ordre interactionnel qui règne entre joueurs et instances dirigeantes, etc. Passer d'un club à l'autre suppose donc une adaptation individuelle aux structures d'accueil et à leur organisation particulière.

C'est pourquoi le prochain chapitre propose une analyse du PEC Rugby sous sa forme organisationnelle sur base du postulat que le système sur lequel il se fonde influe nécessairement sur les joueurs du club et les relations qui les lient.

Chapitre III : Structures et organisation de l'institution sportive :

« Dans ce sens, un système hypercomplexe est un système qui diminue ses contraintes tout en augmentant ses aptitudes organisationnelles, notamment son aptitude au changement. Il est donc, par rapport à un système de moindre complexité, faiblement hiérarchisé, faiblement spécialisé, non strictement centralisé, mais plus fortement dominé par les compétences stratégiques et heuristiques, plus fortement dépendant des intercommunications, et, par tous ces traits, plus fortement soumis au désordre, au « bruit », à l'erreur. »

E. MORIN, *Le paradigme perdu : la nature humaine*
1973 : 130

1. L'organisation du club :

Bien que cela peut sembler rébarbatif, un petit détour concernant les statuts du club sont essentiels. Le PEC Rugby est une association de loi 1901 depuis sa création. En France, l'organisation du sport se segmente en trois grands secteurs aux missions et modes d'organisation différents¹ :

- le secteur sportif privé non marchand (à but non lucratif) comprend, dans le cadre de la loi 1901 sur le statut associatif et de la loi sur le sport, une multitude d'associations : non déclarées, déclarées et non agréées, agréées, affiliées à une fédération, ou autres.
- le secteur sportif privé marchand comprend une grande diversité d'entreprises de natures et de statuts juridiques variés : individuelles, unipersonnelles à responsabilité limitée, commerciales (société à responsabilité limitée et la société anonyme), groupements (d'intérêts économiques ou publics).
- Le secteur public intègre quant à lui des entreprises publiques, des administrations d'Etat et territoriales. Ces structures ont une mission de contrôle, de gestion et d'encadrement des activités physiques et sportives.

¹ W. GASPARINI 2000 : 19-21

Le PEC se situe dans la première catégorie juridique et, plus particulièrement, est une association déclarée, agréée et affiliée à la Fédération Française de Rugby. Cela signifie que l'association répond aux critères définis par la loi 1901 : c'est une convention par laquelle deux ou plusieurs personnes mettent en commun de façon permanente leur activité (ici le rugby) dans un autre but que de partager des bénéfices et qui, pour être déclarée doit déposer ses statuts à la préfecture. Lors de l'affiliation à une fédération, celle-ci peut imposer certains articles figurant dans ses statuts types¹.

Avec le temps, la section rugby du PEC s'est désolidarisée des liaisons initiales avec l'université et, afin de pouvoir gérer ses comptes de façon indépendante, la section s'est dotée d'un organigramme définissant certaines fonctions à remplir² : le poste de président, rempli par Bruno DELION ; celui de vice-président tenu par Jean-Luc MINOT ; trois postes d'entraîneurs agréés et brevetés par le Comité Territoriale Poitou-Charente de Rugby : Michel LABARTHE, Jean-Luc MINOT et Philippe HYAUMET ; et la constitution d'un bureau composé de Pierre DUPONT (président d'honneur), James DELAVAUULT, Sébastien ACH (gestion du club-house), Catherine JADEAU (aide soignante), Josette SWISTAK (feuille de match).

Cette présentation juridique de l'organisation confère des responsabilités à chacun et permet au club de s'autogérer ; il ne doit se soumettre qu'à un contrôle annuel sous forme de rapport d'activités à rendre à l'institution mère qui regroupe toutes les disciplines. Aussi, le club est reconnu et représenté à tous les niveaux des fédérations sportives et culturelles nationales régissant l'activité rugbystique. De plus, il est affilié à l'Union Nationale des Clubs Universitaires³.

¹ Il est utile d'anticiper sur la suite du texte : les fédérations représentent le pouvoir fédéral qui est garant de la réglementation dont ne peuvent se passer les compétitions sportives. « *Le pouvoir sportif est ainsi à la fois le promoteur et le gardien d'un véritable « ordre sportif » dont l'autorité se fonde sur le volontariat de ceux qui s'y soumettent. L'adhésion à l'institution fédérale se concrétise juridiquement par la délivrance d'une affiliation aux clubs et d'une licence aux individus. Le pouvoir fédéral est aussi le reflet d'une construction très hiérarchisée et solidaire des relations associatives.* » (W. GASPARINI 2000 : 43)

² « *Le PEC est une entité qui donne aux sections qui le souhaitent une délégation de présidence, de secrétariat et de trésorerie aux fins de gestion des affaires internes à chaque section.* » (PEC 1995)

³ Je n'ai pas eu l'occasion de vivre un événement national avec le club, mais la description d'une de ses dernières rencontres internationales me semble se situer dans la continuité de ce que j'ai vécu au niveau régional : lors de la Coupe Européenne Universitaire de 1995, le PEC Rugby s'est fait remarquer par sa participation à l'animation sous le chapiteau géant en compagnie des équipes de Madrid, Londres, Rome, Aix, Lille, Nice, Paris, etc. Invitant les dirigeants et autres politiques présents à se mêler à la fête. (PEC 1995)

Pour plus de détails, je propose un tableau de lecture développé par W. GASAPRINI afin de mieux situer et structurer les différentes instances qui composent le paysage sportif français et, en particulier, en ce qui concerne le rugby.

Figure 3 : Le maillage institutionnel local du sport¹

	Structures décentralisées	Structures déconcentrées	Structures Olympiques	Structures fédérales	Structures associatives
Région	Conseil régional	Direction régionale Jeunesse et Sports	Comité olympique et sportif	Ligue ou comité régional (par sport)	Comité régionale des offices des sports
Département	Conseil général	Direction départementale Jeunesse et Sports	Comité départemental olympique et sportif	Comité départemental (Poitou-Charente rugby)	Comité départemental des offices des sports
Commune	Conseil municipal			Clubs (le PEC) et sections de clubs affiliés (le PEC Rugby)	Office municipal des sports

La plupart des données que j'ai pu récolter sur le terrain se limitent au troisième niveau du tableau, c'est-à-dire celui local. Afin de mieux comprendre le rôle et les relations qui unissent quelques unes de ces organisations, je propose d'analyser mes observations locales et de les agrémenter des réflexions d'auteurs spécialistes dans le domaine des sports et du rugby.

2. Les infrastructures et les finances :

« Mais le PEC, ce n'est pas seulement une couleur. C'est aussi des hommes et des femmes qui se démènent chaque semaine pour que ce « rugby qui ne se prend pas la tête » vive sur Poitiers. Pour un rugby fait de jeux, de mouvements, d'inventions, de folies... Loin des schémas tactiques et stéréotypés du Super 12 et de la télé. »

Bruno DELION, président du PEC Rugby

¹ W. GASPARINI 2000 : 65

Le club du PEC s'entraîne depuis une vingtaine d'années sur un des terrains de la Plaine de Jeux de Beaulieu. Les équipements sportifs et les vestiaires qui y sont installés sont mis à disposition gratuitement par la ville de Poitiers qui en est propriétaire. Suite à un entretien avec M. J-P. GARNIER, neuvième adjoint délégué au sport au Conseil Municipal, j'ai obtenu des informations concernant l'orientation des engagements de la ville en matière de sport. Le rôle de plate-forme organisationnelle tel que me l'a décrit M. GARNIER consiste en une gestion municipale des infrastructures sportives en fonction des demandes et des besoins des clubs, affiliés à l'université ou non, et des écoles de la ville. Il m'indique aussi que la démographie de la ville, composée en grande partie par la jeunesse (en période scolaire, la ville voit arriver quelques 25000 étudiants dans ses murs), implique « naturellement » des initiatives dans les sphères sportives et événementielles. Depuis le début des années 80's, la ville de Poitiers a développé de multiples installations sportives comme le complexe de la Pépinière ou encore le très vanté parcours de golf du Haut-Poitou dans le parc de Saint Cyr afin de démocratiser les pratiques multisports et de donner la possibilité aux jeunes de s'essayer dans de multiples disciplines : il met un point d'honneur à souligner le fait qu'à Poitiers, toutes les écoles municipales proposent un programme comprenant un panel d'activités sportives fort diverses et ce, dès les années primaires. Parmi elles : le kayak, le golf, la randonnée, l'escalade, l'équitation, le patinage qui sont autant d'activités réputées comme étant réservées à une élite économique¹.

La place du sport dans les discours municipaux

Loïc Le MINOR, docteur en sociologie de Poitiers, s'est ingénié à analyser les relations existantes entre les discours tenus par les élus de la municipalité sur la thématique sportive et leurs applications concrètes sur le terrain : d'une part, il semble évident dans ces discours que les clubs et autres équipes sportives sont des vecteurs qui confèrent une visibilité et une certaine reconnaissance de la ville en dehors de ses remparts car « *les valeurs positives du sport rejaillissent sur la ville en terme de prestige.*² » ; d'autre part, cette rayonnance extérieure implique son corollaire intérieur. Les discours et communications officiels

¹ Pour des détails concernant la pratique sportive du peuple français : P. MIGNON : 2003. Pour un approfondissement de l'étude des vertus éducatives et de l'utilisation du sport comme moyen d'intégration, l'exemple du club de MASSY en région parisienne est assez éloquent : VIRDIS 1999.

² L. LE MINOR 2004

s'orientent alors vers une mise en scène des événements, des acteurs et des lieux sportifs et expriment la volonté de constituer une unification de la mémoire collective.

L'idée sous-jacente motivant une telle rhétorique du discours est celle que lors de manifestations sportives - surtout celles empreintes d'un esprit de compétition -, l'équipe (ou le sportif dans le cas des sports individuels) et la ville ne font qu'un : la compétition implique une fusion des deux entités et brouillent les frontières de leur destin. Dans ce sens, alors que ce début de saison 2006-2007 est catastrophique pour le Stade Poitevin Rugby, J. SANTROT, actuel maire de Poitiers « (...) invite tous les poitevin(e)s à faire équipe derrière les joueurs, les bénévoles et les dirigeants du Stade afin de leur donner le souffle qui les conduira à de prochaines victoires.¹ », tandis qu'après la victoire du Stade Poitevin Volley-ball en finale de coupe de France en 1996, il énonçait dans la chaleur de l'émotion : « C'est toute la ville qui était derrière l'équipe du Stade Poitevin. C'est donc à toute la ville et à tous les Poitevins qu'il faut dédier cette coupe de France² ».

D'autres détails permettent de souligner l'image particulièrement soudée que se fait la municipalité des rapports entre les pratiques sportives et la population poitevine : le stade Jean REBEILLEAU où évolue l'équipe de rugby du Stade Poitevin a été baptisé au nom d'un résistant originaire de la ville qui fut membre de l'équipe dans les années 20's tandis que le stade de Volley-Ball, tout proche, a été rebaptisé en 1991 au nom d'un des joueurs emblématiques, Frédéric LAWSON-BODY, décédé tragiquement, mais dont la virtuosité a permis à l'équipe de disputer des compétitions de niveau européen. Dans ces derniers cas, c'est dans la symbolique de l'exemplarité des personnages que les choix municipaux sont posés³.

¹ J. SANTROT in Stade Poitevin Rugby, saison 2006 – 2007.

² Poitiers Magazine n°50 juin 1996 cité par L. LE MINOR 2004. Remarquons avec L. LE MINOR la spécificité éditoriale des Bulletins Municipaux. Ils traitent du sport d'une façon bien précise : les fins de saisons sonnent l'heure des bilans pour les équipes phares de la ville et évoquent les trajectoires ascendantes ou descendantes. Ailleurs, les grands événements sont abondamment annoncés et diffusés tandis que les grands travaux sont justifiés. (LE MINOR 2004) Ces justifications se basent sur deux arguments : la nécessité de nouvelles infrastructures pour la pratique sportive de la population locale et pour l'accueil d'événements de haut niveau afin de préserver l'image de « *Poitiers, capitale régionale* ». (LE MINOR 2003)

³ A l'instar de W. WEBB ELLIS, figure mythique du rugby, ces personnages locaux incarnent de véritables héros qui symbolisent en partie une ville, mais aussi, parfois, un modèle que certaines personnes tentent de calquer par imitation ou par procuration. Au niveau de gradins du stade de football, un phénomène très proche est observable. Je pense aux exemples de ces « *capi ULTRAS* » (les chefs de groupes ULTRAS comme Palummella à Naples) qui acquièrent une véritable renommée parmi les supporters par leur engouement et leur

A Poitiers, un des premiers éléments qui m'a frappé est la concentration des équipements et structures sportives en pôles spécialisés. Les quartiers de Beaulieu et de Buxerolles les accueillent dans leur majorité ce qui crée une forte rupture avec le centre-ville qui est exclusivement composé de bâtiments destinés au commerce ou aux logements.

Pour ma part, j'ai résidé dans le quartier de l'université : Beaulieu. Dans cette zone, le stade REBEILLEAU et son terrain annexe sont réservés à la pratique du rugby (masculin comme féminin) et de l'athlétisme, la salle LAWSON-BODY à la pratique du volley-ball et de basket-ball tandis la patinoire qui lui fait face permet l'entraînement artistique comme celui du hockey sur glace. L'université relie véritablement ce premier conglomérat à la plaine de jeu de Beaulieu qui se situe à l'extrémité Est de la ville. L'occupation spatiale répond en fait à la logique de partage gérée par la plate-forme municipale dont on a déjà parlé. Le PEC, en qualité d'organisation universitaire, jouit donc d'infrastructures sportives dont l'occupation est gratuite, mais qu'il doit partager avec les autres clubs poitevins. C'est dans cette situation précise que se trouve la section rugby.

La question des finances est, quant à elle, beaucoup plus épineuse. Le choix de cacher mon identité de chercheur m'a posé problème car il aurait semblé suspect et, sans doute, indélicat de la part d'un joueur de poser des questions concernant ces aspects économiques. J'ai pourtant réussi à réunir quelques informations concernant ces éléments essentiels de l'organisation.

Comme exprimé auparavant, le niveau amateur du club (qui est à la fois un choix revendiqué et dû à ses résultats et performances) définit une pratique sportive qui ne s'inscrit pas dans la poursuite de gains financiers. Dès lors, je me suis demandé comment le club arrivait à lier les deux bouts. La réponse, je l'ai obtenue partiellement à la sortie de l'entraînement du mercredi 22 novembre :

« Le président, comme à son habitude, est venu assister à la fin de l'entraînement du bord de la touche et en profite pour discuter avec les entraîneurs et prendre la température de l'ambiance sportive. A chaque fois que je le rencontre, il ne manque pas de prendre des nouvelles de son « Belge ! » et me demande si tout se passe bien dans ma nouvelle équipe. Je me rappelle souvent de l'accueil qu'il m'a réservé qui me permet de jouer aujourd'hui dans l'équipe. Pendant la douche, il discute avec Romain qui s'est blessé au dos vers la fin de l'entraînement. Ils parlent de sa licence : le

passion pour l'équipe et dont le dévouement presque total à la représentation spectaculaire du stade en fait des personnages reconnus au même titre que leurs idoles footballistiques. (C. BROMBERGER 1995 : 30 – 37)

président a besoin de deux photos format identité pour la finaliser. Ensuite, on se retrouve devant le pas de la porte du centre qui nous sert de vestiaires et j'évoque la question des licences. Le président me confirme que c'est inutile que j'en prenne une car ça coûte environ 85 €. De plus, vu que je n'ai pas la nationalité française...il se souvient d'un joueur anglais du club de Roumazières qui payait sa licence de rugby quelque chose comme 300€. Sur ces entre-faits, Jean-Luc sort et participe à la conversation. J'apprends alors que le montant d'une licence avoisine les 135 € par joueur et que le club participe à hauteur de 50 € dans les frais. Etonné, je demande alors au président comment il fait pour boucler son budget annuel vu que le club compte une petite trentaine de joueurs ! Il me répond que l'ancien président du PEC qui dirige une petite entreprise y est pour beaucoup et qu'il finance une bonne partie des frais. Aussi, il me fait part de ces démarches auprès de mécènes afin d'obtenir quelques sponsors ou des équipements gratuits. Il me donne l'exemple des maillots de match du club : « Tu vois la pub qu'il y a au milieu du Tee-Shirt là...là...tu vois, ben c'est marqué 3D Survêtements. On les paie pas parce que c'est un ancien joueur du club qui tient la boîte, mais en contrepartie il a sa publicité dessus. » Ensuite, il m'explique que chaque année, il fait le tour de quelques entreprises comme GMF Assurance, le Crédit Agricole, etc. et des bars de la ville pour qu'ils acceptent de les subsidier après analyse du projet de club. A ce propos, il nous raconte qu'il y a quatre ou cinq ans, il a eu affaire à un jeune nouveau à la banque où se trouvent les comptes du club et de l'ancien président. Celui-ci n'a pas accepté de renouveler le sponsoring au club car « Il ne comprenait pas le projet de club ». Furieux, le président ne l'a pas accepté et quelques jours plus tard, les comptes du Club étaient clôturés, de même que ceux de l'ancien président. « Ha, je t'assure, il a vu jaune le mec. On a laissé un euro symbolique pour pas payer de frais de clôture des comptes...Mais je te jure le gars-là, tu vois le genre, jeune premier. Il a pas dû comprendre ce qui arrivait ! ». Enfin, avant de nous quitter, il relate une dernière anecdote à propos d'une jeune stagiaire d'une banque qui avait accordé tous les subsides au club de rugby des cheminots de la ville de Poitiers pour l'organisation de leur tournoi annuel !¹ »

¹ Extrait du cahier de terrain daté du mercredi 22 novembre vers 22H00.

Cet extrait nous montre que les finances du club proviennent de deux sources particulières dont les caractéristiques et les implications sont fort différentes : d'une part, la majeure partie de l'argent provient du cercle de connaissances composé par les anciens joueurs ou des amis sympathisants du club. D'où, nous le verrons plus loin, la nécessité d'actualiser ces rapports et ces liens ; d'autre part, l'autre source non-négligeable dépend des logiques du sponsoring et des mécanismes publicitaires qui reposent sur un échange intéressé : des subsides moyennant services qui, dans la plupart des cas, consistent à arborer le nom d'une marque sur l'équipement du club.

Néanmoins, cette description des difficultés propres au milieu amateur de trouver des mécènes prêts à « parrainer » les petites équipes est révélateur d'un processus que certains acteurs du rugby n'hésitent pas appeler la « footballisation ». Qu'entendent-ils par ce terme et quelle en est la signification ?

Le rugby et le football ont entretenu des rapports spécifiques – pour ne pas dire particulièrement houleux - du fait même que l'un est né de l'autre¹ et que tous deux se sont développés l'un par rapport à l'autre. Il est inutile de revenir ici sur une histoire détaillée de l'essor des deux pratiques, mais il est intéressant de noter que la rhétorique comparative s'immisce jusque dans les questions d'ordre économique qui tracassent le monde de l'Ovalie. Depuis 1995 et les décisions de l'International Board qui gomme des statuts toute référence jusqu'alors obligatoire à l'amateurisme, le rugby s'est muté en incorporant rapidement les modalités propres à tout sport qui se professionnalise. Suivant en cela l'exemple du football² (la « footballisation » évoquant le processus de capitalisation) et des fédérations de rugby de

¹ C'est le véritable mythe incarné par l'exploit de William Webb ELLIS qui, lors d'un match de football, s'est emparé du cuire dans ses bras pour le déposer derrière la ligne de but. Cette anecdote est retenue comme le point de départ du rugby même si des doutes peuvent être émis quant à sa valeur historique. (J. LACOUTURE 1993) Mais, comme le souligne A. SAOUTER, elle est entretenue par la « famille du rugby » car elle sied bien aux joueurs. Ses caractéristiques correspondent idéalement à l'image que les rugbymen aiment donner d'eux-mêmes, c'est-à-dire cette image atypique, ces différences tant pragmatiques que morphologiques qui les distinguent des autres hommes et des footballeurs en particulier. Mais ce sont aussi celles qui nourrissent la représentation idéale de « grande famille du rugby. (A. SAOUTER 2000 : 56 – 65) Pour l'auteur, ce processus a pour conséquence directe un besoin de classer, dans une de leurs catégories d'identification, les personnes extérieures au groupe. En ce, mon exemple est paradigmatique vu que du début jusqu'à la fin, tous les joueurs m'appelaient soit par mon prénom soit en référence à ma nationalité : « le Belge ! ».

² Il est vrai qu'en la matière, le football est précurseur vu que c'est dès 1931 que la Fédération Française de Foot vote le principe du professionnalisme. (A. WAHL, *Les archives du football*, 1989 cité par W. GASPARINI 2000 : 17)

l'hémisphère Sud qui, depuis quelques années avaient goûté à la tentation de rouages du marché¹, le rugby du Nord laisse bientôt de côté ses vieilles traditions scolaires (le rugby est resté longtemps obligatoire dans les pays anglo-saxons), son côté *voyou et gentlemen*², ses qualités d'école de vie qui avaient fait naître un fort sentiment d'appartenance fondé sur l'esprit collectif plutôt que l'argent³. Or, cette capitalisation de la discipline et la prise de pouvoir par les nouveaux médias inquiètent de nombreux membres de la « grande famille du rugby » car « *Désormais, les joueurs sont payés pour jouer et s'entraîner, et sont censés ne faire que jouer et s'entraîner. (...) Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que les instances dirigeantes aient exigé des modifications dans les règles du jeu afin de rendre le spectacle plus attrayant – ç'est-à-dire plus « télévisuel » : l'arbitrage privilégie le porteur du ballon, on ne sanctionne plus l'ascenseur en touche, et lors des mêlées fermées on interdit aux troisièmes lignes de se désolidariser du pack avant la sortie du ballon. Fini les matchs se soldant par un sport étriqué (...).*⁴ »

Les répercussions de l'économie de marché soumise au diktat du capital impliquent, comme on peut le remarquer, des changements de taille dans la gestion et les logiques structurelles des instances fédérales, des modifications des règles du jeu et, *de facto*, des bouleversements sur le terrain de la pratique en elle-même⁵. La monétarisation du jeu introduit un certain nombre de contraintes qui conduisent à modifier ses règles. Ces modifications ont toutes le même objectif : rendre le jeu plus spectaculaire, plus attrayant, et donc drainer vers les stades des spectateurs payants de plus en plus nombreux⁶.

¹ En 1991, le magnat de l'audiovisuel Rupert MURDOCH propose une somme colossale aux fédérations du Sud (Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique du Sud) qui organisent les tournois du Super 12 et le Tri-Series qui sont des tournois fort suivis par les téléspectateurs. (J-B. MOLES 2004)

² J. LACOUTURE 1993

³ J-B. MOLES 2004

⁴ S. DARBON 1999a : 12

⁵ Nous acceptons ici la théorie critique néo-marxiste pour comprendre les dynamiques structurelles qui régissent la sphère du sport moderne. Mais, comme je l'ai proposé précédemment, il s'agit de tempérer l'application de la théorie : voir Chapitre I, pages 37 – 38.

⁶ S. DARBON remarque qu'une rupture de même nature est à l'origine du développement des règles propres au rugby à XIII (Rugby Union) par rapport à celles du rugby à XV (Rugby League). Dès la fin du 19^{ème}, le code treiziste va se distinguer de son homologue en adaptant ses normes aux contraintes d'ordre économique afin de rendre la pratique plus spectaculaire. (S. DARBON 1999b, E. DUNNING & K. SHEARD, « The bifurcation of Rugby Union and Rugby League », *International Review of sport sociology* n°2 : 31-37)

Cette hypothèse fournit une clé d'interprétation aux propos de François PHARAMIN¹ et aux autres réflexions énoncées au cours des pages précédentes notamment celles concernant les passages de joueurs d'un club à l'autre. Ces observations permettent de souligner « *l'extraordinaire pouvoir qu'ont les propriétés formelles d'un sport donné de façonner des comportements et des pratiques, de les renforcer et de les constituer en systèmes de référence. Elles ne sont plus seulement conséquences d'un ensemble complexe de facteurs historiques, mais sont alors considérées comme un formidable moteur d'élaboration et de consolidation d'une culture sportive.*² »

Comme nous le verrons par la suite, j'ai pu observer ce que j'appelle un « style » au sein du club dans lequel j'ai vécu. Ce « style » que j'ai retrouvé tant dans les tactiques des entraîneurs que dans les discours et les comportements des joueurs (et des autres acteurs du microcosme) se construit dans une incessante adaptation et accommodation de contraintes extérieures. Ces contraintes émanant, entre autre, des institutions dirigeantes qui définissent les règles du jeu, les calendriers de compétition ou encore les sanctions à l'égard de comportements déviants, réduisent la marge de manœuvre du club. Or, il est possible d'interpréter ce « style » - revendiqué dans ses mises en scène conscientes et/ou inconscientes - comme le résultat d'un phénomène décrit par certains comme l'interaction entre une culture globale et des sous-cultures locales. Pour bien comprendre la spécificité de ces manifestations, la pratique de la perruque dans le milieu des industries nous montre qu'à la hiérarchie explicite des statuts se substituent d'autres signes plus ou moins clandestins et reconnus : ces cultures parcellaires entrent en contradiction avec le modèle dominant et développent des résistances et de nouvelles contraintes intérieures³. Il y a donc une intime liaison entre les limitations dues aux contraintes et les nouvelles productions qu'elles génèrent. C'est cette rétroaction entre logique externe et logique interne - avec lesquelles

¹ Un ethnologue qui m'a précédé dans l'étude d'un club de rugby analyse la situation comme critique : « *Dans le cas français, il est clair que les pesanteurs héritées du passé et la difficulté à concilier les richesses du rugby de terroir et les réformes que nécessiterait une réelle avancée vers le professionnalisme (...) se traduisent par une véritable situation de crise.* » (S. DARBON 1999a : 12)

² S. DARBON 1999 On retrouve l'idée de REYNAUD selon laquelle les règles sont aussi produites par la « base », c'est-à-dire les dirigeants de clubs locaux et les licenciés qui les composent. « *Un double système de règles apparaît : des règles de « contrôle » et des règles « autonomes ».* Le fonctionnement concret de l'organisation sportive est le résultat articulé de ces deux réalités. » (J.-D. REYNAUD, Les règles du jeu. L'Action collective et la régulation sociale, Paris, A. Colin. 1989 cité par W. GASAPRINI 2000 : 36)

³ M. KILANI 1989 : 36. Voir aussi M. DE CERTEAU, *L'invention du quotidien. : Arts de faire*, Paris, Union Générale d'Édition 1980 : 68-74

jonglent les organisations intégrées dans le système sportif - que je vais tenter de mettre en lumière dans les prochaines pages du travail. Nous remarquerons dès lors que les activités sportives sont toujours accompagnées d'activités extra-sportives qui, pour leur part, ne sont pas soumises à un contrôle restreint.

Chapitre IV : L'équipe sportive : mon corps, leur corps, notre corps :

Illustration 17 : Affiche de Savignac



« Je vois un animal moins fort que les uns, moins agile que les autres, mais à tout prendre, organisé le plus avantageusement de tous. »

ROUSSEAU, *Discours sur l'origine des inégalités parmi les hommes*, 1971 [1754]

Parler d'une équipe sportive c'est irrémédiablement évoquer un groupe restreint composé par un nombre réduit d'individus. Contrairement à la vaste impersonnalité des espaces urbains, l'exiguïté de l'espace-temps « club » peut paraître propice au développement d'interactions beaucoup plus régulières et, de ce fait, participer à la réduction des zones d'anonymat entre les membres qui le composent. Le club apparaît alors comme un ciment qui, au regard de la matière dans la construction, est cet élément presque invisible qui relie les parties entre elles et sans lequel le tout ne persisterait pas. Il garantit à ses membres l'entretien de rapports sociaux réguliers qui naissent et se développent sous l'égide d'une pratique commune. Dans un élan de pensée holiste, l'analogie du club et de l'équipe comme reproduisant la figure de « *corps social* » peut sembler correcte : à l'image d'un organisme vivant dont le fonctionnement repose sur un système dans lequel le produit constitue plus que la somme des parties prises solitairement, dans le club comme dans la société, tout est lié, complémentaire et organisé. Mais, adopter un tel point de vue consisterait à accepter l'impression d'être livré à des forces collectives auxquelles chacun, pris dans sa singularité, contribue tout en n'en saisissant pas le sens¹. Or, n'est-ce pas jeter l'éponge trop facilement et se reposer sur ses lauriers ?

Au cours de ce chapitre, j'essaierai de saisir la complexité des relations qu'entretiennent les joueurs au sein de l'équipe ainsi que dans les lieux où ils ne sont pas sensés en former une. Car tout semble se passer comme si la configuration « équipe » sous-tendait les relations sociales qui se développent entre les partenaires hors du terrain comme en

¹ P. HINTERMEYER 1998

dehors du club. La complémentarité et la solidarité des joueurs trouvent alors leur prolongement dans l'espace-temps de la vie quotidienne ce qui permet la création et la conservation d'un réseau social particulier¹. Celui-ci se base sur un système complexe de prestations et de contre-prestations qui prennent la forme de services et d'aides apparemment « spontanés² » : l'ambiguïté de cette notion réside dans l'articulation entre sa première acceptation synonyme de « naturel » et « instinctif » et la seconde qui comprend une chose spontanée comme ce « que l'on fait de soi-même, de sa propre initiative ». Je montrerai que ces mécanismes, loin d'être spontanés (dans son sens premier), se placent dans l'exact continuum des rapports qu'engendre la pratique du rugby durant laquelle chacun détermine sa place en fonction des autres et, inversement. Les services rendus sont alors vécus comme « spontanés » (pris dans son sens second) puisqu'ils s'inscrivent dans le prolongement d'une solidarité développée et entretenue sur le terrain.

Plus concrètement, le chapitre proposera d'exemplifier cette idée en se basant essentiellement sur les matériaux empiriques issus de mon expérience au sein du groupe, étant donné qu'elle est significative de certains changements dans la qualité des rapports que j'ai pu y établir. Mon intégration dans l'équipe a été rythmée par plusieurs éléments que j'essaierai d'analyser et de rendre intelligible malgré la difficulté de la tâche qui consiste à objectiver des situations vécues personnellement et à s'en détacher. Parmi elles :

- les habitudes calendériques et de gestion du temps. Au cours de ces deux mois comme rugbyman, je me suis habitué aux différents temps qui s'entrecroisent au sein de l'équipe : parmi eux, l'agenda collectif qui vient se greffer aux emplois du temps individuels ainsi que le rythme des entraînements et des sorties ;
- les habitudes d'occupation de l'espace qui sont intimement liées aux premières. La logique d'occupation spatiale des vestiaires semble corrélative à celle du terrain de rugby, de même que celle que l'on retrouve dans les différents lieux de rendez-vous du groupe et lors des déplacements de l'équipe ;
- le partage d'une mémoire collective. Cette mémoire des événements qui ont marqué les esprits constitue un passeport vers l'intégration dans le groupe. Jongler avec les

¹ Comme le note CASTORIADIS, un groupe ne définit pas seulement son identité par son fonctionnement, mais avant tout par un projet commun. « Certes cette visée collective est de l'ordre de l'imaginaire. Mais elle relève aussi du réel car elle donne sens et fait agir. » (CASTORIADIS, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975 cité par P. HINTERMEYER 1998)

² Trésor de la langue française informatisé : <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/fast.exe?mot=spontan%E9>.

noms, les lieux, les histoires, les jeux et les chansons, c'est acquérir les clés pour participer aux discussions tant sérieuses qu'animées.

Suite à l'exposition des caractéristiques spécifiques du groupe qui en font un socio-historique inédit et différent des autres, j'aborderai l'analyse de la variable qui a le plus influé sur les rapports que j'ai entretenus avec mes partenaires, à savoir, ma pratique du jeu et mon engagement dans le feu de l'action.

1. Des obligations imposées et une gestion des libertés : les licences et le calendrier :

Dès ma première présentation au club-house du PEC, j'ai appris à mes dépens que le club, puisqu'il participe aux séries régionales du championnat de Poitou-Charente, doit tenir et actualiser avec une grande précision les licences de chaque joueur susceptible d'être titularisé lors d'une partie. Ces fiches représentent le lien obligé entre la pratique sportive et son encadrement juridique. Or, lorsque je me suis présenté au club dans le courant du mois d'octobre, j'ai directement annoncé que ma présence ne serait que de courte durée (environ deux mois) et que mes capacités rugbystiques étaient plus que limitées. Malgré ces quelques contraintes, le président, Bruno DELLION, ainsi que les coachs Michel LABARTHE, Jean-Luc MINOT et Philippe HYAUMET m'ont accueilli les bras ouverts, ravis d'avoir enfin « un Belge ! » dans leur équipe. Dès notre première entrevue, l'accord est pris et ils me proposent de venir aux entraînements et, pourquoi pas, de participer aux autres activités qui rythment la vie du club. Le seul désavantage à ne pas avoir la licence, c'est que je n'ai pas pu participer aux matchs de championnat en tant que joueur. Par contre, j'y ai tout de même assisté du bord de la touche en rendant service aux coachs ou à certains partenaires ce qui m'a permis de passer l'avant-match et l'après-match parmi eux et, surtout, d'avoir accès aux vestiaires¹.

Cependant, notons tout de même que les licences font l'objet d'une attention particulière ; j'ai pu m'en rendre compte par deux fois durant les voyages en car. Lors de notre épopée parisienne, Yann, un des plus anciens joueurs de l'équipe qui n'a que 26 ans, lance les paris et passe dans les rangs pour prendre les pronostics : celui qui donnera la meilleure estimation recevra le maillot officiel de l'équipe gagnante en guise de récompense. Or, après avoir pris le pari de mon voisin, il ne demande pas le mien et je dois le rappeler pour pouvoir participer. Il me répond sur un ton blagueur : « *T'as ta licence toi ?* –

¹ Les jours de match, cet endroit est le théâtre d'une ambiance porteuse d'une extrême tension et est réinvesti différemment qu'à l'accoutumée.

Ben non, moi je suis là que pour deux mois ! – Ah ben pas de licence, pas de pari !!! Mais non je déconne, allé, donne-moi ton score...¹ » Même s'il faut replacer la phrase dans son contexte de bonne humeur et d'ambiance bien arrosée, la licence a pris à mes yeux valeur de passeport dans le cercle des rugbymen. Une autre fois, durant le voyage à Fourras, la cahier soigneusement tenu par Jean-Luc dans lequel il classe toutes les licences a été l'objet d'une consultation amusée par tous les joueurs. Regroupés autour de Yann, chaque nouvelle carte présentant une photo d'identité généralement dépassée était l'objet de commentaires. Alors que le cahier passait de mains en mains, je n'ai jamais eu l'occasion de le consulter. Cependant, je m'apercevrai plus tard que d'autres moyens existent pour s'intégrer dans le groupe.

Je me suis donc initié au rugby en participant gratuitement aux entraînements hebdomadaires sans avoir à payer une licence joueur, ce qui nous permettait de rester dans une entière légalité et me donnait l'occasion d'investir un nouveau sport en même temps qu'un champ anthropologique. Car, en effet, malgré la petite taille du club et les qualités amateurs qu'il défend, la compétition est une composante essentielle dont les modalités influent sur sa structure ainsi que son calendrier.

Le calendrier du championnat régional est affiché dans deux endroits stratégiques où les joueurs et membres du club passent le plus clair de leur temps. Le premier que je noterai se situe sur un pan entier d'un mur du club-house. Sa taille, au-delà des vertus de lisibilité destinées à marquer les esprits, se justifie par une caractéristique particulière qui dépend directement de la situation du club : bien que semi-indépendant, le PEC Rugby reste une section directement constituante de l'association mère qu'incarne le Poitiers Etudiants Club². Dès lors, par manque d'infrastructures et, surtout, de moyens financiers, diverses sections sont obligées de partager le même club-house lors de manifestations sportives organisées dans leur branche. Le calendrier affiché au club-house intègre donc toutes les activités du Poitiers Etudiants Club et les résultats obtenus par ses diverses sections. Sa place centrale dans le club-house oblige les regards à s'y poser au moins une fois.

Lors des casse-croûtes organisés après les rencontres jouées à domicile, les deux équipes se réunissent dans la salle qui est attachée au gymnase de l'université. Elle se situe à environ un kilomètre du stade de Beaulieu où se disputent les rencontres et oblige chacun à

¹ Extrait du cahier de terrain, daté du 18 novembre 2006.

² Pour des détails concernant sa situation, voir Chapitre II.

s'y rendre soit à pieds soit en voiture¹. Après la rencontre, tous se rendent au club-house qui s'institue tel un passage obligé pour les hôtes d'un jour. A cette occasion, le calendrier et les résultats affichés donnent à voir aux adversaires la qualité du jeu de l'équipe et permet aux vis-à-vis qui se sont côtoyés corporellement durant toute la rencontre de se fixer (oralement cette fois) une date pour le prochain rendez-vous².

Le second calendrier, lui, est épinglé à l'entrée des vestiaires de la plaine de jeux de Beaulieu où se déroulent les entraînements de rugby et, le cas échéant, les matchs dominicaux à domicile. C'est le seul calendrier affiché aux valves, à côté des règlements et autres annonces (objets perdus, rendez-vous pour partir en déplacement, etc.) J'ai remarqué que ce calendrier était plus souvent regardé que l'autre tant par les membres de l'équipe de rugby que ceux des autres équipes de sport collectif qui s'entraînent sur les terrains adjacents. Ici aussi, les scores de matchs sont affichés et permettent à ceux qui fréquentent les vestiaires de se donner une idée des performances du PEC Rugby. Pour les joueurs de l'équipe en tenue avant les autres, j'ai remarqué qu'il constitue une sorte de passage obligé et que certains y jettent systématiquement un coup d'œil en attendant leurs partenaires dans le corridor qui mène aux vestiaires. Ensuite, si les autres tardent trop, deux s'occuperont du matériel – un sac contenant une dizaine de ballons, un casier de six bouteilles d'eau et le sac préparé par le coach contenant les cônes - avant de se rendre sur le terrain brumeux.

Il est intéressant de noter que les très bons résultats de début de saison sont objet de fierté parmi les joueurs. Ainsi, lorsque je consulte le calendrier pour la première fois, je remarque que le PEC a gagné plusieurs matchs avec un écart des scores fort important³. Premiers de leur poule avec six victoires pour deux défaites, les joueurs ne cachent pas leur joie et lorsque je leur demande si les résultats affichés sont réels ou imaginaires, ils me répondront en arguant que la bonne santé du club dépend des qualités intrinsèques des joueurs qui la composent et, surtout, des nouvelles recrues comme Romain, Jérémy et Granuche :

¹ Parmi les différents club-house que j'ai fréquentés, celui du PEC est le plus distant du terrain de rugby alors qu'habituellement, le bâtiment qui accueille les vestiaires comporte une salle dédiée à cet effet.

² A. SAOUTER remarque judicieusement que le rugby a cela de particulier qu'il oblige les adversaires à une connaissance physique mutuelle. Elle remarque que certains joueurs qui se sont virilement triturés durant plus de quatre-vingt minutes se retrouvent ensemble au club-house pour refaire le match et, le cas échéant, pour penser les plaies dans des tournées alcoolisées dont la vertu consiste à se quitter bons amis. (A. SAOUTER 2000 : 96-97)

³ En guise d'aperçu : Montbron 0 – 81 PEC ; PEC 37 – 0 Terre Cuite RC ; PEC 22 – 7 Oléron , etc.

« Ah, mais cette année on a une bonne équipe, faut pas croire !, m'affirme Rudy dans le car qui nous emmène au Stade de France. *Ca tourne pas mal...C'est surtout grâce à l'arrivée des nouveaux là, en septembre...un peu de sang neuf dans l'équipe. Et puis, Romain, il joue bien, t'as vu sa rapidité et sa technique ? C'est clair que c'est pas comme l'an passé où on a eu difficile...c'était vraiment difficile – Quoi, Romain, il n'est là que depuis septembre ? – Ouais, ouais, il vient du Sud sinon, il est monté à Poitiers pour sa copine et il a trouvé un taf¹. – Je pensais qu'il était là depuis longtemps vu que c'est un peu le meneur de l'équipe²... – Non, non, il est nouveau ici. Mais cette année, c'est bien, y a beaucoup de nouveaux : y a toi, Cyril, Etienne, Romain, Manu ... »*

Au-delà des ces feuilles affichées ici et là, ceux qui jouent un véritable rôle calendérique et, même parfois, d'horloges non-biologiques, ce sont les deux coachs de l'équipe. En effet, Michel et Jean-Luc profitent de la moindre occasion de regroupement pour rappeler les éphémérides et, dans un jeu de tension dramatique, l'importance et l'imminence des prochaines dates.

J'ai observé que ces moments particuliers étaient relativement rares alors que l'impératif de collectivité du jeu voudrait plutôt le contraire. Les vestiaires et, plus précisément, les douches sont un de ces lieux de réactualisation des prochains rendez-vous. Aussi, c'est surtout le vendredi que ces informations sont maintes fois répétées par les entraîneurs, sans doute parce que ce jour constitue l'ultime entrevue de la semaine avant le match du week-end. Les douches constituent un moment où, dans le calme et l'épuisement des corps, les joueurs sont les plus à-même d'écouter et de se concentrer sur autre chose que

¹ Expression argotique qui signifie « travail ».

² Romain est sans doute l'un des meilleurs joueurs de l'équipe. Arrière vivace et très rapide au sprint, il possède un jeu de feintes déroutant et une vision du jeu hors du commun. De plus, son engagement physique et sa ténacité en font un joueur redoutable. Agé de 21 ans, il est un des plus expérimentés. Sans doute est-ce dû à son origine géographique : enfant du Lot, il a grandi dans cette fameuse région du Sud-Ouest où la passion du rugby se transmet plus qu'ailleurs de père en fils. Lorsqu'on parlera ensemble de ses qualités et de mes défauts dans le jeu, il ne manquera pas de me souligner : « Ouais, mais bon, toi ça fait deux mois que t'apprends à jouer...c'est ça ? – Ouais, un peu moins même. – Ben, tu vois moi, le rugby, j'y joue depuis que je sais marcher et rentrer dans les autres...je sais pas moi, depuis mes 4/5 ans. Chez moi, ça a toujours été comme ça. Le sport, c'était le rugby. » (Extrait d'une discussion, cahier de terrain daté du 24 novembre 2006 au Mel'Vil Bar) De par ses qualités et son caractère fonceur, Romain a vite été accepté dans l'équipe au point que l'entraîneur l'a pris rapidement sous son aile.

le jeu ou la fête. Les entraîneurs s'arrangent alors pour ne pas prendre leur douche en même temps et répètent les dernières recommandations qui concernent l'horaire, les lieux, mais aussi les dernières modifications tactiques que l'un ou l'autre doit incorporer dans son jeu. De cette manière, ils s'assurent que d'aucun ne parte en toute ignorance et que le nombre de joueurs présents permette de rendre une feuille de match correspondant aux exigences.

Le calendrier de l'équipe est donc un calendrier partagé par chacun des joueurs car il les oblige à une certaine rigueur dans la gestion du temps. Celle-ci est d'autant plus importante que la plupart d'entre eux ont un travail dont les exigences différentes doivent être tout autant prises en considération. Participer aux entraînements comme aux matchs nécessite de la part de chacun une répartition de ses engagements. Un exemple assez intéressant permet de mesurer la teneur de ce propos : le 12 novembre, l'équipe de l'île de Ré a annulé son déplacement pour le match contre le PEC pour cause de manque d'effectif. En effet, ses joueurs, pour la plupart ostréiculteurs ou agriculteurs ne pouvaient pas se permettre de dédier une journée entière à un match à l'extérieur étant donné que les périodes de fête approchent¹.

Vu que j'ai moi-même participé à ces rencontres hebdomadaires, je me suis aussi accommodé aux impératifs temporels du club qui sont parfois imprévisibles : en effet, partir en car pour un match à l'extérieur nécessite un horaire précis de départ, mais, en ce qui concerne l'heure de retour, chacun est soumis au bon vouloir des autres, y compris le conducteur du car qui doit alors adapter son emploi du temps². Ces exemples nous permettent de souligner la coexistence d'une double qualité propre au temps des activités collectives du club : d'une part, elles nécessitent une synchronisation des activités personnelles afin de pouvoir se dérouler (matérialisée par les horaires d'entraînement, les heures et les lieux de rendez-vous dominicaux, le temps des vestiaires, etc.) et, d'autre part, une fois lancées, ces activités développent un temps qui ne cesse de se distancer de ce qui était prévu (c'est la dose d'aléas et d'imprévisibilité des matchs qui influent sur la perception du temps et de l'espace dans les vestiaires, durant la troisième mi-temps, etc.)

¹ Le temps dédié aux loisirs ne peut se comprendre sans appréhender la relation qui le lie aux autres activités de la vie quotidienne. Voici une application concrète de l'idée de N. ELIAS développée dans le Chapitre I.

² Suite à la seconde défaite du PEC à Roumazières, nous avons quitté les lieux à 20H30 au lieu des 18H prévus. Sans doute parce que l'engagement sur le terrain doit être compensé par un autre... au comptoir.

2. Une proxémie de club :

2.1. Occupation des vestiaires et occupation de terrain :

Cette logique utilitaire de l'espace et du temps développée par les entraîneurs, j'ai pu l'observer en d'autres occasions sur le terrain comme en dehors de celui-ci. L'hypothèse que je propose alors, c'est que malgré le grand nombre de joueurs et la diversité de leurs âges, caractères, métiers ou histoires de vie, les entraîneurs de rugby jouent un rôle très paternaliste vis-à-vis de tous. Ce rôle, ils l'entretiennent dans leurs pratiques et leur gestion des relations avec les joueurs et, par corrélation, il est entretenu par les joueurs eux-mêmes.

En fait, il ne s'agit pas de maintenir une distance constante entre entraîneurs et joueurs ; je dirais même que c'est plutôt l'inverse. En ceci, il est intéressant de noter que lors des excursions extra-sportives et des troisièmes mi-temps, les coachs accompagnent systématiquement leurs protégés et, à l'occasion, se laissent emporter par l'ambiance de la fête en partageant quelques verres. Du reste, cette proximité entre les différents acteurs du club est observable à l'échelle de l'association sportive toute entière. Les rapports entre joueurs et dirigeants du club sont amicaux et aucune frontière - si ce n'est celle administrative - ne les sépare¹. En outre, on retrouve toujours une même position adoptée par les entraîneurs que dans la gestion de l'espace-temps du comptoir, des bars fréquentés après la pratique et dans d'autres lieux partagés par l'équipe. Bien que nous ayons quitté le terrain depuis longtemps, ceux-ci gardent les habitudes qu'ils y développent. L'extrait suivant décrit la topographie et le choix des places de car lors de notre voyage au Stade de France pour assister au match retour opposant le XV de France à la terrible équipe des All Blacks de Nouvelle-Zélande. Elle est assez révélatrice à ce propos :

¹ Le simple fait que le président vienne assister à toutes les rencontres, les fins d'entraînement et les troisièmes mi-temps qui suivent l'entraînement du vendredi soir au Mel'Vil Bar est révélateur de l'absence de frontières entre les différents acteurs du club. Il arrivera même par deux fois que le président, lui-même ancien joueur, endosse la maillotte et s'entraîne avec nous. A dire vrai, je n'ai jamais senti une quelconque hiérarchie liée à la gestion du pouvoir ni même la moindre pression de la part des dirigeants suite à une défaite.

Figure 4 : Topographie du car

Chauffeur 1		A L L E E	Porte d'entrée du car	
Femme de Michel	Michel		Chauffeur 2	
Mère de Fabien	Père de Fabien		Secrétaire	Josette
Ancien du club	Valoche		Teddy	Père de Yann, Teddy et Rudy
Deux frères			Alban	Copine d'Alban
Manu	Casiers de bières de Manu		Greg	Rudy
Deux frères rasés avec une mèche			Arbitre	
Arbitre ami du président			Gadjo	Manu
			Escalier et toilettes	
Jérémy	Mathieu		Yann	Fabien
Mika	Romain		Véro, copine de Yann	Amie de Véro
Etienne	Cyril		Manu	Yann
Gaetan	Thierry		Christophe	Fabrice
Benja	Président		Jean Luc, le jambon, des terrines et des pâtés accompagnés de nombreuses boissons	

« (...) le choix des places fera l'objet d'une attention particulière de chacun. A peine montés dans le car pour déposer leurs affaires, Romain, Yann et Fabien se pressent vers le fond du car près de Mathieu et Jérémy. Jean-Luc (l'entraîneur) occupe la dernière banquette en compagnie des tous les gros les plus âgés¹ réunis autour d'une imposante pièce de jambon d'Aoste qu'ils ont pendu à l'arrière du car tandis qu'Alban, accompagné de sa copine, se place vers l'avant du car, juste devant moi et Rudy. Les secrétaires, parents de joueurs,

Michel et sa femme occupent quant à eux les premières places à l'avant du car. Deux arbitres, l'un, ami du président, l'autre, ami de Gadjo, nous accompagnent et se situent au milieu du car. Ils feront l'objet de nombreuses blagues et taquineries durant toute l'après-midi. La disposition des personnes dans le car répond à une certaine logique de l'âge et des affinités que partagent chacun. En plus, j'ai l'impression que la position de chacun est représentative du rôle qu'il intègre sur le terrain. Les deux entraîneurs se situent respectivement aux deux extrémités et préservent par là leur rôle d'encadrement du groupe. Les parents et accompagnateurs plus âgés comme Josette, la douanière du club, restent devant et sont les spectateurs d'un voyage des plus tumultueux. Les limites de l'acceptable sont parfois dépassées et certains se retournent plusieurs fois pour protester contre les cris, vulgarités et bagarres qui éclatent tout au long du trajet². Les gros sont plus ou moins

¹ Les « gros » : il ne s'agit pas du tout de comprendre le mot dans un sens péjoratif. En rugby, les « gros » désignent ces joueurs dont la morphologie particulièrement corpulente est un atout dans les exercices de force et de puissance comme les mêlées ouvertes ou fermées. Sur le terrain, ils occupent souvent une position d'avants tandis que les arrières - que j'ai intégré - sont plus frêles mais possèdent des qualités de vitesse et d'esquive plus développées.

² Extrait du cahier de terrain daté du 18 novembre 2006. Parmi ces quelques désagréments que l'avant du car a subi pendant les six heures de trajet : les cris du « gros » Manu lorsque son besoin d'uriner devait être assouvi, les bagarres éclatant entre ce-dernier et d'autres piliers de l'équipe (comprenant baffes et coups de poing), les lancers de canettes de bière vides, voire remplies, la fumée de cigarettes lorsque les chauffeurs tardaient à s'arrêter et, bien malgré nous, les vapeurs de vomis pour excès de boissons alcoolisées. Le dimanche matin, lors

regroupés dans le fond du car autour de Jean-Luc tandis que les arrières sont plus au milieu du car (...). »

La ligne rouge que j'ai tracée dans le schéma est purement imaginaire et représente une ligne de rupture entre deux ambiances qui, malgré les différences d'exigence, ont dû cohabiter tout le long du trajet. Mais, au-delà de cette représentation statique du moment¹, il est intéressant d'analyser que la position de chacun répond à des caractéristiques précises. Par exemple, la position des deux entraîneurs situés aux deux extrémités du car est significative et l'on peut avancer qu'elle s'inscrit dans le continuum des positions qu'ils adoptent habituellement au sein du groupe. Comme je l'ai proposé précédemment, dans les vestiaires, la gestion des temps de douche comme de l'espace disponible semble s'être institutionnalisée. Par exemple, lors de chaque entraînement, j'ai toujours occupé la même place dans le premier vestiaire² et il en a été de même pour tous mes partenaires. Aussi, lorsque le nombre de joueurs présents dépassait la vingtaine, chacun préservait sa place habituelle et, le cas échéant, déplaçait les affaires de l'inopportun. Cette sorte de rationalisation du lieu peut-être comprise comme le résultat d'une certaine routinisation des pratiques.

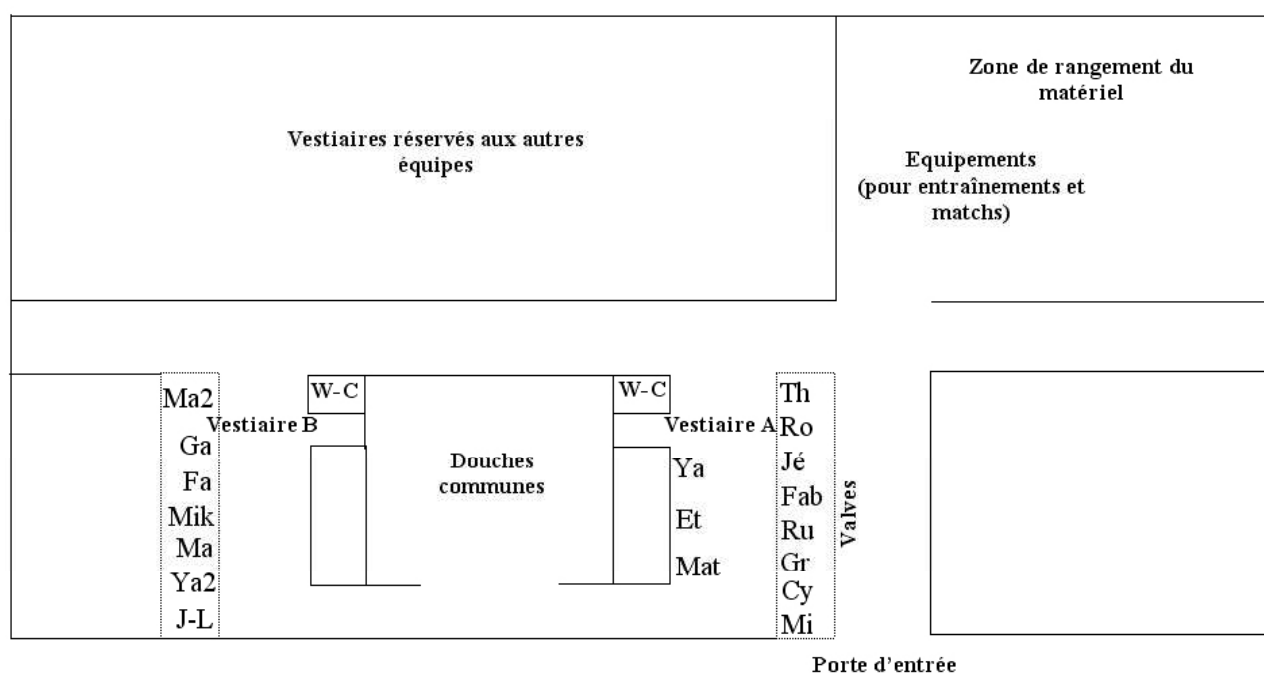
Suite à ces développements, il s'agit de nuancer la théorie développée par N. ELIAS et E. DUNNING à propos des loisirs. Pour eux, les activités de loisirs engendrent une certaine dé-routinisation des habitudes de la vie quotidienne. Or, même si la pratique amateur du rugby telle que je l'ai côtoyée s'assimile à un loisir pour les membres du club, il n'empêche qu'elle comporte certaines habitudes indéniables. Cette observation conforte donc l'hypothèse selon laquelle la sphère du sport comme celle des loisirs sont indissociables (voire imbriquées dans) des autres sphères de l'existence.

de notre retour, je n'ai jamais vu un car en si mauvais état bien que les coachs et d'autres aient ramassé les détritits déversés.

¹ En effet, les schémas topographiques utilisés dans mon travail doivent être compris comme des outils permettant de donner une vision globale de la scène. Il est évident que les places n'étaient pas fixes et que nous nous sommes tous déplacés durant le voyage, certains occupant la place d'autres et inversement.

² Il s'agit du vestiaire A dans le schéma proposé à la page suivante.

Figure 5 : Topographie de l'occupation des vestiaires



<u>Légende :</u>	Avants	Arrières
	J-L : Jean-Luc, entraîneur	Mi : Michel, entraîneur
	Mik : Mika, capitaine, deuxième ligne	Thierry : ailier
	Jé : Jérémy, demi de mêlée	Ru : Rudy, arrière
	Ga : Gaëtan, pilier, première ligne	Cy : Cyril, ailier
	Fa : Fabrice, pilier, deuxième ligne	Fab : Fabien, troisième ligne
	Ma2 : Manu, pilier, première ligne	Ro : Romain, arrière
	Ma : Manu, pilier, deuxième ligne	Gr : Greg, ailier, apprenti
	Ya2 : Yann, talonneur, première ligne	

Ces quelques considérations concernant l'appropriation des espaces doivent être intégrées dans une approche proxémique du moment. Outre le fait que les joueurs gèrent au mieux les espaces disponibles et que cette gestion est soumise à une certaine logique, il faut aussi mentionner que de multiples pratiques sont propres aux vestiaires. La fréquentation du lieu ne se fait pas n'importe comment ni n'importe quand. Quand des joueurs arrivent en avance sur l'horaire ou sont enjoins à attendre des retardataires, l'habitude veut qu'avant de fumer une cigarette sur le patio, chacun aille déposer son sac de sport à la place qu'il se réserve. Lors des entraînements, le vestiaire est un lieu de discussion où les joueurs parlent entre eux tout en

enfilant leur tenue de rugby¹. Les sujets de discussion sont variés, mais tournent essentiellement autour de grands thèmes comme le travail, le sport (le rugby) et les derniers commérages concernant des connaissances communes. Alors que vers 19H30, heure de début « officiel » de l'entraînement (car en réalité, on ne foule la pelouse du terrain qu'une bonne demi-heure plus tard), les vestiaires sont longuement occupés et que les joueurs parés y restent parfois assis dans l'attente des autres, il en est tout autrement vers 22H00 lorsqu'on réinvestit les lieux au mieux, enseveli de boue et au pire, titubant suite aux mauvais coups que l'on a récoltés. Plus la fin de l'année se rapproche et plus chacun est pressé de se doucher vu que ce sport en plein air est soumis aux bons-vouloirs météorologiques². En cas de forte présence, il n'y a pas assez de douches et une cohue d'hommes nus continuent leur discussion en attendant que l'une d'elles se libère.

Les vestiaires et les douches constituent donc un de ces moments d'extrême proximité entre rugbyemen qui a cette spécificité d'être auto-régulé par chacun des joueurs : tout le monde sait où il peut se placer sans importuner ses voisins. A ce sujet, la division la plus frappante des vestiaires est celle qui sépare les avants dans le vestiaire B et les arrières dans le vestiaire A. Clairement, la répartition de l'espace répond à la division des tâches sur le terrain.

Mais, laissons l'analogie ici car au-delà de la pratique, une différence tout aussi importante sépare les deux lieux : ici, le rapport à l'autre combine des formes visuelles et verbales (les vestiaires), là le rapport acquiert une nouvelle médiation : les corps et leur touché (le terrain). En effet, j'ai toujours été frappé par le fait qu'une fois sur le terrain, les

¹ La tenue de chacun fait l'objet de toutes les attentions : non en ce qui concerne la propreté des vêtements, mais quant à leur signification. A la fin de mon premier entraînement, plusieurs joueurs m'ont conseillé de me munir de chaussures avec crampons pour éviter de glisser tandis que mon maillot de l'équipe de football du Brésil était passé du blanc au noir. L'entraînement suivant lorsque j'arriverai avec un t-shirt FORCE XV, des grosses chaussettes et des crampons, j'ai su que mon engagement dans le matériel serait perçu comme un engagement symbolique dans le sport tout entier. De fait, le jour même certains notaient mes nouveautés et se renseignaient auprès de moi pour savoir où je les avais trouvées.

² A ce propos, Rudy m'a confié que l'année dernière, un match de championnat du PEC a dû être interrompu à la mi-temps car le terrain gelé a vu la blessure de nombreux joueurs en l'espace de peu de temps. Suite à un plaquage, l'un d'eux s'est mal réceptionné, la chute anodine se soldant par une fracture du fémur. Ces données nous invitent à repenser que le rugby, même s'il ne nécessite pas beaucoup de matériel, est un sport qui, contrairement au football, ne peut se pratiquer n'importe où.

joueurs parlent beaucoup moins entre eux si ce n'est pour se replacer, s'échanger des conseils tactiques, s'encourager ou annoncer des configurations secrètes lors des touches¹.

2.2. Les séquences récurrentes des entraînements :

Durant ces deux mois, j'ai suivi environ 18 entraînements a fréquence de deux par semaines. Les entraînements du PEC Rugby se déroulent les mercredis et vendredis de 19H30 à 22H00. Ils sont dirigés de consort par les deux coachs qui se répartissent les tâches et les groupes. Michel est plus spécifiquement l'entraîneur des arrières et s'occupe de développer les schémas offensifs tandis que Jean-Luc s'occupe toujours de ses « gros » en seconde partie d'entraînement. La chronologie du début d'un entraînement typique est rythmée par des séquences bien définies :

- le jeu du toucher – durée : environ 15 minutes : il sert de mise en jambe et (ré)introduit les joueurs dans la pratique du rugby. Il se joue sur la largeur du terrain, mais la dimension du champ varie en fonction de l'arrivée des joueurs. Divisés en deux camps, ceux-ci reproduisent alors une simulation de match, le but du jeu étant d'atteindre la ligne de touche adverse (qui sert d'en-but pour l'occasion) en développant un jeu collectif reposant sur des séquences de passes. Les contacts y sont limités et le seul moyen de bloquer les adversaires dans leur élan est de les toucher des deux mains. Après trois touchers, la balle passe à l'équipe qui était disposée en défense. Une fois que tous les joueurs présents sont montés sur le terrain, Michel nous laisse encore cinq minutes d'actions tout en nous observant attentivement : « *Appliquez-vous là ! Oooh ! Je veux voir du bon jeu ! Et qu'est ce que vous faites vous en défense ?* ». Bientôt, chrono en main et, toujours, chewing-gum en bouche, il annoncera la dernière action de la bordure du terrain. Une fois que tous les joueurs se sont regroupés près de lui, c'est avec une malice certaine pour lui et une morosité indélébile pour nous que le coach nous annonce...les trois tours de terrain ;

¹ Chaque équipe possède ses propres combinaisons de mots qui servent à brouiller les pistes lors des remises en jeu. Dans un subtil mélange de formules et de feintes, l'objectif est de rouler l'adversaire pour qu'il ne puisse intercepter le cuire par une détente bien majorée. Car la touche, comme de nombreux autres mouvements du rugby, repose sur une anticipation et une coordination des gestes qui nécessitent une connaissance de son propre corps et de ses limites ainsi qu'une connaissance des autres et de leurs réactions.

Il est intéressant de voir qu'une fois sur le terrain, le rapport à l'autre acquiert une dimension de plus : la médiation directe par les corps. Ce jeu du toucher permet à chacun de s'échauffer et de reprendre ses habitudes. Celles-ci concernent à la fois les réflexes de positionnement tactique que la reprise des contacts avec le corps de nos partenaires. L'idée évoquée ici, c'est que le jeu du toucher, à l'instar des séquences qui le suivent, donne la possibilité de retrouver ses repères/habitudes de jeu et, surtout, de reconnaître les propriétés des corps que l'on a laissés la dernière fois.

- les trois tours de terrain sont sans doute la partie la moins appréciée de tout l'entraînement : « *Putain, je sais pas te dire combien j'en ai déjà bouffé moi de ces tours de terrain* » me dira Philippe HYAUMET, entraîneur adjoint, au début d'un premier tour de piste. J'ai noté que lors de ce décrassage, le groupe a toujours tendance à se scinder en deux : d'un côté les joueurs les plus jeunes qui aiment traîner derrière et couper les bords de terrain¹ ; de l'autre, les plus anciens ou les plus lourds et pour qui ces trois tours d'endurance n'est vraiment pas une partie de plaisir. Alors que les jeunes impétueux en profitent pour continuer leurs discussions, dans l'autre groupe personne ne parle, sans doute pour économiser son souffle. Lorsque l'humeur est aux blagues, quelques uns s'amuse à faire des croques en jambes au malheureux qui court devant eux.
- la séance d'étirements – durée : environ 8 minutes : suite aux trois tours, Michel répète au mot prêt une pratique elle aussi redondante² : il nous demande de former un cercle au milieu duquel il ordonne des étirements tout en mêlant le geste à la parole. Pour nous autant que pour lui, c'est devenu une véritable routine. Pourtant, quand Romain lui demandera « *Pourquoi tu marches toujours comme ça là, au milieu, en nous*

¹ Evidemment, ils constituent la socle de l'équipe étant donné qu'ils possèdent les qualités physiques et tactiques les plus développées. Parmi eux : Romain, Yann, Fabien, Thierry, Jérémy, Granuche, et quelques autres. Etrangement, ce sont qui tiennent le plus tête aux obligations de l'entraîneur qui sont aussi ses petits protégés. Lorsque l'un d'eux se blessent ou fait une mauvaise chute, Michel accourt pour diagnostiquer la cause de la douleur. Bien qu'il adresse alors des paroles rassurantes, l'inquiétude peut facilement se lire sur son visage au cours des quelques secondes critiques. Elle rappelle ce côté paternaliste que j'ai déjà évoqué précédemment.

² La pratique fait tellement partie des corps et des esprits qu'il arrive (rarement toutefois) que le coach délègue ses pouvoirs à Yann, le plus ancien joueur du PEC Rugby, qui se charge alors de diriger le stretching...avec un peu moins de rigueur.

regardant comme des voleurs alors que tu sais très bien qu'on les fait tes étirements ? », Michel répondra par un sourire malicieux accompagné d'un « *Allé, travaille-toi au lieu de parler* ». Même si ce n'est pas une partie de plaisir, tous savent que les étirements sont essentiels et que s'y plier, c'est s'assurer de limiter les blessures possibles au cours des prochaines minutes. D'autant plus que c'est aussi le moment des taquineries vis-à-vis du coach et de ses filles : « *Tiens Michel, c'est quand qu'elles viennent aux entraînements tes filles pour nous masser les fesses !!! Hé, dis donc, la dernière fois que je l'ai vue là...la petite blonde...comment encore ? Cynthia ? Elle était pas mal roulée hein...des pare-chocs les gars je vous dis pas...elle tient ça de qui d'ailleurs ? C'est toi Michel ?*¹ » balance Manu dans un éclat de rire généralisé. Dans la même trempe, on discute allégrement des mensurations de la sœur de l'un, d'une copine à tel autre, mais aucun ne se vexe pour autant. Pour qu'on ne se refroidisse pas avant les choses sérieuses, toute séance d'étirements est suivie d'un tour de terrain durant lequel Michel nous demande de rester groupés².

Un petit peu à l'image de DEEDEE, l'entraîneur du gym de Chicago où L. WACQUANT a fait ses débuts entre les cordes, les coachs du PEC sont des chefs d'orchestre qui rythment les séances à leur guise³. Aussi, leur pédagogie nous rappelle que l'apprentissage du rugby est complexe et qu'il inclut dans son corpus tant l'étude de schémas tactiques dont la théorie est fort élaborée que de petits gestes qu'il s'agit de systématiser/perfectionner pour chacun. Comme je l'ai proposé précédemment, ils ont ce pouvoir de regrouper les joueurs autour d'eux et, en fonction du moment, de s'adresser à l'assemblée au sujet d'une thématique bien précise.

Ceci dit, une différence d'implication physique distingue la position de Michel et Jean-Luc : le premier guide l'entraînement de long en large en proposant les exercices et en soumettant chacun à son regard averti. Il n'hésite pas à s'adresser publiquement à un joueur en l'appelant par son prénom après chaque séquence d'exercice pour lui adresser quelques

¹ Note du cahier de terrain datée du 6 décembre 2006.

² Il est intéressant de noter que le coach fait cette remarque de façon systématique lors du dernier tour de piste. Parfois, les joueurs eux-mêmes ont rabroué l'un des leurs qui filaient trop rapidement, seul en tête de peloton. Il faut attendre les autres afin de former un groupe soudé et solidaire. Sans doute cette configuration de la course permet de resserrer le sentiment de collectivité qui sera plus tard observé. Je me souviens d'un soir glacial où la concentration des joueurs a provoqué une sorte de nuage de vapeur dû à la somme de leur chaleur corporelle.

³ L. WACQUANT 2002 : 99 – 125.

conseils ou, le cas échéant, des réprimandes que tout le monde peut faire siennes. En guise de conseils, il ne décrit que les techniques, les exercices ou les gestes à effectuer sans pour autant les mimer tandis que Jean-Luc participe volontiers aux mêlées et aux simulations de matchs qui clôturent chaque séance. Donc, de par leurs positions différentes durant l'activité routinière, les deux coachs peuvent influencer sur la pratique et, dans le même temps, mieux la contrôler.

Ceci m'a fait prendre conscience que l'enseignement du rugby dans ce petit club amateur repose à la fois sur un cursus officiel avec des étapes d'apprentissage clairement définies¹ et sur une initiation sans normes explicites qui s'effectue alors collectivement, par imitations et encouragements réciproques². Car en effet, j'ai beaucoup appris avec mes coéquipiers, notamment Rudy, un arrière de 31 ans, professeur de français dans un lycée de Tours³.

La récurrence des pratiques décrites ici débouche sur une automatisation des gestes et des comportements. Vu le caractère extrêmement répétitif de ces séquences, après quelques entraînements, elles font déjà figures d'institutions auxquels il faut se plier par la force des choses. Même si cette période est la moins appréciée de l'entraînement, tous les joueurs sont conscients qu'elle constitue un passage obligé dans la bonne continuation de celui-ci.

¹ Rappelons au passage que pour être habilité à entraîner, un coach doit avoir suivi une formation spéciale conduisant à l'obtention d'un brevet dispensé par le Comité Territorial de Poitou-Charente de rugby. Au programme figurent : des prérogatives concernant la gestion du groupe en compétition, la capacité d'assurer la sécurité des pratiquants, des cours d'éthique et d'esprit sportif, une connaissance parfaite des règles du jeu et une formation à la pédagogie du sport.

² Ceci vient en parfaite adéquation avec les analyses de J. BINARD qui remarque que l'homogénéité des niveaux de jeu élève la cohésion de l'équipe et engendre une meilleure ambiance affective. (J. BINARD, *La cohésion en basket-ball féminin. Etude des meilleures équipes féminines françaises*, INSEP, 1982 : 203 cité par R. CHAPPIUS & R. THOMAS 1988 : 13). La valeur de l'équipe n'est donc pas seulement fonction de la manière dont les responsables la dirigent, elle dépend aussi de la gestion interne du savoir et des encouragements entre joueurs. Mon initiation personnelle a été encadrée par tous les joueurs qui m'ont à un moment ou l'autre conseillé sur le terrain comme dans les moments de détente que j'ai partagé avec eux.

³ En si peu de temps de recherche, il m'est trop difficile de comparer les positions occupées sur le terrain (et les comportements adoptés) à la profession de chacun des joueurs, même si l'étude de ces paramètres serait d'un intérêt évident. L'exemple de Rudy est sans doute le plus paradigmatique vu qu'il met souvent à disposition ses qualités de pédagogue pour expliquer un mouvement offensif ou défensif aux joueurs les moins expérimentés dont je fais partie. Sa gentillesse, ses encouragements et sa clarté m'ont permis d'être rapidement dans le coup.

2.3. *Toujours de nouveaux exercices :*

Ces trois séquences récurrentes sont suivies d'exercices dont la variété est telle que je ne peux pas tous les décrire ici¹. Par contre, ils peuvent être répartis en trois grands groupes :

1/ les exercices d'endurance qui demandent une résistance individuelle et ne reposent que sur le joueur lui-même. Ils consistent la plupart du temps en des courses relais, des « *quarts d'heure américains*² » qui allient les plaisirs du sprint, des pompages et autres abdominaux. Pour leur application, Michel nous demande de rester groupés, comme lors du dernier tour de piste. Mais cette demande est assez paradoxale vu que chacun possède son propre rythme de course et que l'écart se creuse rapidement entre les « arrières » et les « avants ». Comment comprendre cette double contrainte et, surtout, comment l'appliquer ? En réalité, ces exercices reposent sur une gestion implicite du rythme qui varie entre deux dynamiques d'actions : les sprints durant lesquels il faut tout donner, suivis de la récupération où chacun trotte tout en reprenant son souffle. Pour répondre à l'impératif de groupement et l'inévitable division des individus, j'ai constaté que les plus rapides gèrent leur temps de récupération tandis que les moins aguerris font de leur mieux pour se dépêcher et ne pas rompre avec le groupe ;

2/ les jeux de passe et de précision : ces jeux sont réalisés dans un espace rectangulaire délimité par des cônes. Les joueurs y sont agglutinés – parfois presque les uns sur les autres - et se passent les ballons de la façon annoncée par l'entraîneur. Il ne s'agit pas d'être distrait car un ballon au sol signifie une série de dix pompes pour tout le monde. Ici, la responsabilité personnelle a des répercussions sur le collectif et il est arrivé que certains maladroits récoltent les foudres de leurs partenaires ou un gage généralement d'ordre sportif³. Il faut bien se

¹ En effet, je n'ai jamais participé à deux exercices identiques, ce qui m'a demandé d'autant plus d'efforts d'adaptation et de remémoration. Heureusement, les exercices de rugby sont effectués de façon répétitive : on ne les effectue pas une seule fois, mais des dizaines de fois d'affilée. Selon mon expérience et, de l'aveu même de mes coéquipiers, la répétition tend à provoquer le sentiment d'un geste « automatique », auquel on ne pense même plus.

² Selon l'expression de Michel. Lorsque le groupe est trop fantasque ou turbulent et qu'il ne l'écoute pas, le coach nous met en garde sur le programme qu'il nous a concocté. Heureusement, il n'y aura que deux « *quarts d'heure américains* » en deux mois.

³ Lors d'une séance, Alban, un jeune troisième ligne, a fait tomber l'ovale environ cinq fois...à notre plus grand désespoir. Cette logique de la responsabilité individuelle à l'égard de la collectivité est aussi remarquable

rendre compte que ce geste des plus anodins demande à lui seul un entraînement particulier. Véritable point focal de l'attention de tous les joueurs, le ballon doit circuler de bras en bras pour, peut-être, terminer sa course dans l'en-but adverse. La passe, c'est le geste de base du rugby parce qu'elle relie les joueurs entre eux dans la poursuite d'un objectif commun. Un joueur qui l'effectue doit prendre en considération de multiples informations pour qu'elle ait l'utilité escomptée : la position du destinataire, la position des joueurs adverses qui peuvent l'intercepter et, finalement, sa position qui influe sur la précision du geste. Comme je l'ai énoncé précédemment, en rugby, la passe s'effectue toujours en arrière¹ et, généralement de façon latérale². Aussi, le très bref délai séparant la réception du ballon et le moment où l'on décide de s'en désolidariser - par une passe à autrui ou par un dégagement vers l'avant, de préférence en touche pour gagner du terrain – ou, au contraire, de le préserver jalousement contre sa poitrine, implique une évaluation personnelle extrêmement rapide des positions adoptées sur le terrain. L'automatisation de la passe recherchée aux entraînements a pour but de diminuer l'espace d'attention dédié à la technique afin d'être réinvesti dans la tactique car

« Dans ce jeu d'une astuce diabolique, inventé au cours de très longs après-midi de dimanches anglais par des messieurs contraints à exercer leur vie dans un cadre austère et sur un mode puritain, il faut peut-être plus de « vista » que d'aptitude à la méditation (...) Mais si l'on considère la multiplicité des hypothèses de jeu entre lesquelles doit trancher, en une fraction de seconde, un demi d'ouverture mis en possession de la balle à la sortie d'une mêlée ou un arrière vers lequel s'élanche la troisième ligne adverse, on se dit qu'aux vertus de décision et d'initiative exigées du joueur de rugby, peu de chefs d'entreprise seraient dignes de la sélection.³ » ;

lors des matchs. Pour des détails concernant ceci, je renvoie à la description de la journée de match contre Roumazières, Chapitre IV, pages 97 - 102

¹ Cette « logique de la passe » nécessite une accommodation particulière pour qui n'a jamais joué car la vision du jeu est totalement bouleversée. Pour plus de détails concernant ce processus cognitif aux implications pratiques directes, je renvoie au début du Chapitre I

² Même si la passe aveugle qui consiste à lancer le ballon derrière soi peut d'être d'un effet dévastateur si le destinataire et le destinataire ont bien anticipé leur course. Un exercice spécifique lui est d'ailleurs totalement dédié afin que les joueurs s'habituent à coordonner leur course et modifient leur façon de jouer en fonction des qualités des autres. Selon R. CHAPPIUS et R. THOMAS, cet aspect du rugby en fait un des sports collectifs parmi les plus interactifs. (R. CHAPPIUS & R. THOMAS 1988 : 13)

³ J. LACOUTURE, *Réalités*, avril 1976 in J. LACOUTURE 1993 : 5

3/ les jeux de contacts : il occupent le dernier tiers du temps d'entraînement. Le passage des jeux de passe aux jeux de contacts se fait graduellement de sorte qu'on ne passera pas brutalement d'un exercice tranquille à la simulation de matchs que l'on réserve pour clôturer les activités. Habituellement, Michel gère la montée de force et d'engagement dans les consignes d'application qu'il dispense : un même exercice se décline alors en plusieurs étapes. On sait par exemple que lorsqu'il demande à la défense de ne pas jouer le ballon ou aux attaquants de chercher l'ouverture du jeu plutôt que la percussioin, chacun doit intérioriser les exigences et faire preuve d'un autocontrôle permanent.

Après ce bref détaillé, il convient d'aborder les questions que soulèvent la pratique même du rugby et, précisément, la problématique de l'autocontrainte et de l'allocontrainte qui s'inscrit dans des rapports complexes que les rugbymen du PEC entretiennent entre eux.

3. Un contrôle permanent de soi et des autres :

Comme je l'ai mentionné ci-dessus, la pratique du rugby durant les entraînements a des caractéristiques bien spécifiques et, de fait, un jour de match n'est pas du tout le même qu'un jour d'entraînement. Il est même possible de différencier les jours de matchs en fonction de leur enjeu : les matchs amicaux sont préparés, rythmés et vécus différemment que les matchs de championnat. Il est important de notifier ces différences car elles ont des implications directes sur le déroulement de la journée et des soirées qui s'en suivent comme sur les rapports que les coéquipiers entretiennent entre eux.

L'entraînement n'est pas un moment où les joueurs sont libres de jouer comme ils le désirent : les entraîneurs guident le déroulement des activités tandis que les joueurs doivent coopérer personnellement pour qu'un certain équilibre s'installe et permette la pratique des exercices. Or, ces exercices demandent d'activer des qualités très différentes en fonction des exigences énoncées. L'engagement et la témérité de chacun sont donc soumis à une échelle de paliers que l'entraîneur gère patiemment. Les pratiquants, pour leur part, doivent alors adapter leur comportement intrépide et, parfois, s'arrêter pour effectuer une passe alors qu'ils sont lancés en pleine course pour transpercer la défense.

En général, on peut dire que l'objectif d'un entraînement est d'améliorer le jeu de chacun tout en limitant la part de risques afin d'éviter le plus possible les blessures qui pourraient obliger l'un ou l'autre à se tenir loin des terrains pendant un bon moment. Les mercredis et vendredis, la pratique du rugby a ceci de particulier : il demande à la fois un

engagement physique croissant et une précaution tant à l'égard de son propre capital physique qu'à l'égard du corps des autres. Il ne faut pas se blesser ni blesser un de ses partenaires¹.

J'ai eu énormément de difficultés à m'adapter à ces deux impératifs qui semblent antagonistes et à jongler avec cette dialogique. Laisser de côté son habitus de footballeur pour s'abaisser et courir droit sur un adversaire lancé à pleine vitesse demande une certaine dose de confiance en soi et une connaissance des limites corporelles de son propre corps (ainsi que de celui des autres) auxquelles je ne me suis pas rapidement habitué. En témoigne cette initiation bien atypique que m'a donnée Romain à propos des règles du plaquage :

« - Je sais pas mais j'arrive pas à me dire en voyant arriver Fabien à toute vitesse : tiens, là, maintenant, je vais m'abaisser et avec mes épaules je vais le plaquer et le retourner ! – Ouais mais il faut...ha tu le prends et hop comme une crêpe. C'est une question d'habitudes toute façon. Tu le vois arriver et même s'il arrive à fond, tu dois le fixer et si t'es bien placé, tu montes dessus...même il faut que t'arrives plus vite que lui...et là, tu t'abaises bien et tu lui prends ses pattes...hap hap, comme un homard ! Tu vois ? Et puis, plus tu le prends bas et plus il tombera vite et ce sera plus facile. Comme des pinces....et une fois que tu l'as, tu te le lâches plus et il finira bien par tomber tout seul de toute façon. – Ouais, mais moi, le problème c'est qu'avec les gros ça va...je m'abaisse et j'ai leur ventre qui amortit...mais les petits secs là, comme Fabien, j'ai vraiment du mal. Et à chaque fois, il me transperce le bras et je pète de mal !² »

Cette description du plaquage donne l'image d'une pratique extrêmement virile ; or, bien qu'elle soit correcte, une différence existe entre son application durant l'entraînement et celle en match. Alors qu'entre collègues une certaine retenue de la force déployée et une maîtrise

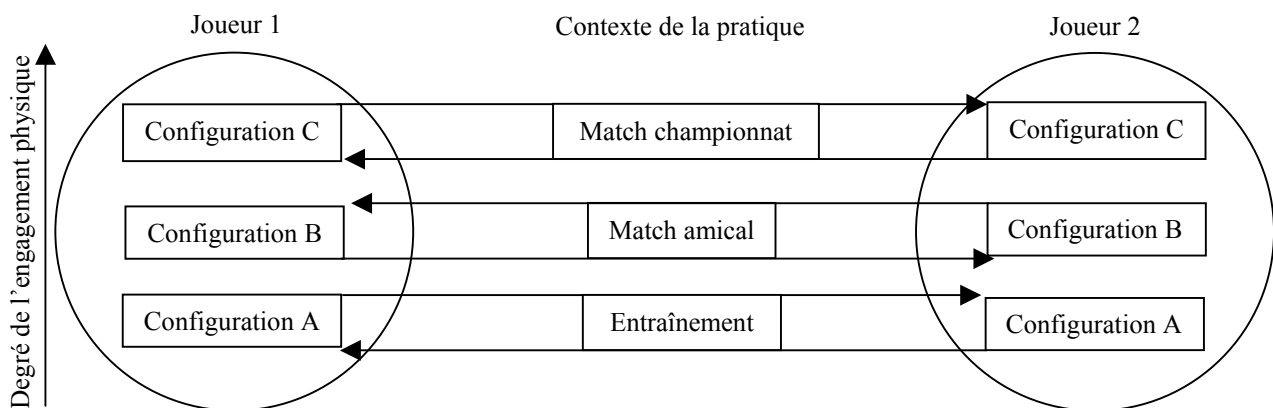
¹ En ce sens, l'entraînement demande à chacun des joueurs d'intégrer les clauses d'une « coopération antagoniste » car il s'agit à la fois de préserver les capacités physiques de chacun afin continuer le jeu et de s'engager assez pour ne pas rendre l'entraînement inutile et sans intérêt. On retrouve ce mécanisme d'auto-gestion dans la pratique du sparring lors des entraînements de boxe : elle consiste en une simulation de combat entre deux partenaires du même club. Pour L. WACQUANT, cette pratique d'extrême proximité corporelle demande une confiance mutuelle importante qui débouche souvent sur une amitié profonde. Comme si la proximité des corps impliquait une proximité des esprits, un partage des sentiments et des émotions. (L. WACQUANT 2002 : 78-103, S. RENESSON 2006)

² Extrait du cahier de terrain daté du 17 novembre 2006, discussion avec Romain sur le chemin qui mène aux vestiaires.

de la violence sont de mise, lors d'un match, celui qui ne se donne pas tout entier dans la partie ne fera pas honneur au reste de ses partenaires.

Chacun doit donc activer des « configurations sportives » en fonction du contexte dans lequel se déroule l'action. Cette terminologie et la typologie présentées ci-dessous restent bien évidemment relative - pour ne pas dire factice - étant donné que de nombreux autres facteurs peuvent influencer sur la pratique dès que l'on considère la dynamique du moment et les multiples influences qui agissent sur (et font agir) l'individu :

Figure 6 : Co-activation et co-gestion des configurations en fonction du contexte de pratique :



3.1. Soirs de fêtes...

Sur le terrain, j'ai assisté à cinq matchs de championnat du PEC Rugby : deux à l'extérieur et trois à domicile. On comprend très vite qu'un jour de match est en totale rupture avec ce que l'on a pu connaître auparavant. Pour expliciter cette singularité de l'ambiance dont la rencontre constitue le point paroxystique, je me baserai sur la description de la journée au cours de laquelle le PEC a rencontré le club local de la municipalité de Roumazières qui se situe à environ 200 kilomètres de Poitiers.

Chaque entraînement du vendredi précédent un match dominical voit une fréquentation anormalement élevée de presque tous les joueurs de l'équipe. Tout le monde le sait, c'est l'ultime moment de répétition où l'on précise les tactiques favorites et quelques séquences de jeu pouvant déstabiliser la défense adverse. Jean-Luc supervise les manœuvres car il connaît le style de jeu de notre prochain adversaire :

« Il faut faire gaffe à leur 10, un anglais je crois. Il est bon celui-là. Je l'ai vu la semaine dernière à Nieuil - l'Espoir et il faut le tenir à l'œil celui-là, moi je vous le dis. Parce que nous, ça fait deux semaines qu'on a pas joué...eux, je les ai vu là et

c'est pas la même équipe qu'il y a 3 mois, hein !.... Romain, toi je veux te voir monter derrière Yann quand il percute, ça va...¹ »

Après ces dernières recommandations, la désignation des joueurs titulaires et la certitude qu'un nombre assez important de joueurs seront présents « *dimanche à 11H00, devant chez le Chinois* », l'entraînement se termine. Après la douche, une délégation d'environ 15 joueurs se rend au Mel'Vil Bar pour le casse-croûte habituel du vendredi soir qui se termine souvent en beuverie.

Le Mel'Vil est le lieu de rendez-vous hebdomadaire des joueurs de l'équipe. C'est un bar tenu par Benja, un ancien joueur du PEC qui s'occupe du catering et de la restauration lors des événements auxquels participent le club. Son établissement est situé au centre-ville à environ cinq kilomètres du centre d'entraînement, mais malgré la distance, les quinze habitués s'y rendent volontiers pour passer le reste de la soirée ensemble.

Ces moments de réunion, chacun adossé au comptoir, sont aussi les derniers avant le match qui se joue habituellement le dimanche après-midi. Certains s'y rendent spontanément tandis que d'autres n'ont pas le temps de monter jusqu'au centre pour quelques verres². Avant de quitter les vestiaires, chacun se soucie de savoir qui s'y rendra afin d'arranger le co-voiturage tandis qu'au Mel'Vil nous attendent une dizaine de baguettes, quelques charcuteries et, évidemment, des boissons en quantité illimitée. Un quart d'heure plus tard, le groupe se retrouve chez Benja tandis que Jean-Luc est lui aussi présent. Les festivités commencent par un « *demi pression* », le temps que Benja prépare les victuailles pendant que les joueurs, le coach et le président discutent rugby, femmes et, le cas échéant, regardent le fin d'un match diffusé en direct sur une des chaînes sportives. L'ambiance est à la causette et des couples de discussion se forment en fonction d'intérêts communs. Rapidement, la jovialité s'empare des convives et le franc parler se délie. Le moment a ceci de particulier qu'il ne regroupe pas tous les joueurs de l'équipe pourtant, contrairement à ce que l'on pourrait penser, la critique vis-à-vis des absents n'est pas du tout répandue et, la plupart du temps, les blagues et autres taquineries s'adressent entre personnes présentes. Un des thèmes de discussion sur lequel on parle avec prédilection, c'est le sexe. Les larges fenêtres du bar laissent apercevoir la

¹ Extrait du cahier de terrain daté au vendredi 1^{er} décembre, dernières instructions de Jean-Luc avant le match contre Roumazières.

² En effet, ce sont toujours les mêmes joueurs qui se rendent au Mel'Vil. Il est vrai que tous n'ont pas le loisir de descendre en ville étant donné que pour certains, la distance qui sépare le club de leur domicile avoisine parfois la trentaine de kilomètres.

plastique des demoiselles qui passent dans la rue piétonne du centre-ville. Romain, Yann, Valoche, Jérémy et Mathieu ont un regard exercé pour la pratique : chaque passante est soumise à une évaluation critique et, dans le meilleur des cas, l'un d'eux ouvrent la porte pour inviter les plus aguichantes à se joindre à nous.

Il est vrai que le groupe de rugbymen du PEC est essentiellement masculin : au Mel'Vil comme lors des voyages ou des sorties extra-sportives, les seules femmes qui accompagnent le groupe sont soit les femmes (ou petites amies) des joueurs et entraîneurs, soit les filles de l'un ou l'autre père ou encore des accompagnatrices comme Josette dont le rôle officiel n'est pas à négliger. Il est effectivement frappant de voir que le petit groupe des femmes est détaché de celui des hommes et ce, dans les différents contextes : tant au Mel'Vil que dans le car comme durant le match et ses préparatifs, tout semble se passer comme si les femmes laissaient les hommes entre eux, dans leur ambiance et dans leur monde¹.

Cependant, le sexe est un sujet de discussion parmi d'autres touchant plus en général aux caractéristiques corporelles : en effet, j'ai constaté à plusieurs reprises que le corps est d'une importance capitale aux yeux des rugbymen du PEC. Le tour de cuisse, la largeur des épaules, l'épaisseur du cou et des fessiers sont autant d'indices qui permettent de (re)connaître l'identité de joueurs connus et, parfois, de joueurs locaux contre lesquels l'équipe a joué dans le passé. Ainsi, lors de la retransmission de matchs, mes partenaires qui endossent alors le rôle de spectateurs commentent abondamment les actions dès qu'une pénalité marque une pause dans le jeu. J'ai toujours été étonné par leur capacité à spéculer quant à la situation de la balle, quasiment invisible lors d'une mêlée ouverte ou fermée, ainsi que par leur dextérité à nommer les joueurs dont on n'aperçoit parfois qu'une infime partie du corps. Cette observation, j'ai pu la menée en différents lieux : depuis la tribune du stade Rébeilleau, chez Yann pour assister sur grand écran à la bérézina du XV de France face aux All Blacks ou encore, au stade de France lors de notre mémorable excursion.

¹ A. SAOUTER propose un regard assez fin sur les rapports qui s'établissent entre les deux sexes autour de la pratique du rugby. En tant que femme, son expérience au sein de ce groupe généralement considéré comme exclusivement masculin montre que derrière les apparences des discours et les clichés concernant la féminité, les femmes ont aussi leurs mots à dire. (A. SAOUTER 2000 : 129 – 15) Je me rappelle à cet égard un coup de téléphone de la femme de Gaëtan (un des piliers les plus imposant de l'équipe âgé de 36 ans) alors que, dans le car, il s'amusait avec d'autres à uriner dans les bouteilles de vin vidées au retour de Roumazières. Bien que tous éméchés par la boisson, dès qu'il s'est rendu compte que sa femme l'appelait, les joyeux fêtards se sont tus le temps de la conversation. Réprimandés pour son retard, Gaëtan grimacera de nombreuses fois avant de souhaiter une bonne nuit à ses deux filles que sa femme venait juste de border.

3.2. ...et jours de match :

Ici munis de jumelles, les yeux rivés sur la pelouse, là, une bière en main, une cigarette dans l'autre et le regard orienté vers le téléviseur, dans toutes circonstances, de nombreux joueurs du PEC se réunissent pour assister au match de rugby à plusieurs car, ce qui importe, c'est autant le résultat et les actions du match que les discussions qu'il peut engendrer. Cette remarque peut être aisément vérifiée par les observations que j'ai menées et qui soulignent que les comportements adoptés sont intimement liés aux émotions que produit le contexte dans lequel se trouvent les spectateurs. Nous verrons ensuite que le rugby médiatisé comme pratiqué est un fort producteur d'émotions qui ont cette particularité d'être toujours partagées.

« L'émotion est à la fois évaluation, interprétation, expression, signification, relation, régulation d'un échange. Elle se modifie selon les publics, le contexte, elle diffère dans son intensité, et même dans ses manifestations, selon la singularité personnelle. La tonalité affective du rapport au monde est toujours simultanément une relation à autrui, elle se symbolise à travers le lien social, elle implique la modulation introduite par les autres, et donc l'activité de pensée. Elle se coule dans la symbolique sociale et les ritualités en vigueur. » (D. LE BRETON 1998)

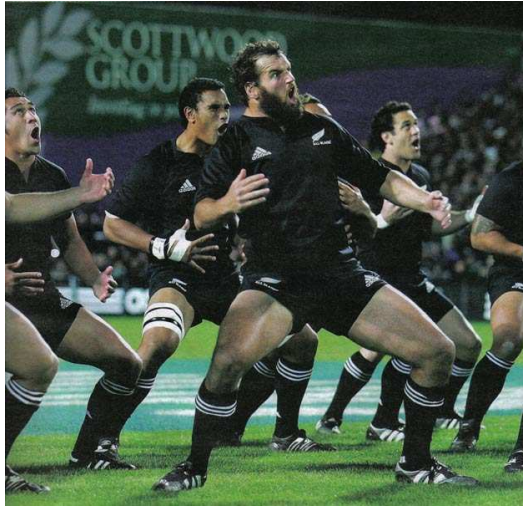
- Un match au salon : lors du match aller opposant le XV de France à la Nouvelle-Zélande, Yann m'a invité chez lui pour le regarder entre copains¹. Arrivé en retard, il m'ouvre la porte en m'annonçant qu'en cinq minutes, « *ils ont déjà réussi à se prendre un essai.* » Dans la pièce où siège un écran plat de grand envergure, Fabien, Romain et Yann sont affalés les jambes tendues sur la table de salon. Après de brèves salutations, je m'installe parmi eux pour regarder le match. Durant les quatre-vingt minutes, chaque action est abondamment commentées tant par les journalistes que par les trois compères assis à côté de moi. Les interactions qui ont lieu dans de telles circonstances semblent se construire sur un même schéma : une action observée est jugée une première fois à haute voix par un des trois (voire des quatre car je m'y prendrai aussi !) qui, après avoir fait savoir son sentiment à tous, s'adresse à un des autres en particulier pour réaffirmer son point de vue et demander confirmation. Les décisions arbitrales constituent une des sources majeures de réaction ainsi que les

¹ Il m'a fait la proposition à la sortie du Mel'Vil Bar, un vendredi soir. Cette remarque montre combien l'intégration dans un groupe passe par l'étape essentielle du partage du temps et des espaces habituellement investis par ses membres (qui, presque inévitablement, conduit à un partage de la mémoire collective).

erreurs grossières ou, au contraire, les coups de génie proposés par les trente acteurs. Après la première mi-temps, la partie se déroulant à sens unique, l'évidence des chiffres ne trompe pas. Les trois compères ne peuvent qu'approuver la supériorité des Blacks et, parce que le jeu qu'ils proposent est d'une grande qualité, Yann en profite

pour enfiler rapidement le maillot mythique de l'équipe dominante.

Illustration 18 : Impressionner par sa morphologie, le « haka »



La morphologie des joueurs néo-zélandais impressionne beaucoup les spectateurs du soir et à chaque remplacement, le joueur substitué est évalué au regard de sa prestation tandis que le nouvel entrant est déjà craint pour l'envergure de ses muscles. En fonction du joueur, les caractéristiques saillantes de sa morphologie sont soulignées avec emphase comme pour souligner la différence existante entre notre corps de joueurs amateurs et celui des professionnels. Les émotions

et les impressions que laissent leur imposant physique semblent souligner la démesure de ces corps hors du commun comme les vertus du sport qui permet de les sculpter.

Même si les différences entre « eux » et « nous » sont évidentes d'un point de vue morphologique, la pratique d'un sport en commun permet de relativiser cette distance et de s'en servir comme outil d'identification : « eux » comme « nous » partageons une même pratique, un même engagement et une même soumission du corps aux risques qui, loin de former une « nature » rugbystique sont le résultat d'une culture du même nom. Si une passion est un processus émotionnel (indissociable des actions pragmatiques qu'il engendre) qui consiste à se mettre à la place de quelqu'un ou de quelque chose pour en partager les souffrances comme le bonheur, on peut affirmer sans crainte que les joueurs-spectateurs comme les spectateurs-joueurs sont passionnés par le sport qu'ils pratiquent et qu'ils regardent régulièrement.

Paroles et signification du Haka

Ka mate ka mate : je meurs, je meurs

Ka ora ka ora : je suis vivant, je suis vivant

Ka mate ka mate : je meurs, je meurs

Ka ora ka ora : je suis vivant, je suis vivant

Tenei te tangata puhuruhuru : c'est l'homme chevelu

Nana i tiki mai whakawhiti tera : qui fait briller le soleil à nouveau pour moi

Ah Upane Upane : un pas vers le haut, puis un autre

Upane Kaupane : un pas vers le haut, un autre

Whiti te ra : le soleil brille !

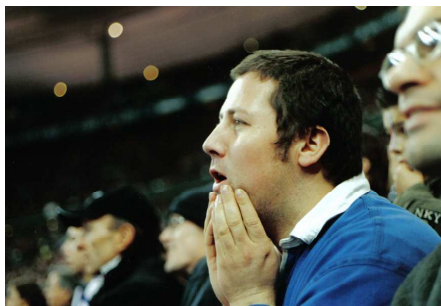
D'ailleurs, les professionnels eux-mêmes sont conscients de l'influence déterminante de leur apparence sur le comportement de ceux qui les observent : avant chaque match, les joueurs All Blacks effectuent un « haka ». « Haka » est un terme maori qui se traduit en français par « danse ». A l'origine, c'était une façon d'invoquer le dieu de la guerre et d'avertir l'ennemi du sort qui l'attendait avant la bataille. Aujourd'hui, les maoris le pratiquent avant toute manifestation sportive et culturelle. Les joueurs de l'équipe de rugby néo-zélandais l'ont adopté pour la première fois lors de leur première tournée internationale dès le début du 20^{ème} siècle et des premiers tournois avant de l'effectuer systématiquement avant chaque match depuis la coupe du monde de 1987. Ils dansent le haka de « Te Rauparaha », du nom d'un grand guerrier maori. Sa signification fait directement référence à l'histoire du guerrier qui faillit perdre la vie suite à un combat contre une tribu ennemie aux alentours de 1820 : fatigué suite à des luttes sans merci et pourchassé par la tribu ennemie, il se serait caché rapidement, presque certain d'être découvert et ensuite tué. Il se répétait tout bas « *je meurs, je meurs* » et, lorsqu'il se rendit compte que ses ennemis ne l'avaient pas trouvé, il se mit à crier « *Je vis, je vis ! L'homme poilu qui est allé chercher les soleil l'a fait briller à nouveau ! Le soleil brille.* » Sauvé, Te Rauparah aurait dansé de joie.

Illustration 19 : Le « haka » au Stade de France



- dans la tribune K du stade de France : au cours du travail, j'ai mentionné dans de nombreuses circonstances le voyage à la capitale organisé par le club. C'est que l'événement a été sujet à de multiples préoccupations concernant le nombre de places disponibles et la répartition des groupes ainsi qu'à une excitation croissante à l'approche du grand jour. En fait, une montée à Paris pour un match important est organisée annuellement par le club et est vécue comme un des moments forts de l'année¹ (tant dans ses dimensions sportives qu'oisives). La totalité de l'équipe se réunit pour l'occasion et du départ du car à l'entrée dans le stade, la fête bat son plein dans la liesse collective. Les réjouissances augmentent à un tel point que d'aucun ne sait s'il est venu pour assister à un grand match, pour être émerveillé de tant de grandeurs² ou pour l'ambiance du car entre amis. Le comportement des spectateurs est assez différent de celui détaillé précédemment. Ici, de nombreux éléments interviennent sur la façon dont sera vécue le moment : de la montée dans le car au moment de s'asseoir à sa place réservée dans le stade, plusieurs étapes rythment la

Illustration 20 : La tension (l'attention) avant le drop



pénétration dans l'arène et la montée d'adrénaline qui l'accompagne. La distribution des billets à la descente du car, les à-fonds des bouteilles en verre, la constitution des groupes de personnes dont les places sont situées dans le même bloc, les contrôles des sacs et des billets, la distribution du magazine « *Un jour au Stade* », les vapeurs d'aliments, les hymnes nationales, le « haka » éventuel et, surtout, les multiples

¹ Manu, un des piliers de l'équipe, a une vingtaine d'année. Il est au chômage depuis deux ans et est l'un des joueurs les plus assidus à l'entraînement. Il m'évoque avec passion ses souvenirs du déplacement organisé l'année dernière : « *Le match , c'était France - Afrique du Sud je crois...Je crois parce qu'à Paris, je me souviens plus de rien...Je te dis, après une heure dans le car, j'étais déjà tellement bourré que je me souviens même plus où j'étais mis dans le stade !!! Haaa, mais tu vas voir...tu vas en avoir de l'ambiance dans le car, oh ça oui !* ». (Extrait du cahier de terrain daté du mercredi 15 novembre sur le chemin qui mène aux vestiaires.)

² Plusieurs d'entre nous n'avaient jamais assisté à un match dans un stade d'une telle grandeur au point que dans les allées de sortie, Rudy et moi nous sommes retrouvés à discuter des sensations que provoque l'immensité de l'enceinte plutôt que du déroulement du match. Auparavant, Rudy m'avait raconté de nombreuses anecdotes succulentes concernant les ambiances de car au retour de matchs à l'extérieur (concernant notamment les comportements délétères de certains) tandis que le match du jour était sujet à de nombreuses spéculations.

interactions entre partenaires dans le car sont autant d'éléments périphériques au match lui-même qui sont à considérer pour l'analyse du comportement des supporters pécistes¹ au stade de France. Et en effet, avant le premier coup de sifflet, de nombreux sujets de conversation ont accaparé l'attention de Romain, Thierry, Yann et Manu au milieu desquels je me situe. C'est que le stade constitue un réservoir de choses à voir, à sentir et à écouter. Dans une ambiance sonore musicale entrecoupée de coups de klaxons et de cuivres ça et là dispersés, les commentaires du speaker sont presque inaudibles tandis que les deux écrans géants situés dans les courbes Nord et Sud retransmettent des images du public entre les publicités. Les réservistes s'entraînent sur la pelouse qui se vide petit à petit et, soudainement, ce bombardement d'images et de sons n'est plus digne d'attention car les deux équipes viennent de monter sur la pelouse sous les applaudissements des quelques 70 mille personnes réunies : le stade semble comble pour ce match de galas. Les hymnes nationales sont écoutées et chantées par les représentants des deux nations opposées pour l'occasion. Il est intéressant de noter que les supporters des deux équipes sont mélangés dans le disque que constituent les tribunes. Muni de mon appareil photo et d'un enregistreur, mes partenaires demanderont au néo-zélandais debout juste derrière moi de chanter l'hymne de son pays. Ceci démontre le fait qu'en fonction des manifestations proposées, les stades qui accueillent les spectateurs et les supporters sont configurés d'une façon particulière. L'indice que constitue le mélange des supporters est révélateur des caractéristiques des passions que drainent le rugby.

On peut dire que le déroulement de la journée, préparée et discutée de longue date, a vu la succession d'étapes qui ont toutes participées à l'augmentation de l'excitation des membres du club. Elle voit sa libération dès les premiers pas effectués dans l'enceinte du stade et, malgré l'étourdissement provoqué par tant de pratiques périphériques, les joueurs que j'accompagne sont des fins connaisseurs du rugby et toutes les actions qui rythment le spectacle sont passées au peigne fin et abondamment commentées. Le fait est qu'au stade, la valeur ajoutée apportée par l'ambiance est parfois contrebalancée par la vétusté du confort visuel. En effet, nous devons à plusieurs reprises nous retourner vers les gigantesques écrans pour saisir les détails d'une action et, le cas échéant, demander des détails concernant l'action déroulée à notre voisin de rang. Cependant, au-delà de ces soucis d'ordre technique, il est intéressant de noter la présence participative des

¹ Les pécistes sont les joueurs du PEC. C'est Kiki qui m'initiera au mot qui ne semble plus très utilisé dans le groupe des joueurs actuels.

spectateurs assis à mes côtés. Lors de chaque action chaude, tous se lèvent, selon les cas, pour acclamer un joueur doué, un essai marqué, un plaquage bien effectué ou une pénalité transformée.

Ces différents moments durant lesquels les individus que je connaissais comme joueurs se sont transformés en supporters sont révélateurs du fait que le spectacle est vécu différemment en fonction des contextes. Assister à un match, c'est aussi participer aux pratiques périphériques qui donnent à la journée son originalité.

Dans les deux cas exposés ci-dessus, les joueurs du PEC Rugby ont assisté ensemble à la rencontre et jamais de façon solitaire dans le sens que toute émotion provoquée par le spectacle est partagée avec les partenaires co-présents. Au stade comme chez Yann, les joueurs commentent abondamment les actions bien que les implications pragmatiques et l'attention de chacun varient assez franchement.

Au fur et à mesure de mon expérience sur le terrain, j'ai interprété ces multiples interactions comme autant de pratiques qui permettent d'actualiser et de régénérer le tissu des relations sociales que provoque(nt) un sport/une passion commun(e). Celui-ci a la particularité d'être implicitement revendiqué par les membres du club lors de nombreuses activités. Parmi elles, le jour de match de championnat constitue un de ces moments privilégiés vécu par le groupe tout entier, du départ matinal jusqu'au retour tardif.

- Roumazières, le PEC n'est pas mort ! : *« Ce dimanche de décembre, peu de monde arrive à l'heure et l'ambiance festive de notre montée à Paris n'est plus de mise. Il est 11H et je suis toujours le seul au lieu de rendez-vous habituel. Après une dizaine de minutes, les coachs arrivent, étonnés de nous voir si peu nombreux. Le temps morose rend les mines grises. Après une demi heure, l'effectif prévu est plus ou moins réuni et prend place dans le car. Quelques joueurs qui avaient pourtant confirmés vendredi ne sont pas là et ça tracasse Michel qui tente de les joindre par téléphone. Mais rien y fait. Accompagné de Josette, la déléguée administrative qui s'occupe de la feuille de match, et Véronique, aide soignante, le groupe entame le voyage dans le plus grand calme. Il reste beaucoup de places libres étant donné que nous ne sommes que 13 joueurs. Après une demi heure de trajet animé par la contemplation des photos d'identité collées sur les licences de chacun, le car s'arrête à Couhé, un petit village perdu au milieu de la campagne poitevine. Là nous attend le reste de l'effectif pour qui il est plus convenable de ne pas se rendre à la ville de Poitiers. J'apprends en effet*

que de nombreux joueurs que je côtoie habituellement à l'entraînement effectuent un trajet de plus de 30 kilomètres. A ce propos, Cyril me dit : « Et ouais, le trajet aller – retour tous les mercredis et les vendredis... - Mais pourquoi tu vas jusque là ? Il n'y a pas de clubs plus prêt ? – Non ici, c'est mort, même pas de club de village. Il y a le PEC ou le club de Nieuil, mais c'est encore plus loin alors.... » Après deux heures de trajet où chacun passe le temps en lisant, en jouant à la bellotte ou en discutant entre copains, l'équipe arrive enfin à Roumazières ou, plus précisément, au terrain de rugby de la municipalité. Car lors des déplacements, l'équipe voit rarement autre chose que le terrain, les vestiaires et, inévitablement, le club - house et son comptoir. A peine descendus, les regards sont déjà concentrés et suite à de rapides salutations au club-house, on demande rapidement où se situent les vestiaires. Les joueurs ne le quitteront plus jusqu'à leur montée sur le terrain. Je ne vais pas jouer, mais je m'assieds parmi eux sur un des bancs, près de la porte d'entrée. Chacun dépose son sac : certains s'asseyent tandis que d'autres marchent pensivement tout en contrôlant les lieux. Ce ne sont pas les vestiaires habituels et, pourtant, je retrouve les mêmes assis l'un près de l'autre. Les cinq premières minutes dans cette pièce plongée dans la pénombre sont dédiées à une inspection collective des lieux : « Putain, il marche pas le chauffage...et les douches, elles sont chaudes au moins ? » se préoccupe Romain auprès de ses collègues. Les coachs déposent les sacs qui contiennent les équipements et la trousse de soin sur une grande table en bois située au milieu de la pièce et qui divise le vestiaire en deux. Le coach qui a déjà annoncé la composition de l'équipe dans le car, redonne ses directives. Les joueurs qui ne sont pas alignés d'entrée ne témoignent aucune protestation. Tous se déshabillent lentement : pendant que Jean-Luc place des bandes de protection sur le corps de certains ou applique de la pommade et masse les muscles d'autres, Michel distribue les maillots en fonction du numéro attribué à chacun (numéro qui correspond à une position précise sur le terrain et qui, surtout, colle avec la feuille de match que Josette rend à l'arbitre après l'avoir soigneusement complétée). L'arbitre vient saluer l'équipe et éclairer quelques détails concernant les règles et les protestations. Mika, le capitaine des précistes, sort discuter avec lui en compagnie du capitaine adverse. A son retour dans les vestiaires, il confie aux autres : « Putain, vous savez ce qu'ils nous ont collé cette fois-ci...une arbitre qui vient de Castres ! » Après une vingtaine de minutes, tout le monde est fin prêt mais ce n'est pas encore le moment de sortir. Quelques avants, debout, se tapent puissamment le torse et se baffent les épaules. Aux claquements de chaire se mêlent des regards

dans le vide, mais, alors que chacun semble couper du monde, certains se mettent à parler dans un mode qui oscille entre cris, rugissements et encouragements. Cette étrange symphonie s'intègre alors dans la trame dramatique du moment tandis que les entraîneurs demandent le silence. Tous sont maintenant debout le long des bancs adossés aux murs. Michel, debout sur la table centrée, se lance dans un monologue qui rappelle l'enjeu de la rencontre. Tout en voulant faire passer sa rage de vaincre, sa voix se noue et la voix rauque de Jean-Luc prend la relève. Les joueurs se taisent et écoutent le sermon tandis que le capitaine motive à son tour les joueurs. Chacun souligne l'importance de la

victoire : « On n'est pas venu ici pour perdre, mais pour gagner ! On fait pas de la figuration...OK ! Je veux voir une équipe soudée qui se bat sur tous les ballons, des gars qui n'hésitent pas à aller aux contacts...il faut les assommer d'entrée...leur mettre des bonnes patates

Illustration 21 : Les réservistes



pour vite les calmer...On va montrer que c'est nous les plus forts...les plus forts parce qu'on est premier du championnat et parce qu'on veut le rester !!! » lance Michel avant d'ordonner aux joueurs de trotter autour de la grande table sur laquelle il sied. Les vingt castards présents entament le footing intérieur car dehors, la pluie battante risque de les fatiguer pour rien. Deux balles circulent et les joueurs les passent à leur vis-à-vis dans le vacarme des crampons. Jean-Luc exhorte chacun au courage et au dévouement, à la solidarité dans la douleur et, en quelques sortes, à oublier son propre corps pour se fondre dans celui de l'équipe qui, en retour, lui donnera puissance. Plus tard, l'accent est mis sur la sobriété et l'importance de choix tactiques personnels : il faut que le jeu collectif dépasse l'envie égoïste de la possession du ballon. L'erreur dans ce cas précis ne sera pas excusable car le combat se mène de front et ensemble. « Une erreur stupide et c'est tout le travail de l'équipe

qui s'écroule ». Cette hyper-responsabilisation fait froid¹ dans le dos et après dix minutes de course, les joueurs s'arrêtent, chauds comme il se doit. Michel dirige quelques étirements que les joueurs effectuent en couples. De multiples coups s'échangent mutuellement, des baffes en pleine figure, des tapes puissantes dans le dos...Après une heure passée dans les vestiaires, l'arbitre appelle une première fois l'équipe et les deux coachs sortent, laissant le capitaine seul avec ses hommes : « Mika, maintenant, ils sont à toi » lui dit Michel. Mika s'adresse en criant à l'équipe entière et hurle ce genre d'encouragements dont on ne sait distinguer les mots tellement la concentration mêlée d'angoisse est grande, mais dont on discerne tout de même la signification. Les joueurs se retrouvent tous agrippés l'un à l'autre par les épaules et forment un cercle qui se dirige vers les douches. Là, ils se mettent à hurler ensemble tout en appuyant violemment sur les canalisations. Les douches coulent bruyamment, la fumée de l'eau bouillante provoque un nuage autour du groupe tandis que certains joueurs se raclent la gorge et d'autres pissent dans les douches. L'arbitre attend depuis trop longtemps et il faut sortir pour jouer maintenant. Dans un dernier élan, tous les joueurs se collent l'un à l'autre et crient bruyamment.

Le temps est glaciale et une pluie battante tombe durant tout le match. Romain me demande d'aller lui chercher une deuxième maillot pour se réchauffer. Sur le terrain, le match commence bien pour le PEC qui domine son sujet, mais après 40 minutes de lutte sans merci, le club mène péniblement au score par 9 – 6. Pourtant, l'écart n'est pas suffisant et après une courte pose où les joueurs se regroupent près du banc de touche pour partager des quartiers d'oranges et quelques gorgées d'eau, les coachs comme tout l'effectif ne sont pas satisfaits du jeu proposé. On cherche à se motiver, mais l'environnement est si hostile que nombreux sont désespérés de rater chaque contrôle de balle et de ne pas aligner une séquence de plus de cinq passes consécutives. Ceci provoque un grand nombre de mêlées qui épuisent les organismes et les nerfs de chacun. Les engueulades se font de plus en plus fréquentes, les

¹ Cette observation trouve son égal dans les dires d'un ancien rugbyman professionnel : « L'harmonie d'une équipe dépend de l'entente entre ces deux catégories de joueurs. (les avants et les arrières) (...) On doit respecter l'effort du rugbyman – effort justement sublimé par le jeu- et c'est pourquoi on n'a jamais le droit de gâcher un ballon en sacrifiant à l'envie de s'amuser pour soi et de réciter n'importe quoi. Sous peine de zizanie immédiate et justifiée. » (P. ALBALADEJO, *Les clameurs du rugby*, Paris, Solar, 1971 in S. DARBON 1999 : 208-209)

décisions injustes de l'arbitre provoquant une incompréhension empreinte d'excitation. Ceci, jusqu'au moment où Christophe, un troisième ligne d'environ trente cinq ans, dégage la balle plein axe alors qu'une ouverture bien dosée aurait pu conclure à l'essai suite à une mêlée rondement menée. Fabien, le demi d'ouverture sort de ses gons et crie violemment vers les coachs : « Une couille comme ça, c'est direct dehors...et tu remontes plus sur le terrain tant que t'as pas pigé...Putain ! » ; car cette stupide perte de balle permet au RC Terre Cuite de Roumazières de remonter soixante mètres...et de planter le seul essai de toute la partie. Un quart d'heure plus tard, l'équipe du PEC subit sa seconde défaite de la saison sur un cinglant 11- 9 et mes partenaires, boueux et surgelés, ont une mine déconfite. Aucun ne veut se regrouper et Fabien traite Christophe de « gros con ». Ce-dernier le prend mal et s'engueule avec tous avant de filer dans les vestiaires. Contrastante est l'exultation des joueurs locaux qui, compréhensifs envers leurs adversaires, les applaudissent jovialement dans l'allée qui mène aux vestiaires.

Le retour aux vestiaires laissés 80 minutes plus tôt n'a plus rien de cette fusion initiale. La défaite, mais, surtout, la rage d'avoir perdu comme ça rend l'atmosphère électrique. Tous les joueurs s'engueulent alors que Christophe qui est déjà dans sa douche sort nu pour en venir aux mains avec Fabien. Mika, le capitaine, engueule toutes ses troupes pour un comportement aussi peu solidaire tandis que Romain, dans un souci plus diplomatique, refuse de rejeter l'entière responsabilité sur Christophe : « Si on a perdu, c'est pas à cause de son dégagement pourri avec lequel on s'est pris soixante mètres dans les dents. Si on a perdu, c'est surtout collectivement...parce qu'on n'a pas poussé assez fort au début pour les mettre K.O d'entrée. » Nus, les joueurs continuent de s'engueuler et la tension diminue peu à peu.

Alors que le détour par le club-house est habituellement une institution, certains comme Fabien et Yann, trop irrités par le déroulement du match, se rendent directement dans le car. Les autres, désolés, retrouvent leurs vis-à-vis dont les chants de victoire qui transpercent les parois des vestiaires n'ont pas aidé à calmer l'ambiance. Le petit club-house est disposé de façon à ce que tous puissent se restaurer abondamment tout en pouvant se déplacer autour des grandes tables qui accueillent la nourriture. Les joueurs et les quelques spectateurs refont le match aux abords de la table et du comptoir qui lui fait face. L'équipe adverse reçoit une bouteille de Ricard pour la victoire tandis qu'entre eux, les joueurs s'offrent mutuellement des « demi » de bières. Les membres des deux clubs se mélangent et

discutent à propos des décisions arbitrales tendancieuses comme des intempéries qui n'ont rendu la pratique facile pour aucune des deux parties.

L'assemblée est exclusivement composée d'hommes à l'exception de Josette, de la femme et des filles de Mika pour le PEC et de quelques mamans venues voir leur fiston jouer pour Roumazières. Rapidement, les plus anciens laissent les jeunes prendre possession des lieux au point que deux heures plus tard, les coachs seront obligés de demander au chauffeur de démarrer pour que les plus fêtards daignent laisser leurs adversaires d'un jour. Ce n'est que par étape et mètre par mètre que les joueurs se séparent. Les jeunes pédistes sortent enfin du club-house en entonnant bruyamment la chanson du club :

« La chanson de de Miranda » :

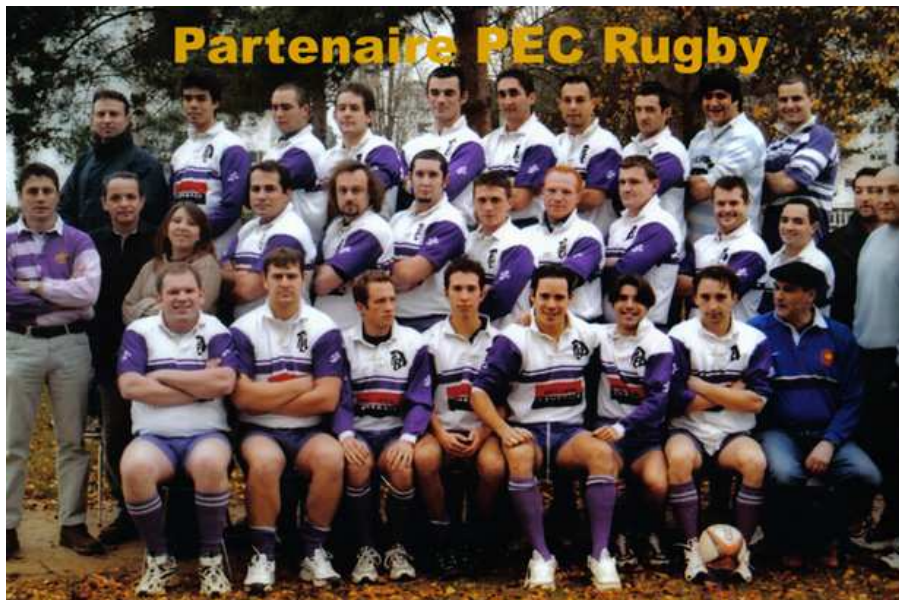
Leader :	C'est la comtesse de Miranda,	C'est la comtesse de Miranda,
Groupe :	C'est la comtesse de Miranda,	C'est la comtesse de Miranda,
Leader :	Qui voulut bien qu'on la dansa ,	Qui voulut bien qu'on la dansa ,
Groupe :	Qui voulut bien qu'on la dansa,	Qui voulut bien qu'on la dansa,
Leader :	Avec le doigt sur la jambe-là,	Avec le doigt sur la genou-là,
Groupe :	Avec le doigt sur le jambe-là,	Avec le doigt sur le genou- là,
Ensemble :	Et là, et là, et là, et là	Et là, et là, et là, et là
	Et là, et là, et là, et là	Et là, et là, et là, et là
	Et là, et là, et là, et là	Et là, et là, et là, et là
	Et là, et là, et là, et là	Et là, et là, et là, et là

Cette longue description révèle de multiples éléments représentatifs de la discussion entre collectivité et individualité qui prend forme au sein du groupe de joueurs de rugby. Je le considère d'une grande valeur heuristique car il donne à voir de multiples situations au cours desquelles l'équipe tend à réaffirmer sa valeur collective d'abord et sportive accessoirement.

On y remarque que la pratique du sport ne constitue qu'une partie dérisoire du temps partagé durant le reste de la journée et qu'elle semble alors dépassée par une tâche difficilement

identifiable qui relie les individualités de l'équipe entre elles. En effet, si l'on considère les heures qui séparent le début de la fin du rassemblement, les quatre-vingt minutes de pratiques ne constituent qu'un dixième du temps passé ensemble. Cette observation peut être appliquée de manière identique aux pratiques évoquées plus avant où le spectacle en lui-même est autant à chercher du côté du stade que du car et dans le regard des amis au salon plutôt que vers la télévision.

Illustration 22 : L'équipe du PEC Rugby



Conclusions

Décrypter un groupe social n'est jamais une tâche aisée et malheur à celui qui prétendrait à l'exhaustivité.

Tout ce temps passé parmi des hommes qui pratiquent un même sport, ne m'a pas déplu, loin de là. Il m'a permis de découvrir une nouvelle activité physique et bien plus que cela : en effet, les multiples observations décrites dans ce texte tendent toutes à montrer qu'au-delà des apparences brutales d'un jeu, d'autres valeurs et vertus sont partagées par les membres de l'équipe. Le rugby comme pratique peut plaire ou déplaire en fonction de chacun, mais on ne peut en comprendre ses vertus qu'en le pratiquant et en le partageant. Parce qu'il serait réducteur de comprendre une équipe de rugby comme un groupe qui ne pratique qu'une simple activité sportive, je propose l'idée que le jeu n'est peut-être pas l'unique fin en soi.

Au cours de ces pages, j'ai montré qu'un groupe social se forme à partir de pratiques, de besoins ou de valeurs communément partagées par l'ensemble des membres qui le rejoignent. Une nuance importante reste toutefois à relever : une fois réunis, le groupe vit, se mute et change de forme dans le temps. Cette variation perpétuelle montre qu'il est impossible d'étudier le moindre microcosme humain de façon statique et qu'une fois qu'on en fait partie, on modifie nos comportements, nos façons d'appréhender les choses et, plus généralement, les autres.

Même si je n'avais jamais pratiqué le rugby auparavant, cela n'a pas constitué un obstacle à mon intégration dans/par le groupe. M'insérer dans l'équipe, je l'ai fait sans briller sur le terrain, mais en adoptant les règles, les habitudes et les attitudes du groupe dans leurs nombreuses dimensions extra-sportives. Ceci signifie que pour être bon dans un groupe, il ne faut pas nécessairement être bon dans le sport que ses membres pratiquent car d'autres intérêts périphériques motivent tout autant l'équipe.

Dans ce processus d'intégration, je considère que l'engagement personnel acquière une valeur centrale car se donner tout entier physiquement, c'est aussi montrer sa disposition personnelle pour connaître l'autre sans préjugés. L'engagement physique est alors couplé à un engagement intellectuel qui consiste à laisser une place de choix à l'influence des autres dans nos propres schèmes de pensée. Pour ma part, j'ai senti que mon appartenance à l'équipe ne dépendait pas d'un apprentissage technique du jeu, mais plutôt de mes capacités à utiliser les composantes plus symboliques du groupe. Pour arriver à faire partie de ce petit groupe de sportifs amateurs, j'ai construit ma place dans leur double terrain de jeu : le terrain de rugby et leur quotidien.

Tout au long de ces pages, cet exposé a supporté l'idée que le sport est plus qu'une manifestation visible d'une pratique et qu'il est aussi l'expression d'une multitude de besoins autres que physiques. Étudié dans sa dimension rituelle, il a montré les significations que l'homme attribue à sa pratique ; pris dans son analyse pratique, il a montré ses dimensions rituelles sous-jacentes.

L'équipe sportive que j'ai étudiée n'est pas la simple somme de perspectives individuelles : même si chacun y vient et attribue à la pratique une signification personnelle et bien particulière, le fait d'appartenir à l'équipe le mène à adopter de nouvelles exigences. Être membre d'une équipe, c'est alors se satisfaire personnellement et satisfaire les autres dans leur besoin de contacts, de résistance, d'amitié et, donc, de socialité. Au langage corporel du sport viennent se greffer d'autres modalités de communication lesquelles permettent de dépasser les limites techniques de la langue, du corps et des esprits. La perspective du partage d'un moment collectif dépasse alors les besoins de satisfactions individuelles.

Comme le propose M. SINGLETON, n'est-ce pas cela l'anthropologie : adopter une *foma mentis* qui permette de se laisser guider par les autres tout en préservant nos propres singularités ?

Bibliographie :

- Livres et articles :

AUDISIO, Emanuela

2006 « Roma - Piccoli ultras a lezione di bestialità », disponible sur Internet, http://bellaciao.org/it/article.php3?id_article=12311, consulté en avril 2006

AUGÉ, Marc

1998 « Un sport ou un rituel ? », in *Le Monde Diplomatique* ed., pp. 74-78

2001 *Un ethnologue dans le métro*, Hachette Littérature, coll. Pluriel

AURAY, Nicolas & CRAIPEAU, Sylvie & LEGOUT Marie-Christine

2004 « Les sociabilités des joueurs en ligne », in *Sciences Humaines* n°152, dossier « A quoi sert le jeu ? », août-septembre 2004 : 38-41

BANGRE, Habibou

2004 « Le trafic d'âge dans le football », article publié le 26 mai 2004, disponible sur Internet : www.afrik.com/article7328.html

BARTHES, Roland

2004 *Le sport et les hommes*, Montréal, Les presses de l'université de Montréal, Voix off du film de Hubert AQUIN, *Le sport et les hommes*, 1959, Office national du film du Canada.

BAZIN, Jean

1998 « Question de sens », in *La description*, Revue Enquête, anthropologie, histoire, sociologie, n°6, 11-30, Marseille, Ed. Parenthèses, EHESS

BEAUD Stéphane, WEBER Florence,

1998 *Guide de l'enquête de terrain. Produire et analyser des données ethnographiques*, Paris, La Découverte, coll. Guides Repères

BERTHELOT, Jean-Michel

1998 « Le corps contemporain : figures et structures de la corporéité », in *Recherches Sociologiques* volume 29, numéro 1, Université Catholique de Louvain, Unité de sociologie

BEUVENS, G.

1979 « Attitudes d'adolescents envers le sport », in *Recherches sociologiques*, volume 10, n°3, Centre de recherches sociologiques, Louvain-la-Neuve

BONIFACE, Pascal

1998 « Géopolitique du football », in *Le Monde Diplomatique* ed., pp.10-12

BONTE, Pierre & IZARD, Michel

2004 *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, 3^{ème} éd., Paris, Presses Universitaires de France [1^{er} éd. 1991] (Quadrige – Dicos Poche).

BOLLE DE BAL, Marcel

2001 « Dualité, « duellité » et dialogique : de la complexité en sociologie », in *Recherches sociologiques*, volume 32, n°3, Université catholique de Louvain, Unité d'anthropologie et de sociologie

BOURGEOIS, Etienne & NIZET, Jean

2005 *Apprentissage et formation des adultes*, Paris, Presses Universitaires de France

BROCHAND, Pierre

1998 « Entre le national et le transnational », in *Le Monde Diplomatique* ed., pp.24-26

BROHM, Jean-Marie & PERELMAN, Marc

2006 *Le football, une peste émotionnelle*, Paris, Edition Verdier, coll. Folio Actuel, Gallimard

BROMBERGER, Christian

1987 « Allez l'O.M !, Forza la Juve !, la passion pour le football à Marseille et à Turin », Terrain n°8 « Rituels contemporains », disponible sur Internet

<http://terrain.revues.org/document3636.html>, consulté en mars 2006

1995a *Le match de football : Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Bordeaux, Maison des Sciences de l'Homme, coll. Ethnologie de la France et regards sur l'Europe

1995b « De quoi parlent les sports », Terrain n°25, « Des sports »,

<http://terrain.revues.org/document2837.html>, consulté en mars 2006

1998a « Le révélateur de toutes les passions », in *Le Monde Diplomatique* ed., pp. 32-35

1998b *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Paris, Bayard

BRUNE, François

1998 « Un résumé de la condition humaine », in *Le Monde Diplomatique* ed., pp.36-37

CHAPPIUS, Raymond & THOMAS, Raymond

1988 *L'équipe sportive*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Pratiques corporelles

Collectif

2004a « Jeu et éducation », in *Sciences Humaines* n°152, dossier « A quoi sert le jeu ? », août-septembre 2004 : 26 – 27

2004b « Le jeu, une pratique universelle », in *Sciences Humaines* n°152, dossier « A quoi sert le jeu ? », août-septembre 2004 : 36 - 37

DARBON, Sébastien

1995 *Rugby, mode de vie : ethnographie d'un club, Saint-Vincent de Tyrosse*, Paris, Jean-Michel Place,

1999 *Rugby d'ici : une manière d'être au monde*, Paris, Ed. Autrement, coll. Mutations n°183

DELSAHUT, Fabrice

1999 « Sport et habitus culturels chez les Amérindiens. Entre tradition et modernité », in *Revue Techniques et culture*, n°39, « *Sports et corps en jeu* », disponible sur Internet : <http://tc.revues.org/document180.html>. Consulté le 21 novembre 2006.

DHEN, Grégory

2006 « Pour une pensée complexe de l'altérité, ou comment trouver une logique de ce qui peut nous sembler illogique ? », in *Pour une Anthropologie contemporaine sans frontières : Pluralité des regards et transdisciplinarité – Vrai débat ou fausse question ?*, travail présenté par P. RIVAS CASTILLO, A. NSENGYUMVA, E. FALZONE et G. DHEN dans la cadre du jury du DES en Anthropologie, Université Catholique de Louvain-la-Neuve

DOUGLAS, Mary

2001 « Chapitre 2 : La souillure séculière : pour une approche du rite de pureté qui ne sépare pas les primitifs et nous », in *De la souillure*, [1^{ère} Ed. 1966], Paris, La Découverte, 49-60

DOUTRELOUX, Albert

2001 « Anthropologie sans frontières » in Singleton Ed., 7-14

DUVAL, Fabrice

1999 « Le *palin* mapuche (Chili) », in *Revue Techniques et culture*, n°39, « *Sports et corps en jeu* », disponible sur Internet : <http://tc.revues.org/document174.html>.

ECCO, Umberto

1987 « Le bavardage sportif » in *La guerre du faux*, Paris, Le Livre de poche

ELIAS, Norbert

1996 *Du temps, Über Die Zeit*, 1^{ère} Ed. [1984] Paris, Librairie Arthème Fayard

ELIAS, Norbert & DUNNING, Eric

1994 *Sport et civilisation : la violence maîtrisée*, 1^{ère} Ed. [1987], Paris, Fayard, Librairie Arthème

ERNAULT, Gérard

1998 « Une réussite universelle », in *Le Monde Diplomatique* ed., pp. 13-15

FAURE, Jean-Michel

- 1999 « Voutré, mon village », in Revue Terrain, Numéro 32 – « *Le beau* », disponible sur Internet : <http://terrain.revues.org/document2768.html>.

FOURNIER, Martine

- 2004 « Le sport est-il encore un jeu ? Entretien avec Georges VIGARELLO, in Sciences Humaines n°152, dossier « A quoi sert le jeu ? », août-septembre 2004 : 43 - 45
- 2004 « Le jeu en vaut-il la chandelle ? », in Sciences Humaines n°152, dossier « A quoi sert le jeu ? », août-septembre 2004 : 20 - 21

FROGNEUX, Nathalie

- 2005 Notes du cours de « Questions philosophiques d'anthropologie culturelle », dispensé de septembre à décembre 2005, Louvain-la-Neuve, UCL

GASPARINI, William

- 2000 *Sociologie de l'organisation sportive*, Paris, La découverte, coll. Repères

GEERTZ, Clifford

- 1983 « Personne temps et comportement à Bali » [1^{ère} Ed. 1973] in *Bali, interprétation d'une culture*, 109-165, Paris, Gallimard
- 1983 « Jeu d'enfer. Notes sur le combat de coqs balinais » [1^{ère} Ed. 1973] in *Bali, interprétation d'une culture*, 166-215, Paris, Gallimard
- 1996 *Ici et Là-bas, l'anthropologue comme auteur*, Paris, Métailié.
- 1998 « La description dense, vers une théorie interprétative de la culture », [1^{ère} Ed. 1973] in Revue Enquête, anthropologie, histoire, sociologie n°6, 1998, 73-109, Marseille, Ed. Parenthèses, EHESS
- 1999 « L'écriture de l'ethnologue », entretien avec Clifford GEERTZ réalisé par Nicolas JOURNET in Sciences Humaines n°98, Octobre 1999

G.R.E.C.E

- 1986 « La civilisation du football », in Revue Eléments n°59, juillet-août, Cercle Héraclite, Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne

GRUZINSKI, Serge

1999 « Mélanges et métissages » in *La pensée métisse*, 33-57, Paris, libraire
Arthème Fayard

HARSCOET, Johann

2006 « Tu seras Pelé, Maradona, Zidane ou rien... », in *Le Monde Diplomatique*, juin
2006 : 24 – 25. Disponible sur Internet : [www.monde-diplomatique.fr/
2006/06/HARSCOET/13536](http://www.monde-diplomatique.fr/2006/06/HARSCOET/13536)

HINTERMEYER, Pascal

1998 « Ambivalence du corps social », in *Recherches Sociologiques* volume 29, numéro 1,
Université Catholique de Louvain, Unité de sociologie

HUELLOU, Claude

2005 *Les 105 saisons du stade Poitevin : 1899 – 2004*, Poitiers, DL 2004

HUIZINGA, Johan

1951 *Homo Ludens, Essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, Gallimard

JONES, Gwyn

2000 « Un sport de contacts ? Non, de collisions », in *Le Courier International* n°525 : 63 -
65

KILANI, Mondher

1989 *Introduction à l'anthropologie*, Lausanne, Payot

LACOUTURE, Jean

1993 *Voyous et gentlemen*, Paris, Gallimard, coll. Découvertes

LAHIRE, Bernard

1996 « Risquer l'interprétation », in *Interpréter, sur-interpréter*, Revue Enquête,
anthropologie, histoire, sociologie, n°3, 1996, 61-87, Marseille, Ed. Parenthèses,
EHESS

LAPLANTINE, François

1996 *La description ethnographique*, Paris, Nathan

1999 *Je, nous et les autres. Être humain*, Paris, Fayard - Le Pommier

LE BRETON, David

1998 « Sociologie des émotions : critique de la raison darwinienne, in *Recherches Sociologiques* volume 29, numéro 1, Université Catholique de Louvain, Unité de sociologie

LEFEVRE, Betty

2004 « Mythologies sportives et liens transgressifs » in *Revue Corps et culture*, « Formes du lien », disponible sur Internet : <http://corpsetculture.revues.org/document776.html>

LE MINOR, Loïc

2003 « La communication des politiques sportives ou comment se construit une image de ville sportive ? », Toulouse, communication au 10^{ème} congrès international de l'ACAPS

2004a « Dans quelle mesure le sport est-il un support de construction des identités collectives locales ? », Paris, Orsay, communication au 2^{ème} congrès de la SSLF

2004b « Comment les mythes sportifs locaux participent-ils à l'identification à une ville ? », Tours, communication au 17^{ème} congrès de l' AISLF

2006 « Les équipements sportifs comme levier d'action de politiques urbaines. », Bordeaux, communication au 2^{ème} congrès de l' AFS, Association Française de Sociologie

Le Monde Diplomatique Ed.

1998 *Football et passions politiques*, Manière de voir n°39, sous la direction d'Ignacio RAMONET et de Christian DE BRIE, Paris.

LE POGAM, Yves

2005 « Rites du sport et générativité du social », in *Revue Corps et Culture Etudes critiques*, Disponible sur : <http://corpsetculture.revues.org/document618.html>.

LEVI-STRAUSS, CLAUDE

1962 *La pensée sauvage*, Paris, Librairie Plon

1971 *Anthropologie structurale deux*, Paris, Librairie Plon,

LUCA, Nathalie

2000 « Jouer au football pour fêter Dieu, le culte d'une Église messianique coréenne », in *Études mongoles et sibériennes* 30-31, pp.405-429, Paris, Centre d'études interdisciplinaires des faits religieux, CNRS/EHESS,

MIGNON, Patrick

1998 « Agressions dans les tribunes », in *Le Monde Diplomatique* ed., pp. 86-88

2003 « Un sport pour tous », in *Sciences Humaines hors-série n°39*, décembre- janvier - février 2003 : 32 - 35

MOLES, Jean-Bernard

2005 « La « corroborée » du rugby languedocien n'est plus que légende », in *revues Corps et Culture*, « Rites et mises en scène du corps », disponible sur Internet : <http://corpsetculture.revues.org/document591.html>

MONTESQUIEU, Charles-Louis de Secondat, baron de

1964 *Lettres persanes*, [texte intégral], Paris, Garnier-Flammarion

MORIN, Edgar

1973 *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Paris, Editions du Seuil, coll. Points, Essais

1977 *La méthode, 1. La nature de la nature*, Paris, Editions du Seuil, coll. Points, Essais

1991 *La méthode, 4. Les Idées, leur habitat, leur vie, leur mœurs, leur organisation*, Paris, Éditions du Seuil

1992 « Edgar Morin », in *Noms de dieux*, émission proposée et présentée par Edmond BLATTCHEN, enregistrée le 14 avril 1992 et diffusée le 5 mai 1992 sur le RTBF. Support : cassette VHS. Durée : 53'

2001 *La méthode, 5. L'humanité de l'humanité*, Paris, Editions du Seuil, coll. Points, Essais

2002 « Pour une politique de l'humanité », in *Libération*, le 26 août 2002. Disponible sur Internet : <http://edgarmorin.sescsp.org.br/arquivo/download/arquivos/>

LIBERATION.doc

2004 *La Méthode, 6. Éthique*, Paris, Éditions du Seuil

2005 « Edgar Morin : la complexité, un défi à la connaissance », in *L'actualité de Poitou-Charentes* n°68, avril-mai-juin : 27-29

OBADIA, Lionel

2003 « Le plaisir de « jouer » : Présences et métamorphoses du ludisme dans le football professionnel français. » in *Revue Socio-Anthropologie* n°13, « Jeux/Sports », disponible sur Internet : <http://revel.unice.fr/anthropo/document.html?id=174>, consulté en mars 2006

PARLEBAS, Pierre

2003 « Le destin des jeux : héritages et filiation », in *Revue Socio-Anthropologie* n°13, « Jeux/Sports », disponible sur Internet : <http://revel.unice.fr/anthropo/document.html?id=173>

PEC (Poitiers Etudiants Club)

1995 Dossier de présentation de la saison 1995 - 1996

PENSIVY, Benoît

2006 « Spécial All Blacks : petit pays, grande équipe », in *Hebdo Rugby*, édition spéciale, offert par le magazine *L'équipe*, vendredi 10 novembre 2006

PETITAT, André

2001 « Code binaire et complexité de l'action », in *Recherches sociologiques*, volume 32, n°3, Université catholique de Louvain, Unité d'anthropologie et de sociologie

PIEL, Jean

1979 « Orientations pour une recherche en sociologie du sport », in *Recherches sociologiques*, volume 10, n°3, Centre de recherches sociologiques, Louvain-la-Neuve

POCIELLO, Christian

1988 *Le rugby*, Paris, Que sais-je, Presses Universitaires de France

POLI Raffaele, CURTY Gaël, RISH Alexis, GOLD Guillemette

2002 « Identités italiennes en jeu dans le football à Neuchâtel », in *Tsantsa* n°7, Neuchâtel, Revue de la société suisse d'ethnologie, Société Suisse d'ethnologie

POLI, Raffaele

2004 « De Cape Town à Amsterdam, les réseaux de recrutement des joueurs africains », Université de Neuchâtel, disponible sur Internet : www.pagesdegauche.ch/index2.php?option=content&do_pdf=1&id=58

QUEVAL, Isabelle,

2001 « Le Dépassement de soi, figure du sport contemporain », in *Revue le Débat : histoire, politique et société*, n° 114 : 103 –124, mars-avril 2001, Paris, Editions Gallimard

RAMONET, Ignacio

1998a « Un fait social total », in *Le Monde Diplomatique* ed., pp.6-7

1998b « Le football, c'est la guerre », in *Le Monde Diplomatique* ed., pp.16-18

RAVENEAU, Gilles

2006 « Prises de risque sportives : représentations et constructions sociales », in *Revue Ethnologie française*, vol. 36, n°4, Presses Universitaires de France

RENESSON, Stéphane

2006 « La boxe thaïlandaise : assurer le spectacle et ne pas perdre la face », in *Revue Ethnologie française*, vol. 36, n°4, Presses Universitaires de France

SAOUTER, Anne

1995 « La maman et la putain », in *Revue Terrain*, Numéro 25 – « *Des sports* », disponible sur Internet : <http://terrain.revues.org/document2840.html>.

2000 *Etre rugby, jeux du masculin et du féminin*, Paris, Mission du Patrimoine ethnologique, coll. Ethnologie de la France

SEGALEN, Martine

1998 « Le football et ses supporters », in *Rites et rituels contemporains*, pp.58-65, Paris, Nathan

SIMMAT, Gérard

2003 *Poitiers années 30*, Poitiers, Geste éditions, La Crèche

SINGLETON, Michaël

1998 *Amateurs de chien à Dakar, plaidoyer pour un interprétariat anthropologique*, Louvain-la-Neuve / Paris, L'Hamartan/Academia-Bruylant,

2001 « De l'épaississement empirique à l'ampliation », in SINGLETON Ed., 15-40

2004 *Critique de l'ethnocentrisme, du missionnaire anthropophage à l'anthropologue post-développementiste*, Paris, Parangon

SINGLETON, Michaël (Ed.)

2001 *Recherches Sociologiques, Anthropologie prospective*, Louvain-la-Neuve, vol. 23 n°1, Université Catholique de Louvain, Unité d'anthropologie et sociologie

TAHON, Thierry

2005 *Petite philosophie du rugby*, Paris, Milan, coll. Pose philo

THOMAS, Raymond

2001 « Le phénomène sportif », in *Sciences Humaines* n°115 : 16 - 20

TODOROV, Tzvetan

1982 *La conquête de l'Amérique, la question de l'autre*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Points-Essais

1989 *Nous et les autres, la réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Points-Essais

1995 *La vie commune : essai d'anthropologie générale*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Points-Essais

VAN CAMPENHOUDT, Luc

1979 « Interpellations actuelles à la sociologie du sport », in Recherches sociologiques, volume 10, n°3, Centre de recherches sociologiques, Louvain-la-Neuve

VINCENT, Charlotte

2006 « Le rugbyman professionnel : socialisation et évolution des normes, ou quand les « déviants » deviennent « conformes » », Bordeaux, communication au 2^{ème} congrès de l'AFS, Association Française de Sociologie

VINCENT, Sandrine

2004 « Des jouets qui cachent bien leur jeu... », in Sciences Humaines n°152, dossier « A quoi sert le jeu ? », août-septembre 2004 : 22 - 25

VEYNE, Paul

1987 « Olympie dans l'antiquité », in Revue Esprit « Le nouvel âge du sport », N°4

WACQUANT, Loïc

2002 *Corps et âme : carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Marseille, Agone, coll. Mémoires sociales

WINKIN, Yves

2001 *Anthropologie de la communication*, Paris, Editions du Seuil, coll. Points, Essais

- Supports médiatiques :

CHIGNAC, Frédéric & COUCHARD, Jean-Yves

1995 « Samoa : après dieu, le rugby », cassette VHS, 52', ADAV/ Taxi Brousse Vidéo,
VHS Secam

DENIAU, Jean-Charles & MOPTY, Marc

1998 « Stades...des dieux et des hommes », 50', cassette VHS, Planète, INA Entreprise, Les
films du dimanche

DHEN Grégory & BUET, Mathilde

2006 « World of Warcraft », support DVD, 15', film réalisé dans la cadre de l'Atelier
d'Anthropologie audiovisuelle animé par O. SERVAIS, DES en anthropologie, UCL

GAUDRY, Jean-Christophe

2005 *Calcio Romano, ! : AS Rome vs Lazio de Rome : l'honneur en jeu*, documentaire
audiovisuel, 52', Comic Strip Production, diffusé le jeudi 11 mai 2006 sur la RTBF à
13h, autres diffusions : France3 Corse, Yle, Création du dragon.

GOMET, Jean-Louis,

2001 « Comme un seul homme », cassette VHS, 15', 4A4 Production, France 2, Image Plus,
35 mm couleur

GRANDITS, De Victor & FIGL, Andrea

2002 « Jeux vidéos : attention danger ! », cassette VHS, ARTE GEIE, Mephisto film.

VIRDIS, Christophe

1999 « Du rugby et des hommes : le rugby est dans le pré », cassette VHS, 52', 20^{ème} siècle,
10 Tribauthique, Antéa Production